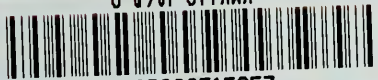
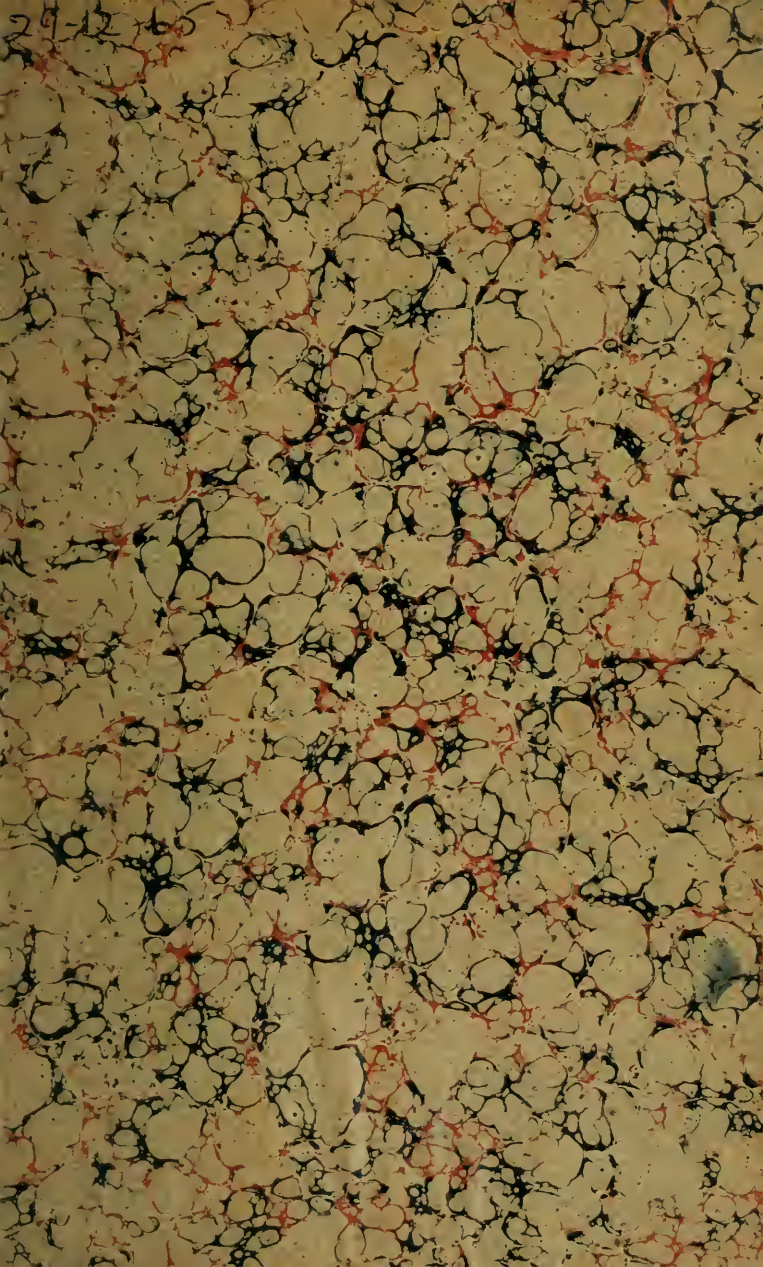


U of OTTAWA



39003002515657

29-12-160



Franklin



Florimond de Basterot.
Du talent mais aussi de l'ennui

LES SYMBOLES

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

DU MÊME AUTEUR :

- Les Chansons joyeuses.** Poésies (Dans la Forêt. — Variations sur quelques airs de Shakespeare. — Chansons joyeuses)..... 1 vol.
- Les Poèmes de l'Amour et de la Mer.....** 1 vol.
- Le Faust moderne.** Histoire humoristique en vers et en prose..... 1 vol.
- Contes parisiens en vers.....** 1 vol.
- L'Aurore.....** 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande,
au prix de 7 francs.

LES
SYMBOLES

PAR

MAURICE BOUCHOR

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

—
1888

Tous droits réservés.



PQ
2198
.B6595
1888

PRÉFACE

Le présent ouvrage comprend deux séries. La première, contenue dans ce volume, s'ouvre par un acte de foi. Aucune des formes que la pensée humaine a prêtées à Dieu n'y est adoptée de préférence à toutes les autres ; mais j'attribue aux plus humbles comme aux plus sublimes une part de vérité. Je tâche de faire revivre les principales religions antiques ; j'en dégage, autant qu'il m'est possible, le véritable esprit, tout en m'associant par le cœur à de nobles croyances dont l'humanité a vécu. Dans la deuxième série, qui sera publiée plus tard, je m'efforce de suivre, avec la même sympathie et le même respect, le développement de la pensée religieuse depuis l'ère

chrétienne jusqu'à la Renaissance. A ce moment la tradition est épuisée ; je ressaisis mon libre arbitre. Aucune croyance nouvelle n'a surgi, et la foi chrétienne ne s'est pas imposée à moi plus que les autres. Las de flotter entre des systèmes contradictoires, après une infructueuse recherche et certaines déviations du sentiment religieux, j'aboutis à une conclusion purement humaine et morale. Laissant de côté cette évolution d'esprit, qu'il sera plus à propos d'étudier en tête du second volume, je veux dire quel intérêt puissant le sujet que j'ai traité me semble offrir à tous ceux qui pensent ; et quelle raison décisive m'a poussé à entreprendre un travail qui était peut-être au-dessus de mes forces. J'indiquerai aussi le plan que j'ai suivi dans la première partie de cet ouvrage et de quelle façon j'y ai compris mon sujet, c'est-à-dire l'interprétation des plus hautes croyances de l'antiquité.

I

On dit que les poètes se désintéressent de tout ce qui tient aujourd'hui au cœur des hommes, et on refuse de pénétrer dans le rêve où chacun d'eux paraît se complaire uniquement. Peut-être vaudrait-il mieux avouer que personne ne se soucie plus de la

poésie. Le malheur est moindre, sans doute, que les poètes ne se l'imaginent. Si même il est aussi grand que nous voudrions le croire, ce n'est pas une raison pour tenter une défense de la poésie ; car tous les arguments du monde ne sauraient donner une autre âme à ceux que nos fictions n'émeuvent pas. Mais qu'on nous laisse au moins nous justifier de ce reproche, adressé tant de fois aux poètes, de n'avoir que de l'indifférence pour le monde où nous vivons.

De magnifiques exemples prouvent que les sujets contemporains ne répugnent pas à la poésie. Je citerai *Jocelyn*, l'œuvre, à mon avis, la plus inspirée de ce siècle où l'inspiration fut si abondante. Mais interdire à la poésie de franchir les limites de notre âge, ce serait étaler un bien excessif amour de nous-mêmes et un dédain par trop ridicule de ceux qui vinrent avant nous. Rien n'est plus vivant que l'histoire des hommes, surtout lorsqu'un poète s'en empare, et, avec des éléments qu'il combine ou transforme comme il lui plaît, compose de merveilleux types où l'humanité pourra se reconnaître ; ce qui faisait dire au sage Aristote que la poésie est plus vraie que l'histoire. Lorsqu'un écrivain crée une de ces œuvres souveraines, ne craignez pas qu'il cesse d'appartenir à son temps. Son génie, si

universel qu'il puisse être, portera toujours la marque d'un siècle et d'une race ; le poète, qu'il le veuille ou non, imprégnera son œuvre d'un sentiment tout nouveau qui en sera la vie.

Ce que le génie accomplirait, on peut le tenter avec de moindres forces. Chacun a le droit de prendre ses sujets hors de notre siècle ; et le poète y trouvera souvent de réels avantages. Les choses, vues à distance, lui apparaîtront plus simples et plus grandes ; la poésie s'en dégagera plus naturellement. Sans doute le milieu que l'on choisit doit être approprié au sujet, et il faut que le sentiment moderne soit fondu avec le reste d'une façon intime et harmonieuse. Mais cela ne présente pas une difficulté insurmontable ; on peut éviter le mensonge historique tout en faisant autre chose qu'une restitution sans âme.

Rien, dans le passé, ne me semble offrir un aussi profond intérêt que l'histoire des religions. Sans parler des croyances qu'elles revêtirent d'une forme admirable et dont plusieurs ont encore un si grand prix pour l'âme humaine, elles furent longtemps mêlées à toutes les choses de la vie. On ne peut, sans les bien connaître, se faire une idée juste de ce qu'étaient chez les anciens la famille, les mœurs, l'état social et politique, l'art, la science même

lorsqu'elle balbutia les premières explications du monde. Mais l'histoire des croyances est, en soi, du plus haut intérêt pour les hommes d'aujourd'hui. Nous avons grandi à l'ombre d'une religion encore vivace ; et ceux qui répudient la foi de leur enfance ne doivent pas le faire légèrement. Il faut qu'ils sachent bien ce que furent les croyances religieuses, leurs origines autant qu'il est possible d'y remonter, de quelle façon elles se développèrent, la filiation qui les relie entre elles, les progrès qu'elles accomplirent et l'action qu'elles ne cessèrent pas d'exercer jusqu'à nos jours. Si une religion nouvelle est possible, bien que nous ne sachions pas ce qu'elle sera, l'étude des formes anciennes peut donner un corps aux rêveries que suscite en nous cette pensée. Car si de nouveau les hommes de l'Occident, quelle que soit leur culture scientifique, s'unissent dans une foi commune, leurs dogmes et leurs symboles ne seront certes pas en dehors de toute tradition. Peut-être que les tentatives de ce genre sont d'avance condamnées. Mais je pense qu'il survivra dans l'homme un sentiment religieux, en présence du mystère qui nous enveloppe. Les instincts ne se modifient pas comme les idées ; et peut-être, toutes les religions étant abolies, persistera-t-on à croire, comme elles l'ont affirmé hautement, que le monde est une

œuvre sacrée. Alors, comment ne pas étudier avec une pieuse attention les doctrines que le génie de l'homme a édifiées, quand la science n'était pas assez puissante pour le détourner des rêves où se complaisait son esprit, et qui lui tinrent si fortement au cœur ? Si au contraire tout sentiment religieux doit s'éteindre, hâtons-nous de fixer le souvenir de certains états de l'âme que plus tard on ne comprendra pas. Par l'intuition comme par la science mettons en lumière le vrai sens des religions qui, d'après les textes seuls, seraient lettre morte pour nos descendants.

Cette œuvre de résurrection, possible encore aujourd'hui, ne l'était pas avant notre siècle. Tant que la foi catholique fut toute puissante, on n'eut pas le droit de discuter ses origines et les autres religions ne purent être étudiées dans un esprit de justice. Ceux qui l'attaquèrent violemment, au nom de la science et de la liberté, furent aussi mal placés que les esprits demeurés fidèles au dogme pour juger sainement le passé religieux de l'humanité. Il importait de ne pas former son opinion d'après quelques abus, mais de mieux étudier les faits, pris aux véritables sources. C'est à quoi servirent de nobles travaux qui ont renouvelé la science du langage et permis de grouper les croyances, en

même temps que les races, conformément à la nature des choses. Notre âge a vu la science des religions acquérir chaque jour une plus grande certitude. Aussi n'est-il plus permis de s'en tenir à l'étroite critique du XVIII^e siècle. Le sentiment religieux, quelle que soit son essence et malgré la grossièreté de ses premières manifestations, nous émeut toujours parce qu'il fut, chez tous les peuples, sincère et irrésistible. Le culte des ancêtres, la religion du foyer prirent naissance hors de tout esprit sacerdotal. C'est toujours par une adoration spontanée qu'on divinisa les forces de la nature, bien que la façon supérieure dont ce travail fut exécuté par les Aryas montre chez eux l'éveil de la curiosité scientifique. Enfin, on ne peut suspecter la bonne foi des hommes qui fondèrent les religions suprêmes où d'innombrables âmes trouvent aujourd'hui une discipline et une consolation.

S'il ne s'agissait que de rêveries sur le principe du monde et sur les destinées de l'âme humaine, l'histoire des religions nous captiverait moins. Mais elles furent des systèmes de morale en même temps que des métaphysiques populaires. L'origine des premières notions de la justice peut être cherchée dans certaines croyances religieuses qui, en tout cas, donnèrent une grande force à l'idée du devoir.

L'affaiblissement de ces croyances ne devint pas funeste à la morale qui en était issue ou qu'elles revêtaient d'un caractère sacré, parce que l'âme humaine, une fois en possession d'une vérité, ne peut plus s'en dessaisir ; mais on eût tâtonné longtemps pour acquérir les premières notions du bien, que la religion rendit accessibles à tous. Chez les Aryas, par exemple, si l'on n'avait pas cru à une survivance mystérieuse des ancêtres, dont les mânes protégeaient la maison paternelle, à la vigilance et à la sainteté du feu domestique, à la transmission par la race d'une existence ininterrompue, patrimoine commun de toutes les générations d'une même famille, il est douteux que le père eût inspiré autant de respect, qu'une réprobation si forte eût frappé l'adultère, qu'on eût attaché un prix aussi grand à toutes les vertus privées. Les premiers contrats scrupuleusement observés furent sans doute ceux que l'on passait avec les dieux, leur promettant des offrandes en échange de leur protection ; et cela dut inspirer peu à peu le respect de la parole donnée, dont ces mêmes dieux furent institués les gardiens.

La morale, dans certaines conditions assez rares, put se développer d'une manière indépendante ; mais les hommes ne manquèrent jamais de placer sous la sauvegarde des Immortels, le trésor sans cesse

accru de leurs notions de justice et d'humanité. La puissance des dieux devint uniquement bien-faisante ; se dégageant de la nature, ils furent des personnes morales, dignes de toute vénération. On leur attribua la promulgation des saintes Lois que l'homme, peu à peu, découvrait dans sa conscience. Des châtimens et des récompenses, pendant cette vie ou après la mort, furent la sanction de ces Lois immuables. La morale religieuse, dans les poèmes sacrés de l'Inde brahmanique, dans les prophéties de la Bible, dans les drames d'un Eschyle ou les odes d'un Pindare, atteint de sublimes hauteurs. Mais la religion devait se faire plus large et plus humaine encore. Elle ne se laissa plus contenir par les limites d'une nation ; et, comme on le vit par le triomphe du Bouddha dans l'Extrême Orient, du Christ dans notre monde occidental, elle devint pour ainsi dire universelle, appelant tous les hommes au salut. Dans les dernières religions la morale est presque tout ; l'extérieur du culte était, pour les primitives, la chose essentielle. Ce progrès ne s'est pas accompli sans fluctuations. L'on put voir, après la captivité de Babylone, le formalisme des scribes succéder à la foi inspirée des grands prophètes juifs. Mais l'œuvre des légistes ne fut point inefficace ; et l'esprit d'Isaïe et d'Ezéchiel devait reparaître, avec

une suprême beauté, dans Celui qui fut le sceau des prophètes.

L'histoire des religions est donc, sous la forme la plus vivante, celle de tous les progrès de la conscience humaine. Quelques grandes âmes, isolées dans leur vertu, restèrent en dehors de toute croyance populaire ; mais le souvenir de leur vie et la lecture de leurs préceptes ne profitent guère qu'aux lettrés. Si puissante qu'elle soit, leur influence est peu de chose auprès de celle que les religions exercent encore par l'exemple toujours présent de leurs fondateurs et la simplicité d'une prédication accessible aux plus humbles, par l'autorité divine qui soutient leur morale, par l'espérance du salut, par la majesté du culte et par l'union de tant d'âmes dans une même prière, par les cérémonies qui consacrent tous les grands actes de la vie, par la merveilleuse puissance des symboles et par cette profusion d'œuvres d'art où des esprits sublimes, avec la pleine indépendance du génie, ont glorifié leur foi.

Il n'en faut pas moins reconnaître que, par un irrésistible amour de la vérité, l'homme s'est acharné à détruire ce qu'il avait édifié, et que la religion paraît être bien près de sa ruine. L'esprit scientifique a rendu presque impossible la foi au surnaturel ; et d'autre part la critique, par une pénétrante analyse

de nos textes sacrés, en a si bien montré les contradictions et, dans certains cas, le peu de valeur au point de vue historique, que leur autorité y a presque tout perdu. Je n'insisterai pas sur ce point. Ceux qui ont l'esprit de la science et qui connaissent les travaux de l'exégèse moderne me comprendront assez. Quant aux croyants sincères, je ne voudrais pour rien au monde les scandaliser ; s'ils ont ouvert mon livre, j'espère qu'ils le fermeront à cette page. Je ne dis rien de ceux qui nient la religion sans être en droit de le faire, et parce qu'ils sont incapables d'en comprendre la sublimité. Je regrette que ma conscience m'oblige d'exposer un sentiment voisin du leur en apparence, bien que par le fait il en soit très éloigné.

La morale toute simple, ne prenant son point d'appui que dans la conscience humaine et n'exigeant aucune sanction ultérieure, me paraît être ce qu'il y a de plus noble au monde. Mais je crois que la fin des religions offre un danger sérieux et que l'humanité a vu clair dans sa destinée avant d'être tout à fait virile. Je ne discuterai pas l'opinion de ceux qui accusent la religion de n'avoir été qu'une source de maux ; je les regarde comme des philosophes à trop courte vue. Nulle institution n'est parfaite. Une foi puissante dégénère souvent en fana-

tisme, et elle peut être exploitée par des hommes sans conscience. C'est là un mal inévitable. Faut-il renier la Révolution française à cause de ses fureurs ? Je suis sûr que les religions ont fait beaucoup pour le bonheur de l'homme. L'esprit des croyants ne fut pas torturé par le doute ; et ils eurent au cœur une grande espérance. Quant à la morale toute nue, je crains qu'elle séduise peu le plus grand nombre : d'autant qu'on lui dira, en abusant de la redoutable autorité de la science, qu'il n'y a point de libre arbitre et que par conséquent le devoir est une illusion. Des philosophes, voulant atténuer les effets de cette théorie, soutiendront qu'au point de l'évolution où nous sommes l'égoïsme doit consister souvent à nous sacrifier pour nos semblables ; mais cela n'est pas facile à comprendre. Écouterait-on davantage les spiritualistes qui, ne s'appuyant sur aucune révélation, s'obstinent à démontrer Dieu et l'immortalité de l'âme ? Non, certes. Leurs abstractions ne peuvent contenter personne ; et un signe de croix aurait plus de force que tous leurs arguments.

Ainsi notre attention est sollicitée de toute manière par les choses religieuses ; si bien que nul sujet n'est plus moderne, au sens large du mot. Les travaux de la science ont fait connaître l'esprit aussi bien que la lettre des religions les plus diverses, et il

n'est pas surprenant qu'à leur tour les poètes aient mis en œuvre une matière aussi bien préparée. Elle est d'ailleurs si riche que de grands artistes n'ont pu l'épuiser ; et c'est ce qui m'a donné la hardiesse de traiter à nouveau un sujet où plusieurs avaient trouvé de nobles inspirations. Je suis bien loin de méconnaître ce que je leur dois, et surtout au plus illustre d'entre eux, unique dans l'histoire des lettres pour l'invention des images et la maîtrise des formes : l'empreinte de Victor Hugo est sur tous les poètes qui vinrent après lui. Pourtant je crois que mon œuvre a sa raison d'être. J'ai eu l'idée de suivre la pensée religieuse dans son évolution à travers les âges, depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à notre époque ; et surtout j'ai voulu, dans un grand nombre de mes poèmes, résumer l'esprit d'une religion au lieu d'emprunter aux diverses croyances des thèmes poétiques ne portant pas sur ce qui en est la véritable essence. Mais tout cela ne m'aurait point décidé si un sentiment irrésistible ne m'eût en quelque sorte dicté ce livre. C'est ce que je vais expliquer le plus brièvement possible.

II

Je fus longtemps avant de penser par moi-même. Jusque-là l'histoire de mes idées ne présenterait guère d'intérêt ; mais d'autres que moi ont suivi le même chemin, et il peut être curieux de montrer sur un exemple l'aberration de ces esprits. Parmi ceux d'entre nous qui, de bonne heure, cessèrent de croire aux dogmes catholiques, plusieurs voulurent trouver leur repos dans le matérialisme. Je fus de ceux-là. C'est par réaction, sans doute, que nous prenions le contre-pied de tout ce qui avait été la foi de notre enfance. Il nous semblait hardi de nier le plus de choses possible ; et, comme le doute n'était pas de notre âge, nous choisissions parmi les métaphysiques la plus injustifiable de toutes, celle qui ne dit rien au cœur. Bien que la science nous parut trop timide, nous n'hésitions pas à l'invoquer en toute occasion. L'unité de substance était pour nous un vrai dogme ; et nous ne savions pas que cette matière éternelle et infinie, qui nous semblait être la raison dernière de tout, est une hypothèse dont la science n'a pas besoin de s'embarrasser. Nous ne comprenions pas que, si une réalité absolue se cache sous les phénomènes, il n'y a point de raison pour

nous la figurer semblable aux choses, telles que les façonnent à notre usage les formes de notre esprit et l'appareil de nos sens. Nos spéculations ressemblaient à celles des plus anciens philosophes de la Grèce, mais sans avoir le mérite d'être originales ; et elles manquaient d'à-propos en plein dix-neuvième siècle.

Une chose ennoblissait notre matérialisme : c'était un profond amour de la nature. Il est vrai que nous rêvions aux origines du monde plus encore que nous n'admirions ses merveilles visibles. L'éternité de la matière nous enivrait ; et nous l'opposions avec défi à la création dans le temps, accomplie par un Dieu quasi humain dont la conception nous semblait pué-
rile. Au fond, quoiqu'il nous déplût de l'avouer, un secret panthéisme se mêlait à nos doctrines, qui excitaient en nous un enthousiasme ardent. Nous aimions profondément la vie, et nous ne pensions pas qu'elle pût s'éteindre dans le monde. Bien que notre ivresse de la nature eût peut-être quelque chose de factice, elle est pourtant ce que nous avons eu de meilleur dans cette période où le sens moral s'était obscurci en nous ; car elle nous préservait du pessimisme abject où tant d'autres ont croupi. Le livre de Lucrèce était notre Bible ; et, si la théorie atomistique faisait l'objet de nos stériles commentaires, il fallait bien

aussi que nous fussions traversés par le souffle religieux qui purifie tout le poème.

Pourtant le naturalisme lucrétien ne nous donnait pas de grandes lumières, lorsqu'il fallait juger la vie humaine et nous faire une règle de conduite. Notre haine de l'idéal n'était pas assez forte pour triompher de nos instincts ; et nous admirions sans en profiter les passages où le poète, tout en laissant deviner ce qu'il y eut de cruelle passion en lui, prêche une médiocre sagesse bien peu faite pour une âme comme la sienne. Mais quant à la morale, nous en avons écarté le souci avec un dédain qui m'étonne encore. Lorsqu'on prétend remonter à l'origine des choses, on est enclin à n'attribuer de valeur qu'au principe d'où l'on fait dériver tout le reste. Le matérialisme, qui ne voit dans la vie et dans la pensée qu'une complication des phénomènes mécaniques, habitue à croire que, plus les choses sont élémentaires, plus elles contiennent de vérité, tout ce qui est complexe étant une sorte d'illusion ; et que, si l'on ne veut pas être dupe, il faut ramener à quelque chose de bas tout ce qui paraît supérieur. Lucrèce, par une belle contradiction, admet la liberté humaine, si toutefois les anciens eurent une idée précise de ce que les modernes entendent par là. Mais, plus logiques, nous étions convaincus que tout s'en-

chaîne en vertu d'une nécessité inexorable. D'ailleurs nous n'avions que faire de ce libre arbitre qui permet de lutter contre soi-même ; car nous mettions notre point d'honneur à méconnaître tout ce qu'il y a de noble dans l'homme.

Avant de poursuivre cette analyse, il faut que je m'excuse de parler désormais en mon propre nom. Il est choquant de se mettre ainsi en évidence ; mais je ne puis expliquer la genèse de ce livre que par l'aveu de toutes mes fluctuations. J'ai dit quelle était ma philosophie ; je m'aperçus enfin qu'elle ne me suffisait pas. Elle me fermait l'intelligence de beaucoup de choses. Pour n'en citer qu'un exemple, l'œuvre de Dante resta lettre close pour moi tant que mes idées furent les mêmes. Tout ce qui relevait de la morale, tout ce qui touchait à la foi religieuse m'était suspect ; et même, dans les œuvres de passion toute pure, je ne me livrais pas entièrement à mon émotion parce que, toujours imbu de cette idée qu'il ne faut pas être dupe, je voulais expliquer par les calculs de l'intérêt les plus irrésistibles mouvements d'une âme généreuse, les héroïques délicatesses de l'amour, les sacrifices accomplis au nom du devoir. Ayant compris que la doctrine où je voyais la vérité était faite pour m'abaisser l'esprit et me rétrécir le cœur, je résolus de n'en pas tenir

compte dans mon appréciation des œuvres d'art et de m'abandonner à tout ce qui serait capable de m'émouvoir. Mais comment se passionner pour des transcriptions, si admirables qu'elles soient, de choses où l'on ne trouve pas un intérêt vital? Je me rendis compte que, si je voulais augmenter les plaisirs de mon esprit, rien, pas même la vertu, ne devait m'être indifférent.

Il serait fastidieux de noter les progrès que ma pensée fit presque insensiblement. Mais je dirai, pour rendre hommage à un grand esprit et à un homme de bien, que Proudhon fut mon guide dans ma lente ascension vers l'idée de la justice. Lorsque je lus ses œuvres, il resta bien entendu que je faisais de l'intérêt personnel le mobile de tous nos actes et que j'abordais l'étude des questions sociales par une simple curiosité de l'esprit ; mais la bonne foi de mon maître me pénétra entièrement et je me transformai auprès de cette âme saine et robuste. Pourtant je ne parvins pas alors à l'équilibre que je crois avoir trouvé depuis. Je sentais mes idées encore flottantes, et j'avais un goût trop vif de la métaphysique pour accepter cette modeste croyance au devoir qui est devenue ma foi. Je pensais que, si tout n'obéit pas à la même nécessité, l'âme humaine est hors de la nature. Je ne pouvais admettre qu'il

y eût deux ordres de faits irréductibles l'un à l'autre et que, bien différente du système de lois qui étreint le monde physique, l'obligation morale pût s'imposer à nous sans nous contraindre. Je voulais remonter jusqu'aux origines. La superstition de la matière m'avait conduit à nier tout ce qui n'était pas purement mécanique ; et maintenant, pour admettre la réalité de la justice, je croyais nécessaire de lui attribuer une cause indépendante et placée hors du monde. Il me fallait recourir à une invérifiable hypothèse pour donner du poids à des faits que ma conscience me révélait directement. C'est pourquoi la pensée de Dieu me revint ; et je restai longtemps indécis, ne sachant pas si je devais l'accueillir, ou renoncer à des idées morales très péniblement acquises.

A ce moment la musique m'ouvrait un monde nouveau. Elle me plongeait dans de profondes rêveries ; et, sans qu'il me fût possible de l'accuser de mensonge, elle me parlait d'une existence idéale, affranchie des conditions mesquines de cette vie, et où rien ne limitait la puissance de notre âme. Mais je ne compris bien la beauté musicale que lorsque j'entendis les œuvres de Bach et de Hændel. J'y trouvai l'inspiration revêtue de formes si précises qu'elles m'empêchèrent de me perdre en flottantes rêveries.

Ces deux maîtres firent pénétrer en moi quelque chose de leurs fortes croyances ; je retournai à l'Évangile et j'en saisis mieux l'esprit. Puisque les choses religieuses m'étaient en quelque sorte révélées, je voulus en connaître l'histoire ; aussitôt je fus épris du naturalisme des Aryas. Je cherchai une métaphysique appropriée à mes diverses tendances ; et, avec le secours de mes lectures, j'élaborai un panthéisme idéaliste qui, tout en me laissant croire à l'unité de substance, donnât un ferme point d'appui à ma foi dans la justice. Je me réservais toute liberté de choisir une hypothèse parmi celles que l'on a faites sur les destinées de l'âme.

Des circonstances qu'il est inutile de rapporter brusquèrent ma nouvelle évolution. Les sentiments qui couvaient en moi éclatèrent ; je fus en pleine crise d'idéal. Dieu absorba ma pensée, sans que je pusse me résoudre à faire de lui soit l'Être aimant et libre qui de rien a créé le monde, soit le Principe neutre d'où émanent toutes choses par une nécessité divine. Je conciliai comme je pus ces deux systèmes antagonistes, pour que Dieu m'inspirât un amour plus vrai et qu'en même temps il ne revêtît pas un caractère trop visiblement humain. Je voulus croire à la vie future et j'y parvins sans trop de peine. Mais je flottais entre le désir d'un entier

repos de l'âme au sein de Dieu et le rêve d'une immortalité active, consacrée au triomphe de la justice. J'admirais la puissance des religions parce qu'elles donnent une certitude inébranlable : aussi je m'efforçai de trouver en quelques-unes un sens profond qui ne s'éloignât pas trop de mon indécise métaphysique. J'adoptai quelque chose des idées chrétiennes. Je crus à une Trinité, à un Fils de Dieu dont Jésus n'était que la figure : ce Christ, à jamais incarné dans le monde, le rachetait de l'éternel péché par un sacrifice éternel. Je n'aurais pas toujours su dire ce qu'il y avait de symbolique ou de littéral dans ma doctrine. J'y mêlais encore les inventions de la Kabbale, dont la métaphysique, exprimée en bizarres images, s'accordait assez bien avec mes propres rêveries. Cependant ma raison protestait contre certaines absurdités du système ; et j'avais en horreur un ésotérisme par lequel les adeptes dissimulent la pauvreté de leur science mystérieuse.

La manière dont je traduisis mes idées les rendit encore plus confuses. Je le fis dans un livre, *L'Aurore*, inspiré surtout par la passion ; au conflit des idées s'ajouta le tumulte des sentiments. « Trouble et brumeuse aurore, me disais-je, qui sera suivie par la lumière d'une foi éclatante. » Il n'en fut rien ; et pourtant la paix du cœur et de l'esprit, même désa-

busés de leurs rêves, vant mieux, certes, que la fiévreuse espérance dont je me suis alors enivré. Dans le singulier livre où j'accueillais toutes les chimères, l'amour de la créature prétend guider l'âme vers l'amour de Dieu. Après avoir triomphé douloureusement de la chair, il devient comme un symbole de l'autre amour, qu'il veut faire pressentir sans renoncer à lui-même ; et l'entrelacement de tous ces désirs, que je me plus à mêler d'une façon inextricable, n'est pas fait pour rendre mon livre plus clair. Malgré de si graves défauts, il fut goûté par quelques personnes plus soucieuses de la poésie que de la logique.

Dès que je fus délivré de mon œuvre, je m'efforçai d'établir mes idées plus solidement. Ma recherche d'une foi religieuse, bien que des raisons passagères l'eussent activée, était sincère et ardente ; mais, en examinant de près la plupart des métaphysiques, je sentis bien notre impuissance à étreindre une vérité qui dépasse les limites de l'expérience humaine. Je voulais croire que Dieu, de toute éternité, a tiré les âmes de sa propre substance ; que chacune d'elles fait librement sa destinée, et, en vertu d'une loi infailible, monte ou descend selon ses mérites les degrés de l'échelle lumineuse qui monte jusqu'à Dieu. Mais rien ne me prouvait, si faiblement que

ce fût, la vérité de mes assertions. Puis mon rêve n'avait pas toute la cohésion que j'aurais voulu ; je le sentais, dans certaines de ses parties, vague et contradictoire. En même temps il me devenait si facile de m'épancher en hypothèses que le dégoût me prit de ces chimères abstraites. Je pensai alors que la religion, instinctive dans l'homme et enracinée au plus profond de son être, devait, sous les formes les plus diverses, contenir au moins quelque chose de cette vérité dont j'avais soif. Je résolus d'exprimer mon adoration de l'Être inconnu en me servant des plus belles paroles qui, dans tous les temps, eussent jailli de l'âme humaine. J'admettrais les dogmes les plus différents pourvu que je ressentisse l'émotion des siècles et des races qui les avaient consacrés. Chacun des systèmes religieux, pensai-je, altère la vérité ; mais elle ne fait défaut à aucun d'eux, et tous doivent se concilier dans l'Absolu.

Nous ne saisissons que des phénomènes enchaînés par des lois qui nous semblent invariables. Mais derrière la trame de ces apparences, vraies pour nous, notre esprit est porté à croire qu'une chose existe par elle-même. La chose en soi, nous étant inaccessible, reste un pur concept que nous pourrions retourner de toute manière sans en tirer le moindre parti. Mais il n'en est pas de même si nous y rêvons dans un

esprit de désir. Ayons foi dans la nature divine de cette chose qui existe par elle-même ; et, sans nous être mieux connue, elle suscitera en nous les plus fortes émotions. C'est ainsi que, tout en avouant mon impuissance à connaître l'Absolu, je n'hésitai pas à croire qu'il dépassait infiniment tout ce qu'on a trouvé de plus sublime pour le mettre à la portée de l'esprit. Les religions expriment symboliquement des vérités que le langage ne serre pas d'assez près ; mais ces vérités elles-mêmes me parurent être de lointaines images d'une réalité que j'adorais sans la connaître. La partie la plus idéale de toutes les croyances fut à mes yeux comme un voile qui laissait transparaître bien peu de la lumière divine ; et c'est pourquoi, voulant grouper dans mon livre la plupart de ces pieuses rêveries, je lui donnai pour titre : *Les Symboles*.

En même temps je terminais mon examen des métaphysiques. De plus en plus je me pénétrai de la pensée moderne, qui est leur implacable ennemie ; et je me fortifiai dans une sagesse bien nouvelle pour moi par quelques études où je pris un grand respect de la science. J'en admirai les méthodes infaillibles, qui me firent mieux sentir le néant de mes chimères passées ; et je perdis le dédain que j'avais eu pour des vérités partielles, mais acquises à tout

jamais. Je comprenais que les métaphysiques sont indémonstrables ; mais je vis en outre qu'elles présentent rarement un sens clair et précis. Je reconnus cependant que notre profond désir du bonheur, de la vérité, de la justice nous porte malgré nous à caresser de beaux rêves. Mais, laissant de côté tous ceux qui ne regardent point la terre, je ne pensai plus qu'aux destinées de la race humaine ; et peu à peu s'évanouit pour moi l'Être ineffable que j'avais cru entrevoir derrière un voile de symboles. Je n'en poursuivis pas moins l'œuvre entreprise. Rien ne diminua mon respect pour les croyances religieuses ; et même je leur rendis une plus entière justice. Moins épris des rêves merveilleux qu'elles avaient suscités en moi, je les aimai davantage pour leur bienfaisante action dans le passé. Je les envisageai surtout comme des morales ; et je bénis en elles les sources où avait bu l'humanité haletante, dans sa longue route vers la justice.

III

L'analyse que je viens de faire explique assez le Prologue par lequel s'ouvre mon livre. Je m'y adresse à Dieu sans rien préjuger sur sa vraie nature

mais avec un élan d'amour et en lui prêtant une vie suprême et mystérieuse. On comprend aussi que les conceptions les plus opposées trouvent place dans cet ouvrage. Plusieurs sont fort éloignées de ce qui peut être aujourd'hui notre idéal religieux ; et je n'ai pas craint d'adopter en divers endroits la croyance à la pluralité des êtres divins. Certains poèmes, ne renfermant aucune idée morale, glorifient l'éternelle Nature qui perpétue la vie par la puissance de l'amour.

Je semble parfois n'être pas au cœur de mon sujet ; mais lorsque j'étudie surtout la destinée de l'homme, c'est pour y chercher les traces d'une pensée divine. Si je m'étais tenu à la lettre de mon Prologue, les *Symboles* ne seraient qu'une succession d'hymnes. C'eût été me restreindre plus qu'il ne fallait et rendre mon livre par trop monotone. Au contraire je l'ai varié le plus possible, me servant du récit et du dialogue aussi bien que des formes lyriques.

Ce volume est consacré aux croyances religieuses de l'antique Egypte, des Hébreux, des Chaldéens, des Indous, des Perses, de Rome et de la Grèce, des Celtes et des Scandinaves. Une très large part a été faite aux admirables religions de l'Inde ; aux croyances bibliques, origine de la foi chrétienne ; à la pensée grecque, merveilleusement féconde, et dont

l'influence fut puissante sur le christianisme en formation. Excepté les Slaves, dont la religion primitive est mal connue, tous les peuples de la famille aryenne figurent dans le présent volume. Ils y sont groupés ensemble. J'ai d'ailleurs suivi l'ordre des temps toutes les fois que j'ai pu le faire ; mais les questions d'origine sont tellement controversées que j'attache peu d'importance à cette partie de mon classement.

Si j'ai modifié le moins possible les primitives croyances des grands peuples de l'antiquité, je n'ai point fait de place aux religions trop barbares. Toutes sont dignes d'être étudiées ; mais je ne pouvais traduire mon sentiment par des formes prises à des cultes grossiers ou atroces.

Il est fait allusion en divers endroits des *Symboles* à quelques systèmes philosophiques ; mais aucun poème n'y sera l'exposition d'une doctrine élaborée par un seul penseur. Outre que la poésie se dégage malaisément d'une métaphysique, les formes de la science prêtées à de vagues hypothèses n'offrent point d'avantage. Que m'importe une logique inflexible si les définitions qu'on me fait manquent de précision, si je n'admets pas les axiômes proposés, si jamais aucune expérience ne vient prouver les assertions les plus hardies ? Puis je retrouve dans les religions

supérieures, et sous une forme vivante, les conceptions à peine modifiées des philosophes qui ont exposé leur sentiment sur Dieu et sur l'âme humaine. Enfin, la métaphysique fut toujours le partage de quelques esprits ; tandis que la religion, mêlée à la vie de tous, a passé dans le sang des races.

Ainsi les plus hautes croyances de l'antiquité furent à peu près la seule inspiration de cette première série. Mais les images que j'en ai présentées n'ont pas toutes le même degré d'exactitude. Parfois les documents sont rares ; et lorsqu'en un travail de ce genre on a des lacunes à combler, il faut bien le faire en y mettant du sien. Pour d'autres raisons, l'élément personnel varie d'un poème à l'autre. Je me suis efforcé le plus souvent de ne rien ajouter aux croyances dont je me fais l'interprète. D'autres fois j'ai pu élargir le sens d'une religion, mettre en lumière, au détriment du reste, ce qu'elle eut de plus noble, ou même exprimer par elle des sentiments qu'elle ne fit que pressentir. Enfin, je me suis servi une fois d'un mythe connu de tout le monde pour traduire une pensée moderne. Mais je ne crois pas, même dans ce cas extrême, avoir faussé l'esprit d'une religion.

Du reste, pour ne pas induire en erreur ceux qui connaissent peu l'histoire des doctrines religieuses,

j'ai terminé ce volume par des notes explicatives. J'y expose brièvement les croyances que j'ai adoptées l'une après l'autre, et je m'efforce de bien discerner dans quelle mesure j'en ai eu l'esprit. J'ai tenu également à indiquer mes sources : les ouvrages modernes (traductions et commentaires) aussi bien que les livres sacrés de toutes les races, les grandes œuvres de la poésie religieuse. Je regardais comme un devoir de rendre hommage aux savants dont les travaux ont élucidé tant de questions obscures ; et quant aux poètes qui dans les temps anciens donnèrent une expression sublime à la foi des peuples, je devais reconnaître avec une entière humilité que je leur ai pris ce qu'il y a de meilleur dans mon œuvre.

PROLOGUE

Je ne te connais pas, mon Dieu, mais je t'adore.

Oui, j'ai cru t'entrevoir dans une ardente aurore,
Comme un soleil voilé de nuages de feu,
Et ce cri m'a jailli du cœur : Voilà mon Dieu !
Mais la rouge splendeur du ciel s'est effacée,
Et je suis seul avec ma cruelle pensée.

Ah ! pouvais-je espérer ta présence ? et pourquoi,
Mon Dieu, te serais-tu dévoilé devant moi ?
Depuis que l'homme est né de ton souffle, les sages,
Tournant vers l'horizon leurs anxieux visages,
Attendent que, parmi des houles de clarté,
Surgisse l'éternel Soleil de vérité.

Ils s'enivrent de l'air purifiant des cimes;
Ils contemplent sans fin des mirages sublimes;
D'avance ils ont tracé ton chemin dans les cieus.
Chacun croit posséder ton nom mystérieux
Comme un sûr talisman qui te fera paraître...
Mais tu n'obéis pas à la bouche du prêtre;
Et, parmi tant de noms psalmodiés en vain,
Il n'en est pas un seul qui soit le nom divin.

Du moins nos visions ne sont pas des mensonges.
Quelque chose de toi transfigure nos songes.
Dans le grossier symbole éclate l'idéal;
Et je recueille avec un respect filial
Les louanges, les cris de désir et les plaintes
De ceux qui t'ont cherché dans les ténèbres saintes.
Je ne sais pas, Seigneur, qui t'a le mieux compris.
Tu ne dédaignes point les plus humbles esprits,
Et peut-être aimes-tu leur instinctif hommage
Autant que l'oraison magnifique du mage.
Pour te glorifier, c'est encore trop peu
De tout ce qu'ont chanté les siècles, ô mon Dieu!
Je retrouve en mon cœur la foi de mes ancêtres
Qui peuplèrent le ciel de beaux et nobles êtres
Avant de pressentir ta suprême unité.
Avec d'autres, Seigneur, je crois en la bonté

D'un Maître qui souvent frappe sa créature.
Je ne m'indigne pas qu'on t'appelle Nature :
Que tu sois le saint Juge ou la divine Loi,
Mon âme s'épandra, brûlante, devant toi.
Car les peuples anciens, frémissant de revivre,
M'apparaissent : chacun me présente son livre
Et veut donner la vie à mon hymne tardif
Par la foi qui n'est plus et l'accent primitif.
Puissé-je ressaisir, pour exprimer mon âme,
Leur pur enthousiasme et leur verbe de flamme !

Toi qui fus longuement et vainement cherché,
Pardonne, Être inconnu, pardonne, ô Dieu caché,
Si, croyant te bénir, ma bouche te blasphème.
Le silence est mortel pour une âme qui t'aime.
Laisse-moi soulever tes voiles à mon tour
Et te balbutier des paroles d'amour.

LE CYCLE

Être unique, ineffable, inaccessible, immense,
Voyageur de l'espace et du temps infinis,
Toi que nous vénérons sous tes voiles bénis,
Le monde, au jour premier, germa de ta semence.

La source qui jamais n'est lasse de jaillir,
Le pain sacré, c'est toi. Ta parole est substance.
Dans le creux de ta main palpite l'existence ;
Le futur, en tes flancs, commence à tressaillir.

Mais qui peut s'adresser à toi sans épouvante,
Père des pères, Dieu de la première fois ?
Aussi j'invoquerai ton soleil. Que ma voix
Te bénisse en lui seul, Éternité vivante...

O Ptah, qu'avant les temps l'Être unique engendra,
Salut à toi, dieu sombre, astre sans diadème
Qui dans la longue nuit forniques en toi-même
Pour lancer vers le ciel l'éclatant Ammon-Ra !

Et toi, soleil visible, émerge du mystère.
Rugis, car voici l'aube, ô terrible Lion
Qui domines le sud et le septentrion !
Viens : tes embrassements élargissent la terre.

Pure splendeur de Dieu, je t'adore, ô soleil.
Tu fais la vérité par ta seule présence,
Cœur du ciel, enfant plein de grâce et d'innocence
Qui te reules dans l'or du grand disque vermeil.

Prends forme, élance-toi du fond de l'étendue !
Déchire de tes mains le ventre maternel.
Viens, fruit de Thouëris ; parais, Maître éternel ;
Sois le fécondateur de ta mère éperdue !

Aux régions de pourpre où naît son fils ardent
Elle affermit ses pieds. Dans sa bonté profonde
Elle courbe son corps étoilé sur le monde,
Et ses mains vont toucher la terre à l'occident.

Salué par le cri des grands Cynocéphales,
Surgis dans la lumière au-dessus de Memphis !
La déesse aux doux yeux protégera son fils ;
Viens, soleil, dans ta barque aux couleurs triomphales.

Mets en fête, jeune homme au sourire clément,
Les nomes, les cités, les temples de porphyre...
Ah ! tu parais enfin ; et ton svelte navire
Va flotter sur la mer céleste allègrement !

Joyeuse et bourdonnant comme une vaste ruche,
Prête au travail, l'Égypte acclame son bonheur.
Au faite éblouissant de ta mitre, ô Seigneur,
Elle a vu frissonner les deux plumes d'autruche.

Ta royale coiffure exhale un chaud parfum.
Tu te dresses : ta chair est d'or, elle flamboie.
Taureau resplendissant, Épervier plein de joie,
Tu contiens tous les dieux et les dieux ne font qu'un !

Tu vaincras le reptile astucieux. Il rôde
Et cherche à t'enlacer : mais toi, prince des forts,
Tu dompteras celui qui se nourrit des morts,
L'abominable monstre aux yeux cerclés de fraude.

Tu vogues dans le ciel; tu t'avances, frappant
L'impur dont les anneaux embarrassent ta marche.
O vainqueur dans la barque, ô terrible dans l'arche,
Tu scelles pour un jour la gueule du serpent.

Tu fends le clair abîme et Thouëris te guide.
Tu brilles entouré des êtres bienheureux;
Et rien ne te résiste, ô Mâle vigoureux,
Roi de la double force armé d'un fouet splendide!

Nous faisons retentir le sistre en ton honneur,
Beau visage par qui l'eau du Nil étincelle.
Devant toi l'encens brûle et le vin pur ruisselle,
Épanché par la main du pieux moissonneur.

Maitre de la santé, souffle vivant des choses,
O créateur de tout par l'éclair de tes yeux,
Tu triomphes! salut, ô Pharaon des dieux,
Toujours pareil à toi dans tes métamorphoses!

Jusqu'aux heures du soir tu nous enivreras,
Soleil que je bénis sous ta forme visible.
Alors tu descendras vers l'occident paisible
Où, pour te recevoir, la Terre ouvre ses bras.

Il faudra dépouiller ta tiare de flammes
Pour entrer dans la paix du monde souterrain ;
Et là, t'établissant sur un trône d'airain,
Équitable Osiris, tu jugeras les âmes.

Tu rouvriras demain la porte d'or des cieux.
Ton souffle sèchera les campagnes humides ;
Et, baignant de clarté les roses Pyramides,
Tu recommenceras le cycle merveilleux.

Car éternellement ton labeur recommence,
Soleil caché, soleil du ciel, soleil des morts,
Unique et triple, ô toi le mystérieux corps
De Celui qui nous cache une splendeur immense.

L'AME HEUREUSE

I

O Ciel inférieur, Terre des siècles ! l'homme
Avec autant d'effroi que de désir te nomme ;
Heureux s'il a vécu sans honte et sans remord.
Il passe ; rien n'est vrai, de sa vie éphémère.
A peine il vient d'entrer dans le sein de sa mère
Que déjà son visage est tourné vers la mort.

Enveloppé de lin, pris dans mes bandelettes,
Baigné d'huile de cèdre et couvert d'amulettes,
J'habite le Lieu frais, l'immuable Dessous.
J'attends. Par Anubis ma chair fut raffermie.
Lui-même a parfumé la sereine momie ;
Mon corps d'éternité ne sera point dissous.

Je fus soixante jours immergé dans le nitre.
Horkem, que les vivants choisissaient pour arbitre,
Qui jugea sans faiblesse et punit sans fureur,
Médite, n'ayant plus de souffle en sa narine,
Immobile, les bras croisés sur la poitrine,
A l'ombre du grand Sphinx, père de la terreur.

Je crois entendre encor sangloter les pleureuses
Qu'accompagnait le chant des flûtes douloureuses.
Ici fuma l'encens et ruissela le vin ;
On a semé de fleurs cette chambre secrète.
Osiris à présent réjouit ma retraite
En y laissant briller son sourire divin.

Pour naître de nouveau je suis dans la matrice.
Les dieux m'accorderont que ma chair refleurisse.
Je me tiendrai debout ; mes jambes marcheront :
La vie allumera mes prunelles rêveuses ;
Car Isis et Nephthys, les célestes couveuses,
Palpitent doucement des ailes sur mon front.

II

Mais mon âme n'est plus dans ce cadavre roide.
Elle quitte une chair inanimée et froide ;
Voici qu'elle descend les ténébreux degrés
Qui vont vers la demeure aux pylônes sacrés
Où l'on compte les morts, où l'on juge les mânes.

« O toi, stable Osiris qui sauves et qui damnes,
Roi de l'éternité, maître de l'Amenti,
Je n'ai pas fait le mal et je n'ai point menti !
Âme errante, je viens du séjour mortuaire.
O puissant qu'enveloppe un rigide suaire,
Scrute-moi jusqu'au fond ! je ne veux pas m'enfuir ;
Je ne crains pas les fouets aux lanières de cuir ;
Je ne redoute pas, dieu bon, que tu m'endormes
Dans la lugubre nuit du mystère des formes,
Après la boucherie et le supplice ardent...
Horkem béni par toi, prince de l'Occident,
Ne sera pas, ainsi que les âmes damnées,
Immobile pendant des millions d'années,

Et le rouge mangeur d'entrailles n'aura pas
Les miennes pour en faire un sauvage repas !
Car je ne me suis point souillé par l'adultère.
Le silence te plait, Seigneur : j'ai su me taire.
Oui, tu me feras droit ! je n'ai jamais volé ;
Horkem n'a point commis de fraude sur le blé.
Vers toi, dont les regards brillent comme le glaive,
Pour me justifier, faible, ma voix s'élève...
Certes, je n'ai pas fait pleurer des yeux humains.
Ma bouche est innocente et pures sont mes mains ;
Tu ne souffriras pas que Set m'anéantisse.
Je suis pur ! je suis pur ! je suis pur ! Ma justice
A vêtu l'enfant pauvre et nourri l'affamé ;
Tu ne permettras pas que je sois consumé. »

Ils vont peser mon cœur. O terrible silence !
Plein d'angoisse, je vois osciller la balance.
Si j'avais oublié quelque faute ? mais non :
Tout le pays de Kemt glorifiait mon nom !
Et, tandis que je roule en moi cette pensée,
Ils observent, les dieux à la barbe tressée,
Si mon cœur pèse autant que l'image d'or fin,
Symbole rayonnant de la Justice... Enfin,
Les deux plateaux se font lentement équilibre.
Victoire à moi ! mon cœur triomphe ; je suis libre.

« Horkem a satisfait aux immuables lois,
Dit Anubis ; son cœur pèse le juste poids. »
Le silence est profond dans l'intègre assistance ;
Et le scribe des dieux, Thoth, écrit la sentence.

III

Mon âme va s'unir à mon corps rajeuni ;
Plus d'épreuves pour moi, d'erreurs, de vie amère.
O mon cœur, mon vrai cœur qui me viens de ma mère,
Ne m'abandonne plus jamais, ô cœur béni !

J'évite, grâce à toi, la bouillante chaudière.
Me voilà sauf ; j'échappe aux filets odieux !
Je parle par ma bouche et je vois par mes yeux ;
Je mâche avec mes dents, dures comme la pierre.

C'est bien moi ; c'est mon corps devenu souple et neuf.
Ma poitrine a son cœur ; mon crâne, sa cervelle.
Horus me purifie et Set me renouvelle.
Larve, je vais éclore ; oiseau, je sors de l'œuf.

Je redeviens enfant auprès de mes déesses.
Nephtys m'a réchauffé : que son souffle était doux !
Et, maternelle, Isis me prend sur ses genoux ;
Je bois son lait ; ses mains sont pleines de caresses.

Sur le fleuve caché j'erre avec Osiris.
Serpents, fuyez ma lance ; arrière, crocodiles !
La barque va glissant le long des vertes îles,
Dans les roseaux, parmi de légers tamaris.

C'est aux sources du Nil qu'il m'est donné de boire.
Je vis de nobles fruits, de froment, de mets purs.
Hauts comme des palmiers, s'élancent mes blés mûrs ;
Je les moissonne en paix dans les champs de la gloire.

Je perce de mes traits les ennemis des dieux.
Jamais d'impuretés sous mes blanches sandales.
Je vous ouvre au matin, Portes orientales,
Lorsqu'Osiris renaît dans son fils radieux.

Je ceindraï ses rayons s'ils me faisaient envie !
Vêtu de lin broché, d'or, d'heureuses couleurs,
Baigné de frais parfums, foulant des lits de fleurs,
J'aspire largement les souffles de la vie.

IV

Je sais! je sais! j'ai vu l'existence. La loi
Se développe avec majesté devant moi.
Prêtre d'un sanctuaire ineffable, j'encense
Dieu, le cœur de mes dieux! Avant toute naissance
Il a dit au soleil : « Viens à moi. » J'ai compris.
Lorsqu'avec une joie intime je souris,
C'est que monte vers Dieu ma prière fervente.
O volupté terrible, ô sublime épouvante
De le voir face à face et sans baisser mes yeux,
Lui qui m'éblouissait même à travers les dieux!
La splendeur est son ombre. Il vit, seul, en lui-même.
Dire son nom serait un monstrueux blasphème :
Silence! — L'Inconnu se révèle à bien peu ;
Mais moi, moi, sans mourir, de ma chair, j'ai vu Dieu!
Tandis que mon regard pénètre au fond des choses,
Les sources du savoir pour les vivants sont closes ;
Et s'ils pensent, après d'héroïques efforts,
Entrevoir la déesse au mystérieux corps,
La grande Isis, raillant leur angoisse cruelle,
Ramène le torrent de ses cheveux sur elle.

V

Osiris, roi funèbre aux yeux pleins de douceur,
Toi qu'ont ressuscité les baisers de ta sœur,

O toi, l'ainé des morts ! chaque jour, en silence,
Hors du vaste Amenti ton fils Horus s'élance.

Le vengeur de son père illumine soudain
Tout l'orient du ciel fleuri comme un jardin.

Sitôt qu'il apparaît dans la pourpre des nues,
Les entrailles du lynx farouche sont émues.

Les hommes, pour le voir, s'arrachent au sommeil ;
C'est un autre Osiris, c'est l'éternel soleil !

Et moi, Dieu m'a fait libre ; il veut que je revoie
La terre magnifique et les cieus pleins de joie.

J'étais comme Osiris et je deviens Horus ;
Je monte radieux, le front ceint de lotus.

Je suis Ra dans sa gloire et Toum quand il se couche.
C'est moi qui fais les vents par le feu de ma bouche.

Invisible, ou paré des formes du dieu grand,
Je suis l'âme qui veille et l'esprit qui comprend.

Je m'agenouille auprès des astres que je croise
Sur le céleste Nil aux vagues de turquoise.

L'interminable flux des siècles, je l'entends.
Je foule avec bonheur le beau chemin du temps.

J'étreins le corps d'Isis. Je déchire ses voiles.
Mon diadème ardent s'associe aux étoiles.

Je suis l'Épervier d'or, l'Oiseau libre et vainqueur.
Je possède à jamais la grande paix du cœur.

ADAM ET ÈVE

ÈVE

Voilà mon bien aimé qui s'en revient des champs.
Comme il doit être las ! Je n'entends plus les chants
Que tout le jour il fit retentir dans la plaine
Pour donner plus de cœur à ses bœufs hors d'haleine.
Le père de mes fils approche lentement ;
Il pousse devant lui l'attelage fumant
Qu'il aiguillonne avec la pointe d'un arbuste.
Que son pas est puissant ! qu'il est haut et robuste !
La face de l'époux semble dire : Je veux.
Le voici. La sueur l'inonde ; et ses cheveux,
Dénoués par le vent qui siffle dans les saules,
Flottent sur son visage et couvrent ses épaules.

La rivière est de pourpre : au loin, le ciel pâlit...
Ah ! qu'il repose enfin ses membres sur un lit,
Le laboureur brisé par la terre ; qu'il vienne
Étendre sa chair lasse à côté de la mienne...

ADAM

Salut, femme !

ÈVE

Salut, maître.

ADAM

Amour de mes yeux,

Parle : ton cœur est-il confiant et joyeux ?
Nos bien aimés, mêlant leurs haleines si douces,
Dorment-ils dans leur nid de feuilles et de mousses ?

ÈVE

Entre, et regarde-les, plus roses que des fleurs.
Comme ils ont oublié leurs premières douleurs !
J'ai pu les assoupir à force de tendresses,
De chants et de baisers, de lait et de caresses.

ADAM

O femme, qu'ils sont beaux, les fruits de notre amour!

ÈVE

Délasse-toi, seigneur, après le dur labour.
C'est l'heure du repos pour toute âme vivante;
Le ciel va se remplir d'étoiles. Ta servante
A préparé pour toi l'humble repas du soir.
Afin de m'honorer, maître, daigne t'asseoir.

ADAM

Que Dieu jette un regard sur toute créature!
Va dételer nos bœufs; donne-leur la pâture,
Femme, et que jusqu'à l'aube ils dorment comme nous.
Moi, je courbe la tête et fléchis les genoux...
Accepte, Éternel Dieu que bénissent les anges,
De moi, comme de tous, un tribut de louanges!
Tu n'es point sourd aux cris des aigles affamés,
Père, et, donnant la force aux grains que j'ai semés,
Tu fais sortir un pain nourrissant de la terre.
Tu m'as dévoilé, Maître, un merveilleux mystère:
Je fais jaillir la flamme, habile à se cacher
Dans le bois sec ou dans les éclats du rocher.

La puissance du fer un jour m'est apparue ;
Et la première fois que, traînant ma charrue,
J'ouvris profondément les entrailles du sol,
Les anges attentifs suspendirent leur vol.
Les plus rudes labeurs me devinrent faciles
Quand j'eus mis sous le joug deux taureaux indociles,
Mes bœufs au front robuste, aux larges flancs pourprés,
Que tu repais de l'herbe abondante des prés.
En mon nom, comme au nom de ces êtres sans nombre
Que soutient ta parole et que couvre ton ombre,
Sois béni pour les fruits des bois et pour les eaux
Où l'onagre altéré vient tremper ses naseaux !
Père, nous sommes tous l'œuvre de ta sagesse ;
Mais tu répands tes biens avec plus de largesse
Sur moi, ton premier-né, qui travaille âprement.
Vois, Seigneur : j'ai pétri la moelle du froment.
Nourris-moi de mon pain, si tu m'en trouves digne ;
Et que ma femme soit pareille à cette vigne
Qui naguère, en Eden, durant nos courts sommeils,
Multipliait ses fruits et ses pampres vermeils !

ÈVE

Les taureaux, maître, sont paisibles dans leur crèche.
Mange et bois. J'ai puisé cette eau limpide et fraîche,
Et je viens pour servir mon bien aimé seigneur.

ADAM

Assieds-toi, chère femme. Un tranquille bonheur,
Quand je te vois, s'épand jusqu'au fond de mon être.
Je veux rompre mon pain avec toi. Le seul Maître
Est Celui qui créa l'épouse pour l'époux,
Si douce qu'il n'est rien, sous le ciel, de si doux.
Dieu m'a pétri d'argile ; et toi, ma bien aimée,
C'est de ma propre chair que ses mains t'ont formée !
Voyant que j'étais seul, il tira du limon
Des animaux sans nombre ; et je donnai leur nom
Aux mille oiseaux du ciel comme aux bêtes sauvages.
Mais, toujours seul, j'errais sans fin sur les rivages
Du fleuve aux quatre bras qui semblait m'enfermer,
Et mon âme cherchait une âme pour l'aimer.
Alors un lourd sommeil pesa sur mes paupières ;
Et, comme j'étais plus inerte que les pierres,
Dieu t'arracha de moi. Lorsque je m'éveillai,
Tu souriais... Combien je fus émerveillé
De voir une divine image de ma vie !
Et je m'écriai, l'âme éperdue et ravie,
Devant l'être inconnu qui déjà m'était cher :
« Voici l'os de mes os et la chair de ma chair ! »

ÈVE

Hélas ! quel souvenir devant mes yeux s'élève !
Je vois l'ange et le feu tournoyant de son glaive
Qui nous chasse du frais et joyeux Paradis.
C'est à cause de moi que nous fûmes maudits.
Nous voici loin de Dieu, seuls, perdus dans le monde ;
Et mon seigneur, courbé vers la terre inféconde,
Lui donne chaque jour la sueur de son front.
Mon crime, cher époux, quels sanglots l'expieront ?

ADAM

O femme, comme toi, je voulais la science.
Si tu m'as devancé dans ton impatience,
J'ai suivi ton exemple : après toi j'ai mordu
L'âcre et sauvage fruit de l'Arbre défendu.
Quand les portes du beau jardin nous furent closes,
Ce n'est pas sans pleurer que je quittai ces choses,
Nos palmiers s'inclinant sous leurs grappes de fruits,
L'ombrage parfumé des cèdres et les bruits
Majestueux du vent dans leurs larges ramures,
Le miel exquis des bois, la source aux frais murmures,
La nuit bleue où chantaient d'invisibles oiseaux,
Et, chaque jour, parmi les fleurs et les roseaux,

L'inaltérable ciel réfléchi dans le fleuve...
Que je me sentis faible en face de l'épreuve !
Quand nous eûmes longtemps erré par les chemins,
Je dus, pour labourer la terre avec mes mains,
Disputer aux oiseaux quelques chétives graines.
Ah ! plus de lits de fleurs et plus de nuits sereines !
Nous ne connaissions plus l'hymne du rossignol.
Quand j'avais arraché les épines du sol,
Sous notre toit battu par d'affreuses tempêtes
Nous écoutions, le soir, les hurlements des bêtes,
Et, tristes, nous mangions des fruits amers... Mais Dieu,
Prenant pitié de nous, me fit maître du feu.
Je ne me sentis plus faible ni solitaire,
Quand j'eus forgé le soc qui déchire la terre ;
Et combien je bénis, après mes durs travaux,
La première moisson qui tomba sous ma faux !
C'est l'œuvre de mes mains que chaque jour tu manges,
Femme ; aussi je me sens presque l'égal des anges,
Et j'ai reçu des biens qu'ils peuvent envier.
Comme les rejetons d'un vivace olivier
Je vois croître mes fils, que tes mains maternelles
Suspendent tous les deux à tes douces mamelles.
J'en bénis le Seigneur, chaque soir, à genoux ;
Et rien n'attristerait le cœur de ton époux
Si j'oubliais que Dieu, dans son âpre justice,
Veut qu'un lourd châtement sur toi s'appesantisse.

Une première fois, femme, l'enfantement
N'a-t-il pas déchiré ton corps cruellement,
Ce doux et tendre corps ? Ah ! quand tu seras mère,
Ton angoisse rendra toujours ma joie amère.

ÈVE

Non, non, loué soit Dieu pour ma part de douleurs !
Il ne suffisait point de m'abreuver de pleurs,
D'éclater en sanglots à tes genoux, ô maître !
Je t'ai donné deux fils, êtres faits de mon être,
Qui sortirent de moi nus, souillés et sanglants.
Puisse l'Éternel Dieu bénir encor mes flancs !

ADAM

Aux portes de l'Eden, Ève, ma chère aimée,
J'ai dit : « Ton nom est mère ! » et je t'ai bien nommée.
Écoute-moi : mon cœur va parler à ton cœur.
Dans ses discours la Bête au sifflement moqueur
N'a point menti. Reviens vers ces choses passées.
O femme, comprends-moi : je suis plein de pensées.
Ne nous lamentons plus pour un songe détruit !
Avant d'avoir goûté le mystérieux fruit,
Ne méritant jamais ni louange ni blâme,
Nous vécûmes dans un profond sommeil de l'âme.

Nus et ne sachant pas la honte d'être nus,
(Car le bien et le mal nous étaient inconnus)
Sans pressentir combien ces heures seraient brèves
Nous respirions les fleurs, et nous mêlions nos rêves
Comme ces beaux enfants qui dorment enlacés...
Bien que cela fût doux, ce n'était point assez.

ÈVE

Oui, dans le frais jardin nous eûmes notre enfance.
Mais, quand je transgressai la terrible défense,
Quel torrent de lumière inonda mon esprit !
Quel trouble fut en moi ! quelle rougeur couvrit
Mon visage aussitôt que je me sentis nue !
Que mon cœur palpita ! que ma chair fut émue !
Et comme je volai mon corps de mes cheveux
Quand je sentis peser sur moi tes sombres yeux !

ADAM

L'avenir connaîtra les hontes et les crimes ;
Le mal sera puissant. Dès que nous le comprîmes,
Nous eûmes en horreur jusqu'à l'ombre du mal.
Moi, n'étant plus pareil au stupide animal
Qui n'a point de pensée en jetant sa semence,
Je fus, devant ta chair, saisi d'un trouble immense.

« Ce qui fait frissonner mon âme, est-ce la mort? »
Pensai-je; et mon désir fut mêlé de remord.
Certes, je respectai la pudeur de l'épouse;
Et je vis même avec une haine jalouse
Les arbres tressaillir, les bêtes s'approcher...
Que ne pouvais-je au fond de mon cœur te cacher!
Tels, nous fûmes tous deux pris d'une sainte honte.
Mais nous ne péchons point, quand notre amour surmonte
Cette pudeur qui donne aux caresses leur prix...
Nous sommes un seul corps, femme; et tu l'as compris.
Lorsque Dieu de mon flanc t'a lui-même tirée,
N'était-ce pas afin qu'ardemment désirée
Tu m'emplisses le cœur d'un indicible émoi?
Ne t'a-t-il pas pétrie uniquement pour moi?
En écoutant l'arrêt de l'inflexible Juge,
Je sentis que l'amour serait mon seul refuge;
Et, lorsqu'il nous chassa, mon malheur fut moins grand
Puisque je t'emportais dans mes bras en pleurant!

ÈVE

Même en ces jours amers je ne fus point blâmée.
Tu serrais contre toi l'épouse bien aimée,
Plus tendrement qu'aux jours d'innocence et de paix.
Tu préparais, le soir, un lit de mousse épais;

Car, tandis que tes bras luttaiient contre la terre,
Moi, je ne savais rien que gémir ou me taire...
A cette heure d'oubli l'amour mêlait nos corps ;
Et, malgré le vent froid qui sifflait au dehors,
Les hurlements plaintifs et les brusques alarmes,
A force de baisers tu tarissais mes larmes.

ADAM

Mais, ô ma vie, un jour tressaillirent tes flancs ;
Et lorsque, après les mois qui coulèrent si lents,
Dieu, touché de tes maux, enfin t'eut délivrée,
Voici que tu parus comme transfigurée.
Je ne m'approchai pas sans un respect pieux
De cette chair — délice et tourment de mes yeux
Lorsque fut déchiré leur voile d'ignorance —
Mais que sanctifiait une telle souffrance !
Sans trouble je baisai tes seins, d'où ruisselait
Pour nos deux bien aimés la vie avec le lait ;
Et (qu'il m'en soit témoin, Celui qui peut m'entendre)
Mon amour plus profond ne se fit pas moins tendre.
Ah ! ne regrettons point ce que nous avons fait !
Il me semblait parfois que mon cœur étouffait ;
J'avais soif de connaître. Et, lorsque le reptile
Dérroula devant toi sa parole subtile,

N'éveilla-t-elle pas tes plus secrets instincts ?
O femme, il nous fallait accomplir nos destins.
Si nous perdîmes notre heureuse insouciance
En mordant au fruit dur de l'Arbre de science,
Nous ne mourûmes point comme Dieu l'avait dit.
En nous une clarté subite resplendit ;
Nous pûmes affronter l'épreuve salutaire,
Toi, m'enfanter des fils, et moi, dompter la terre !
Courbe-toi devant Dieu, mais sans honte. Aujourd'hui
Nous sommes plus parfaits et plus dignes de lui
Que sous les verts palmiers qui croissaient sans culture.
Non, le Seigneur n'a pas maudit sa créature !
Serais-je calme et fort et rayonnerais-tu
De tant de majesté, de grâce et de vertu,
Si Dieu nous écrasait du poids de sa vengeance ?
Il nous laissa faillir pour que l'intelligence
Nous avertit du mal, nous guidât vers le bien ;
Et le puissant esprit qui m'anime est le sien.

ÈVE

Oui, la vérité même éclaire ton visage !
Mais pourquoi le Seigneur, le Dieu clément et sage
Nous dit-il : « Gardez-vous de toucher à ces fruits ? »

ADAM

L'heure vint assez tôt où nous fûmes instruits
De toute la grandeur de notre destinée.
Nous goûtâmes en paix la fraîche matinée
Avant que, pour tracer notre profond labour,
Il nous fallût gémir sous la chaleur du jour.
Puisque l'Éternel Dieu nous fit des heures calmes
Sous l'ombre frémissante et légère des palmes,
Parmi les fruits vermeils et les buissons de fleurs,
Souvenons-nous parfois, en essuyant nos pleurs,
Que dans ce beau jardin le Seigneur fut notre hôte;
Mais bénissons pourtant l'heureuse et noble faute.

ÈVE

Je ne puis oublier qu'il nous faudra mourir.

ADAM

O chère femme, un jour nous sentirons tarir
Dans nos corps desséchés la sève nourricière.
Poussière, nous devons retourner en poussière.
Mais comme les épis sortent drus et pressés
Des grains que d'une main puissante j'ai lancés,

Ainsi fructifiera bientôt notre semence.
Avec nous une race immortelle commence.
Allons, sortez de nous, peuples, et par milliers !
Vivez ! soyez féconds ! croissez ! multipliez !
Défrichez les coteaux ! faites fleurir les plaines !
Sortez en bourdonnant de vos ruches trop pleines !
Répandez-vous au loin sur les flancs spacieux
De la terre et soyez sans nombre sous les cieux !

ÈVE

Ils n'oublieront jamais celle qui la première,
Ayant conçu des fils, leur donna la lumière ;
Et l'on me nommera Mère du genre humain.

ADAM

Femme, le dur labeur me reprendra demain ;
Viens, mangeons et buvons. Le pain donne la force.
Trempe ta bouche aimée à la coupe d'écorce ;
Elle sera bénie, ô femme, et je boirai.
Puis nous sommeillerons. Ton repos m'est sacré,
Parce que tu nourris du lait de tes mamelles
Deux êtres qu'avec moi dans ton amour tu mêles
Et qui, toutes les nuits, sans me rendre jaloux,
Demandent en pleurant le sein qui leur est doux.

LE PEUPLE DE DIEU

Lorsque, au mont Sinaï, le Seigneur notre Dieu,
Invisible parmi les tourbillons du feu,
De cette voix qui fait tressaillir les abîmes
Eut promulgué les dix commandements sublimes
Qui sont comme le cœur et l'âme de la Loi,
Israël fut longtemps anéanti d'effroi.
La montagne tremblait. Une rouge fumée
Sortait abondamment de la cime enflammée ;
Et, par brusques éclats, retentissaient encor
Des tonnerres mêlés aux beuglements du cor.
Puis les chefs des tribus relevèrent la tête ;
Ils vinrent à Moïse et lui dirent : « Prophète,
Sois le médiateur entre Israël et Dieu.
Vois : s'il nous faut rester dans ce terrible lieu,

Nous craignons d'être tous dévorés par les flammes,
Et la voix du Seigneur épouvante nos âmes.
Mais toi, parle à ton Dieu, maître ; et nous t'attendrons
Prosternés et touchant la terre de nos fronts. »
Moïse répondit : « Retournez à vos tentes. »
Et le prophète, au bruit des trompes éclatantes
Qui faisaient retentir le vaste Sinäi,
Seul, gravit la montagne où trône Adonäi.
Le sol brûlant gardait de profondes empreintes
De ses pieds égarés dans les ténèbres saintes.
Brisé de lassitude et le cœur anxieux,
Car le Seigneur allait flamboyer à ses yeux,
Il atteignit enfin la cime rayonnante.
Pâle, il vit Jéhova dans sa gloire tonnante ;
Et, comme le vieillard chancelait ébloui,
L'Éternel Dieu parla face à face avec lui.



Moïse, j'ai pitié de tes faibles prunelles.
Je te laisse entrevoir mes splendeurs éternelles ;
Mais ne sois plus tremblant : mon visage est voilé.
J'ai répandu sur toi des grâces abondantes.
Souviens-toi qu'au milieu de broussailles ardentes
Je t'ai paisiblement parlé.

Tes pieds furent cloués au sol par la surprise
 Quand, du buisson de feu, je te criai : « Moïse !
 Moïse ! — Me voilà, Seigneur, répondis-tu.
 — Cet endroit est sacré : retire tes chaussures,
 Dis-je. Mais ton Seigneur veut que tu te rassures ;
 Ceins-toi de force et de vertu. »

Bientôt j'eus accompli par toi de grandes choses...
 Il faut que sur ton Dieu toujours tu te reposes ;
 Et moi, fidèlement, j'exaucerai tes vœux.
 C'est toi que j'ai choisi, toi seul entre tes frères,
 Pour m'offrir le pieux encens de leurs prières ;
 J'aime et je bénis qui je veux.

Abraham, Isaac et Jacob, tes ancêtres,
 N'eurent-ils pas en moi le plus clément des maîtres ?
 Je veille, à cause d'eux, sur mon cher Israël ;
 Et je le porterai moi-même avec tendresse
 Dans une heureuse terre, un pays d'allégresse,
 Ruisselant de lait et de miel.

J'aime à me souvenir du père de ta race.
 Un jour je lui parlai longtemps et face à face.
 J'avais pris cette fois, voulant être ignoré,
 L'apparence de trois jeunes hommes robustes ;
 Mais je me découvris au juste entre les justes
 Sous les beaux chênes de Mamré.

« Aux yeux de l'Éternel puissé-je trouver grâce !
Nous dit-il. Mais souffrez qu'un repas vous délasse ;
Reposez-vous, seigneurs. » Puis, appelant Sara :
« Pétris une galette et présente la crème !
L'hôte qui m'a comblé par cet honneur suprême,
Ma vigne le réjouira. »

Lorsqu'Abraham, devant sa tente hospitalière,
A genoux, eut lavé nos pieds blancs de poussière,
Il fit rôtir pour nous le plus gras de ses veaux.
Nous mangeâmes en paix à l'ombre des grands chênes,
Tandis que sous nos yeux, dans les moissons prochaines,
Brillait l'éclair aigu des faux.

Lui, se tenait debout ; repus, nous lui parlâmes.
« Demain tu pourras voir tourbillonner les flammes
Sur Sodome et Gomorre. Elles exècrent Dieu,
Et nous sommes venus pour en faire justice.
Nous irons trouver Loth. Il faut qu'on l'avertisse
De fuir le déluge de feu. »

Abraham eût voulu, lui qui savait me plaire,
En faveur de Sodome apaiser ma colère.
« Frappez-vous, dit-il, les bons et les méchants ?
Si pourtant l'on trouvait dix justes dans la ville... »
Mais je fus sans pitié pour cette engeance vile ;
C'étaient d'abominables gens.

« Ils me font tous horreur, dis-je, et leur perte est sûre.
 Le soufre calmera leur fureur de luxure ;
 Le feu du ciel est prêt. — Mais où donc est Sara ?
 Bénissez-moi tous deux ; car, avant une année,
 Bien que depuis longtemps ta femme soit fanée,
 Un enfant mâle te naitra. »

Or, j'entendis Sara qui riait sous la tente.
 « J'ai vieilli, pensait-elle, en cette vaine attente ;
 Mon seigneur a cent ans, j'en ai quatre-vingt-dix. »
 Je lui criai : « Sara ! Dieu défend que tu ries.
 Tu ne perds plus ton sang, et tes chairs sont flétries ;
 Mais je veux te bénir d'un fils. »

Deux d'entre nous avaient pris congé de notre hôte.
 « Marche droit devant moi, lui dis-je, et vis sans faute !
 Tu seras un grand peuple et je te bénirai.
 Vois, je lève ma main : par ma vie éternelle !
 Je ferai que Sara porte un beau fruit en elle ;
 Par moi-même je l'ai juré. »

« Je veux, lui dis-je encor, que ta race fourmille.
 On ne pourra pas plus dénombrer ta famille
 Que l'on ne peut compter, par le soir le plus clair,
 Les étoiles dont j'ai peuplé ma solitude
 Ou, sur le bord des flots, l'immense multitude
 Des grains de sable de la mer. »

Eh ! bien, ai-je menti ? Vous voilà six cent mille.
Vous faites plus de bruit que la plus vaste ville ;
Et certes je rendrai ce peuple d'Israël,
Qui ne reverra plus la terre du servage,
Nombreux comme les grains de sable du rivage,
Comme les étoiles du ciel !

N'ai-je pas accompli prodige sur prodige ?
« Va trouver Pharaon ; ordonne-lui, te dis-je,
De délivrer du joug ce peuple frémissant. »
Mais le prince endurci ne sut point me connaître ;
Et la terre d'Égypte, à cause de son maître,
N'eut plus à boire que du sang.

Puis les rongeurs ailés s'abattirent sur elle.
Tout l'accabla. Le lin fut haché par la grêle.
La peste fit mourir les bœufs et les chameaux.
Je corrompis le sang d'un peuple de coupables ;
Et ce fut au milieu de ténèbres palpables
Que l'Égypte pleura ses maux.

Vos maîtres aveuglés vous retinrent quand même.
« Frappons-les, dis-je alors, pour ce peuple qui m'aime ! »
Et tous leurs premiers-nés, depuis le fils du roi
Jusqu'au fils de l'esclave occupée à la meule
En une seule nuit, mon peuple, en une seule
Furent exterminés par moi !

Je n'épargnai que vous. J'éteignais mon épée
Sitôt que je voyais une porte trempée
Du sang des purs agneaux immolés ce soir-là. .
Gardez-en la mémoire, un jour, dans vos demeures !
Mangez l'agneau pascal en souvenir des heures
Où mon épée étincela.

On vous laissa partir dès que brilla l'aurore.
Votre pâte n'était point fermentée encore ;
Et brusquement le peuple emporta ses pétrins
Roulés dans des manteaux, et le sel, et la pâte.
Vous n'aviez point mangé ; mais vous partiez en hâte,
D'après mes ordres souverains.

O maison d'Israël ! lorsque, après la conquête,
Tu pourras dignement célébrer cette fête,
Pendant sept jours, afin de te souvenir mieux,
Tu devras te servir de pâte non levée ;
Et ce sera pour toi, pour toi que j'ai sauvée,
Comme une marque entre tes yeux !

Je soutins au désert la foule exténuée.
Pour vous guider, le jour, j'étais dans la nuée
Dont la spirale épaisse allait jusqu'au ciel bleu ;
Et, quand le soir tombé faisait pâlir la nue,
Je marchais, rassurant la caravane émue,
Dans une colonne de feu.

Subitement la mer arrêta notre fuite.
Pharaon, irrité par une âpre poursuite,
Allait ruer ses chars de guerre contre nous.
Tout le ciel était plein de hurlements de rage.
Toi-même tu sentis défaillir ton courage
Et tu m'imploras à genoux.

Alors, moi, j'entendis ta prière fervente.
Ta face était livide et pleine d'épouvante
Tandis que tout le peuple éclatait en sanglots,
Ne sachant s'il devait retourner en arrière ;
Et je criai : « Pourquoi cette vaine prière ?
Lève ton bâton : fends les flots ! »

Ah ! les cris de mon peuple émeuvent mes entrailles !
Les eaux, se divisant, formèrent deux murailles
Et les douze tribus passèrent au milieu.
O Jacob, tu l'as vu ! le vent de mes narines
Fendit pour toi la mer aux algues purpurines :
Moi, l'Éternel, je suis ton Dieu !

Voilà que Pharaon s'est rué sur nos traces.
« J'atteindrai, disait-il, je détruirai ces races ! »
Et les Égyptiens le suivaient par milliers.
Ah ! malheur à celui que mes pièges attirent !
La mer se referma : les vagues engloutirent
Les chevaux et leurs cavaliers.

Les émirs d'Ismaël tressaillirent de crainte ;
Edom trembla ; Moab redouta mon étreinte ;
Et ta sœur Miryam, dont j'exaltais le cœur,
Glorifia son Dieu par les chants et la danse.
Les tambourins marquaient bruyamment la cadence
Et les femmes dansaient en chœur.

Voilà ce que j'ai fait. Parle donc, ô Moïse,
A ceux que tu conduis vers la terre promise
Et redis-leur souvent de ne pas m'oublier,
Pour que dans le péril l'Éternel soit leur aide ;
Car, s'ils me résistaient comme un peuple au cou raide,
Je saurais bien, moi, les plier !

Dans le désert de Sour leur détresse fut grande.
« Que ne sommes-nous près de la marmite à viande ! »
S'écriaient-ils. Alors je fis pleuvoir du ciel
Une manne abondante et qui les fit revivre ;
Et voilà que c'était plus brillant que le givre,
Avec une saveur de miel.

Puis, comme l'eau manquait, ils gémirent encore.
Ils disaient : « Faut-il donc que la soif nous dévore ?
Nos malheurs, sur les bords du Nil, furent moins grands. »
Et, comme ils t'en faisaient un injuste reproche :
« Prends ton bâton, te dis-je, et frappes-en la roche ! »
Les eaux jaillirent par torrents.

J'ai transporté mon peuple avec des ailes d'aigle
Jusqu'à cette montagne ; et j'ai fixé la règle
Dont jamais Israël ne devra dévier
Pour que, dans l'avenir, Canaan lui prodigue
L'orge et le pur froment, la grenade et la figue,
La noble vigne et l'olivier.

O toi, mon serviteur, tu diras à tes frères
De ne point élever de plaintes téméraires
Dans cette solitude où j'entraîne leurs pas.
Moi, je veille. Ils seront à l'abri des paniques.
Le temps n'usera pas le lin de leurs tuniques ;
Leurs pieds ne se gonfleront pas.

Sept peuples surgiront, vous barrant le passage.
Mais je suis le Puissant comme je suis le Sage !
N'ai-je pas, en voyant qu'on vous rompait de coups,
Arraché votre nuque au joug de l'esclavage ?
Vous serez contre tous comme l'âne sauvage ;
Tous s'acharneront contre vous.

Que de chair mangera la bouche de l'épée !
Cette race de chiens, cruellement frappée,
Connaîtra que je suis plus fort que tous ses dieux.
Je la consumerai par le feu de ma rage.
C'est que votre Seigneur, mes fils, quand on l'outrage,
N'est point miséricordieux !

Pas de pitié : je veux savourer ma vengeance.
Tous ceux qui survivront de cette affreuse engeance
Devront se prosterner en face des Hébreux.
Vous ne les emploierez qu'à des travaux serviles.
Leurs puits seront à vous. Vous vivrez dans les villes
Qu'ils avaient construites pour eux.

Ah ! maison de Jacob, ne sois jamais ingrate !
Du désert au Liban, de la mer à l'Euphrate
Tu jouiras du sol que baigne le Jourdain.
Là, tu rafraîchiras tes yeux dans l'eau des sources ;
Tu pourras sommeiller après tes longues courses
Dans un délicieux jardin.

Aux lueurs des éclairs, aux cris de la trompette
Je l'ai dit à mon peuple et je le lui répète :
Nē soyez point séduits par toutes ces clartés
Que semèrent, au ciel des nuits, mes mains divines !
Jetez au feu l'argent, l'or et les pierres fines
Des Baals et des Astartés.

Ne m'associez point avec des choses mortes.
Tous, gravez bien ceci sur vos murs et vos portes,
Car c'est l'inébranlable assise de ma Loi :
Il faut que vous m'aimiez du profond de vos âmes !
Seul, je suis l'Éternel. Point de cultes infânes,
Point de dieux en face de moi.

Vos hymnes me seront d'agréables murmures.
Il faudra, même au temps où les grappes sont mûres,
Sanctifier le jour où j'ai pris mon repos.
Les prémices des champs, votre Dieu les réclame.
Il veut que devant lui crépitent sur la flamme
Les premiers-nés de vos troupeaux.

Car c'est à moi, la terre, et tout ce qu'elle enferme,
De l'être qui respire à la plante qui germe.
Je fais vivre et mourir ; je frappe et je guéris.
Eh ! bien, qu'Israël vive, et triomphe, et s'accroisse !
Écoute-moi, mon peuple. Au jour de ton angoisse,
Moi, j'ai bien écouté tes cris !

Ne choisis point la mort quand je t'offre la vie ;
Sinon je ferai choir sur ta nuque asservie
Un joug plus écrasant que celui d'autrefois.
L'étranger nourrira ses chevaux de ton orge.
La peur te rendra fou. Je livrerai ta gorge
Au glaive d'implacables rois.

Si tu sers d'autres dieux, vois-tu, si tu me railles,
Je maudirai, Jacob, le fruit de tes entrailles.
Ton ciel sera d'airain, ton sol sera de fer.
Plus de vin : la vermine aura mangé tes vigues.
Tu seras consumé par des fièvres malignes ;
Tu rongeras ton cœur amer.

Tu deviendras le plus misérable des êtres,
Car je te chasserai du sol de tes ancêtres ;
Parmi les nations tu seras lâche et vil ;
Et l'Éternel, voyant ta race méprisée,
Pour n'être pas lui-même un objet de risée,
T'anéantira dans l'exil.

Mais si tu hais les dieux, la fraude et l'impudence,
Je t'ouvrirai le ciel, mon grenier d'abondance ;
Tu laveras tes beaux vêtements dans le vin,
Car il débordera de la coupe des fêtes ;
Ton Seigneur bénira les amours de tes bêtes,
Il te multipliera sans fin.

Canaan, où sera ma demeure choisie,
Est assez riche et grand pour qu'il te rassasie ;
Mais tu prélèveras sur maintes nations
La graisse des agneaux, la crème des génisses ;
Et moi, je bénirai, pour que tu me bénisses,
Tes mille générations.

Je fais de toi mon peuple : il faut en être digne
Ta chair est circoncise et ce fut là mon signe ;
Maintenant c'est ton cœur que je circoncirai.
L'alliance entre nous, je la veux éternelle.
Tu vivras désormais à l'ombre de mon aile ;
Tu seras un peuple sacré.

Voilà ce qu'il faut dire aux tribus que tu mènes,
Moïse. Éloigne-toi. Tes prunelles humaines
Souffrent de contempler la splendeur de ton Dieu.
Ne te prosterne pas, et garde le silence.
Entre mon peuple et moi va sceller l'alliance
Au pied de la montagne en feu.



Moïse descendit sans retourner la tête.
L'Éternel Dieu tonnait derrière le prophète
Dont les larges pieds nus foulait un sol ardent ;
Et, près de lui, toujours plus rauque et plus strident,
Retentissait le bruit des trompes invisibles.
Il apparut au peuple avec des yeux paisibles.
Mais sa face brillait de si vives clartés
Que même les Anciens furent épouvantés ;
Et, sitôt qu'Israël eut reçu le message,
Le prophète couvrit d'un voile son visage.
Il éleva lui-même un autel au Seigneur ;
Il égorgea de purs taureaux en son honneur ;
Puis, au nom des tribus, il dressa douze pierres.
Israël, de nouveau, dut baisser les paupières ;

Car, afin d'accomplir les ordres les plus saints,
Moïse, ayant versé dans de larges bassins
Tout le sang des taureaux qui palpitaient encore,
Découvrit son visage et, d'une voix sonore,
Cria devant le peuple entier qui l'entendit :
« Je vous ai rapporté tout ce que Dieu m'a dit.
Il veillera sur vous, et vous serez sa chose.
Jurez donc d'observer la Loi qu'il vous impose,
A vous comme à tous ceux qui viendront après vous.
Sachez que votre Dieu, peuple, est un Dieu jaloux. »
Ils dirent : « Nous jurons. » Du pied jusques au faite
Rayonnait la montagne ardente ; et le prophète
Leva pieusement ses mains vers le sommet.
Puis il prit le sang rouge et tiède qui fumait ;
La moitié de ce sang baigna l'autel de terre.
Il prit le reste, et dit : « Point d'encens adultère !
Vivez pour Dieu ; soyez toujours le peuple élu.
Voici le sang du pacte, et le pacte est conclu. »
Alors, comme ils touchaient la terre de leurs têtes,
Il les aspergea tous avec le sang des bêtes.

CONSOLEZ-VOUS

I

Consolez-vous, consolez-vous,

Mon peuple : j'ai senti se fondre ma colère.

C'est en vous que je veux encore me complaire,

Triste multitude à genoux.

Il faut ressusciter Sion, puisqu'elle est morte !

Le temps d'épreuve est accompli.

La grâce, le repos, l'oubli,

Voilà ce que le Dieu d'Israël vous apporte.

Je brûle de compassion,

Je sens presque en mon âme une douleur humaine

Quand je tourne mes yeux vers le chemin qui mène

• A la montagne de Sion.

C'est moi qui vous chassai d'une sainte patrie,
Moi qui vous fis broyer du sable avec vos dents,
Lorsque, ayant accompli ses actes impudents,
Jérusalem devint une autre Samarie.

Voici longtemps que sous le ciel de l'étranger
Mon Israël respire un air lourd qui l'opprime.
C'est le pain de l'angoisse et l'eau de la détresse
Qu'un peuple sans merci lui fait boire et manger.

Ah ! qu'ont-ils fait de toi, ma brebis égarée ?
Toi que je nourrissais dans mes prés les plus gras,
Toi que j'ai si souvent portée entre mes bras,
Le terrible lion d'Assour t'a dévorée !

Rien ne restait pour les oiseaux ;
Mais celui qui remplit la terre d'épouvante,
Le lion de Babel, vint à l'aube suivante
Et, féroce, il rongea tes os.

Mais, ô Juda, tu vas revivre !
Tous, je vous ferai boire aux sources du salut.
O race d'Abraham, du juste qui me plut,
Il est temps que je te délivre !

Je rendrai leur parure à tes vignes en deuil ;
La terre, s'il le faut, enfantera ses Ombres ;
Et l'on verra, de ses décombres,
Surgir ma ville en un clin d'œil.

Oui, tu reparaitras, Sion, la disparue !
Ce sera la joie et la paix.
Je guérirai, moi qui frappais ;
Je changerai l'épée en un soc de charrue.

Dans les prés de Saron tes bœufs, comme jadis,
Trouveront une ombreuse et fraîche reposée ;
Je serai pour toi la rosée
Et tu fleuriras comme un lis.



O Seigneur, je le sais, notre malheur te touche ;
Tu ne veux plus nous châtier.
Je le dis à ton peuple entier.
Tes paroles, tu les as mises dans ma bouche.

Tu nous replanteras, dis-tu, sous notre ciel
Ainsi qu'un rejeton vivace.
Tu ne voileras plus ta face
Et nous vivrons tournés vers le Saint d'Israël.

Après les jours de deuil, d'angoisse, d'âpres luttes,
Seigneur, que ton jour est serein !
Nous voici comme un pèlerin
Qui vers Jérusalem s'avance au chant des flûtes.

Mais, ô roi de Jacob, nos crimes furent grands ;
Ils oppriment notre mémoire.
Nous est-il bien permis de croire
Que dans ton grand amour, mon Dieu, tu nous reprends ?

Les pécheurs de mon peuple ont gardé le silence ;
Eh bien ! je parlerai pour eux.
Autrefois, dans les jours heureux,
Disent-ils, nous aimions à fausser la balance.

Nous vivions pour la coupe et le sang du raisin ;
Nous étions pleins jusqu'à la gorge.
Tels qu'un étalon nourri d'orge,
Nous hennissons après la femme du voisin.

Il est juste, aujourd'hui, que l'Éternel nous broie,
Lui qui hait l'amour clandestin...
La veuve était notre butin ;
Chacun de nous faisait de l'orphelin sa proie.

Ne méritions-nous pas d'être abreuvés de pleurs
Et déchirés par le cilice ?
Le juge même était complice ;
Le conseil des Anciens regorgeait de voleurs.

Tes prêtres nous donnaient le plus infâme exemple.
Comment retenais-tu ton bras ?
Un repaire de scélérats,
Voilà ce qu'ils faisaient, Seigneur, de ton saint temple !

Dans nos lâches tribus il n'était demeuré
Qu'un petit nombre de fidèles,
Et ces justes, au milieu d'elles,
Formaient le pur Jacob et l'Israël sacré.

Ah ! ce reste, perdu dans notre multitude,
Était vraiment ton serviteur !
Il nous reprenait sans hauteur ;
Il n'avait point de cris ; sa voix n'était point rude

Il disait : « Le Seigneur est las de votre encens ;
Il ne tient pas aux sacrifices.
Purifiez-vous de vos vices ;
Ne faites point fléchir le droit des innocents.

« Ouvrez votre maison à l'homme sans asile ;
Soyez heureux de partager.
Ne maltraitez pas l'étranger
Qui, rongé de chagrin, sur vos terres s'exile.

« La débauche, le sang et la fureur du vin
Donnent une bien courte gloire.
On a de la vaillance à boire ;
Mais quel brusque réveil quand ceci prendra fin !

« Un sombre châtiment plane sur votre tête
Comme l'ouragan sur les mers.
L'injustice a des fruits amers
Et qui sème le vent récolte la tempête. »

C'est ainsi que parlait le serviteur de Dieu.
Et nous disions : « Quel trouble-fête !
Ne prophétise pas, prophète ;
O voyant, ne vois pas : tu nous réjouis peu. »

La tempête aurait dû nous broyer d'un coup d'aile !
Par nous, peuple inique et railleur,
Il fut un homme de douleur,
Le serviteur de Dieu, le juste, le fidèle.

Nous bâtissions alors Sion avec du sang,
Jérusalem avec nos crimes.
Bien des fois, Seigneur, nous le primes
Et les verges de fer labourèrent son flanc.

Mais il ne poussait point de clameurs indignées
Quand nous l'accablions de coups ;
Son visage était triste et doux
Lorsque nous arrachions sa barbe par poignées.

Lui qui devait bientôt payer notre impudeur,
Pâtir pour notre violence,
Il ressemblait dans son silence
A la brebis muette en face du tondeur.

Brusquement tu sifflas. Malheureux que nous sommes,
D'où viennent toutes ces rumeurs ?
Écoutez ! le fouet ! les clameurs !
Le tonnerre des chars, des bêtes et des hommes...

Fiers, sans délier leurs sandales ni s'asseoir,
Des peuples traversaient la terre,
Avec les bonds de la panthère,
Avec le hurlement des maigres loups du soir.

Dans la ville sacrée, après l'horreur d'un siège,
Le flot terrible déborda.
Seigneur ! la fille de Juda
Vit son voile arraché par un roi sacrilège.

Ta pieuse maison, que la myrrhe et le nard
Embaumaient dans un temps prospère,
Pour l'onagre fut un repaire,
Ton saint temple abrita les petits du renard !

Nous, misérable essaim, nous quittâmes la ruche.
Ce fut l'exil. Un autre ciel,
Loin de Juda, loin d'Israël,
Nous entendit longtemps gémir comme l'autruche.

Mais lui, ton serviteur, n'élevait point la voix ;
Pour nous le juste fut sans blâme.
Il ne souffrit qu'au fond de l'âme.
Nos péchés, sans rien dire, il en porta le poids.

A l'heure du sommeil, sous les tristes saulaies,
Humble, il fléchissait les genoux.
Sa détresse parla pour nous
Et nous fûmes guéris par le sang de ses plaies.

Car tu reviens à nous, Éternel, mais non plus
Enveloppé dans ta colère ;
C'est bien ton jour qui nous éclaire
Et nous sommes toujours la race des élus !

Pourtant, tu nous fais peur à force de clémence ;
Et nous sentons nos cœurs troublés
Comme dans ces matins voilés,
Lorsque la nuit s'achève et que le jour commence.

Seigneur, Seigneur, que nous languissions dans ce lieu,
Mais qu'Israël s'y purifie !
Fais qu'il te consacre sa vie ;
Fais que nous soyons tous le serviteur de Dieu !...



Oui, répond l'Éternel, c'est bien : courbe la tête,
O Jacob! tu seras mon peuple à tout jamais.
Garde-toi d'oublier ce que tu me promets
Par la bouche de mon prophète.

Moi, ton Seigneur, je me souviens!
J'aime, n'en doute pas, une âme droite et sainte.
Les maux que l'innocent avait soufferts sans plainte
M'apitoyèrent sur les tiens.

Mais j'aime aussi ta multitude!
Ah! tu ne sais donc pas? tu ne comprends donc pas?
Souviens-toi du désert, lorsque tu t'échappas
De la terre de servitude!

Rien ne doit ébranler ta foi.
Ton Dieu, lorsqu'il le faut, t'ouvre un chemin sublime.
Quand tu serais couvert par les eaux de l'abîme,
Je serais encore avec toi!

Mais je te veux, et sans partage.

Jamais je ne te céderai,

Toi, mon bien séculaire et mon champ consacré,

Toi, mon immortel héritage!

O pécheurs, si vos pieds vous portaient vers le mal,

La faute en est aux dieux infâmes

Qui dans les plus paisibles âmes

Déchainent toutes les fureurs de l'animal.

Vous m'offriez avec une feinte allégresse

Des torrents de parfums et des fleuves de graisse;

Mais ne montiez-vous pas ensuite sur les toits

Pour mieux vous prosterner en face des étoiles,

Pour prier, le visage enveloppé de voiles,

Un simple ouvrage de mes doigts?

M'ayant bien supplié de les rendre fécondes,

Vos femmes pétrissaient la pâte avec le miel

Pour offrir des gâteaux à la Reine du ciel :

Puis elles s'enfonçaient dans ses cryptes profondes.

Ne condamniez-vous pas vos premiers-nés au feu ?
Je n'aurais pas eu, moi, cette pensée horrible !
Mais vous vous étiez fait une idole terrible ;
Vous frissonniez devant un cadavre de dieu.

Écoutez bien ! Avant que, par les solitudes,
Je vous ramène en paix à vos chères cités,
Je veux vous faire horreur de ces iniquités,
Vous soulever le cœur devant ces turpitudes.

Après, las de vous réprover,
J'épancherai sur vous ma pitié la plus tendre.
Mon oreille n'est pas trop dure pour entendre,
Ma main trop courte pour sauver !

II

Viens que l'on t'épouvante et que l'on te rassure.
Pour la dernière fois je maudis ta luxure,
O toi qui m'enfantas ce peuple d'Israël !
Ton Époux est un Dieu, femme, et non pas un homme.
C'est le Clément, le Saint, le Béni qu'on me nomme ;
Oui, parole de l'Éternel !

Le jour, dit le Seigneur, où tu fus mise au monde,
Tu gisais dans ton sang comme une chose immonde.
Personne, entre les tiens, n'avait enveloppé
Ton petit corps sanglant et souillé par l'ordure.
Elle t'abandonna, ta mère impie et dure,
Dès que ton nombril fut coupé.

Or, comme elle avait eu moins de pitié qu'une ourse,
Je te purifiai, moi, dans l'eau d'une source.
Je te frottai de sel et je t'embaillotai.
Tu cessas, par mes soins, d'être une enfant débile.
Tu grandis et voilà que tu devins nubile ;
Je voyais croître ta beauté.

Puis ton sein délicat se gonfla davantage.
Quand le duvet qui vient aux filles de cet âge
Apparut sur ton corps, je t'engageai ma foi,
O chercheuse d'amour qui t'es mal souvenue !
Et, voulant t'épargner la honte d'être nue,
J'étendis mon manteau sur toi.

Tu fus à moi. J'aimais la beauté de tes joues.
Je te fis belle et riche, il faut que tu l'avoues !
Je te vêtis de lin, je parai ton turban ;
Je te nourris de miel et de fleur de farine ;
Ton souffle s'exhalait de ta jeune poitrine
Comme le parfum du Liban.

Je mis un diadème au front de l'épousée.
Avec le fin rubis et l'opale irisée
J'ornai tes noirs cheveux, ta gorge, tes bras nus ;
Je suspendis de clairs anneaux à tes narines...
Et toi, si j'entrouvrais tes robes purpurines,
Tu rêvais d'amants inconnus !

Regarde, au temps du rut, l'impudique chamelle.
Nous t'avons vue ardente et lascive comme elle,
Lorsqu'elle aspire l'air par ses larges naseaux.
Elle rôde affolée, et rien ne peut lui plaire.
Certes, c'est bien le vent du mâle qu'elle flaire,
Et non pas la fraîcheur des eaux !

Brûlante de désir parmi les térébinthes,
Tu souillas nos amours légitimes et saintes.
Tu suivis l'étranger, multipliant tes pas,
Rieuse et chuchotant des paroles câlines.
Tu te prostituas sur toutes les collines
Avec des dieux qui n'en sont pas !

Afin de les parer, ce fut ta grande joie
De prodiguer l'argent, l'or, les tissus de soie.
Ton huile et tes parfums que je t'avais donnés
Coulèrent pour des dieux semblables à des bêtes ;
Oui, mon plus pur encens, la myrrhe de mes fêtes,
Tu les consumas sous leur nez !

Je ne déchainais pas encore ma colère,
Et tu disais : « Voilà ! j'ai reçu mon salaire »
Lorsque j'avais rempli ta grange et ton cellier.
Mais soudain je changeai tes vignes en broussailles,
Moi, puisqu'il était loin, le temps des fiançailles,
Et que tu pouvais m'oublier !

Je te précipitai de ton orgueil de reine.
Devant tous tes amants je pris ta longue traîne
Et je la relevai par-dessus tes cheveux.
Tous, ils virent ta honte ; et, détournant ma face,
Je leur dis : « Prenez-la ! qu'elle vous satisfasse !
Car ce n'est pas moi qui la veux. »

Je dis, ô malheureuse, et tu fus lapidée
Par tes amants de Tyr, d'Égypte et de Chaldée.
C'est en vain que le fard avivait tes grands yeux
Et que l'amour brûlait sous tes longues paupières ;
Ils t'accablèrent tous avec de lourdes pierres,
Ils t'écrasèrent sous leurs dieux.

Tes enfants, dispersés au loin, te crurent morte.
Moi, je compris combien ta douleur était forte,
Car tu n'osais pas même espérer mon retour.
Tu ne me savais pas près de ceux qu'on opprime ;
Et tu te fis, afin de mieux pleurer ton crime,
Aussi chauve que le vautour.

Regardez-la, vous tous ! Elle est couchée à terre.
La fleur des nations, aujourd'hui solitaire,
Comme une veuve, éclate en sanglots chaque nuit.
Qui, dans son désespoir, pourrait assez la plaindre ?
A force de pleurer ses yeux semblent s'éteindre ;
Voilà qu'elle s'évanouit...

Mais non, réveille-toi, lève-toi, mon aimée !
Mes caresses t'auront bien vite ranimée.
Retournons au désert ! La terre des chaleurs
Où je t'avais menée aux jours de ta jeunesse,
Afin que dans tes yeux l'espérance renaisse,
Ne sera plus qu'un lit de fleurs.

Viens, ne t'enfonce pas dans ta douleur sauvage !
Oublie à tout jamais l'opprobre du veuvage.
C'est moi qui te reviens, moi dont le cœur se fend
Lorsque je vois des pleurs mouiller ta face amère...
Je ne puis t'oublier, non, pas plus qu'une mère
 Ne peut oublier son enfant !

Viens, viens, tu me seras fiancée en justice !
Je veux qu'une clameur immense retentisse
Et que tes fils lointains reviennent consolés.
Plus de vaine splendeur et plus de bigarrure !
Tu te revêtiras, comme d'une parure,
 De tes fils enfin rassemblés.

O mère de mon peuple, écoute, et sois bénie !
Mes mains sèchent tes yeux ; ton angoisse est finie ;
Je ne me souviens pas des crimes expiés.
Vis en paix. Que les rois ne souillent plus ma couche ;
Et ne livre jamais aux baisers de leur bouche
 Que la poussière de tes pieds.

III

Mon héritage séculaire,
Le prince de Babel croit le garder pour lui;
Mais malheur, quand le jour du Seigneur aura lui,
A la verge de ma colère!

Il est vrai que je t'ai livré
Mon Israël saignant de l'étreinte des cordes;
Mais tu devais avoir d'autres miséricordes
Pour ce peuple unique et sacré.

Quand l'eau du fleuve où tu te laves
Est, depuis si longtemps, rouge du sang des miens,
Oses-tu m'insulter, toi, vil entre les chiens,
Par la bouche de tes esclaves?

O pâturages de Saron,
Je vous prends à témoin de mon âme indignée!
Dites, vallons bénis, voyez-vous la cognée
Qui se raille du bûcheron?

« Pour moi l'avenir est sans voiles,
Dit l'impudent. Je suis le fils aîné de Bel.
Nébo m'aime. Astarté répond à mon appel.
Je sais la marche des étoiles.

« Je suis le père de l'effroi.
Nul ne peut éviter mes pièges et mes trappes.
Voici : tout m'appartient. Chacun de mes satrapes
Est plus resplendissant qu'un roi.

« Crois-tu m'obliger à me taire,
Moi qui jusqu'à ton ciel m'élèverai demain ?
Regarde : comme un nid abandonné, ma main
A ramassé toute la terre.

« Les pauvres oiseaux que j'ai pris
Imploreraient-ils alors ton aide maternelle ?
Il n'est pas un d'entre eux qui remuât son aile,
Qui seulement poussât des cris.

« Donc, ce Jéhova qu'on nous prône
Et qui défend si mal son chétif Israël,
J'irai vers lui, plus haut que les astres du ciel,
Et je renverserai son trône ! »

C'est bien, c'est bien ! Dans un instant,
Roi de Babel, je vais fermer toutes les bouches.
Tes peuples m'entendront, comme une femme en couches,
Pousser mon souffle haletant.

On a lassé ma patience.
Qu'ils compassent le ciel, tes infâmes devins !
Appelle à ton secours tes sortilèges vains,
Oui, ta misérable science !

Mais d'abord souviens-toi d'Assour,
Dont ma hache a puni l'orgueilleuse démente.
Il montait vers le ciel ainsi qu'un cèdre immense ;
Qui donc en aurait fait le tour ?

Entre ses racines sans nombre
Il recueillait, le soir, des milliers d'animaux ;
Tous les oiseaux du ciel nichaient dans ses rameaux ;
Les peuples vivaient sous son ombre.

Mais, porté sur les tourbillons,
Je survins, moi, le Dieu des soudaines revanches,
Et, l'ayant abattu, je couvris de ses branches
Les montagnes et les vallons.

Or, sa chute prédit la tienne.

Le vengeur de mon peuple approche : c'est mon tour !

J'élève des signaux au sommet de la tour ;

Il viendra, car ie veux qu'il vienne.

Voilà qu'il s'avance en priant,

Lumineux et suivi de près par la victoire.

Qui donc l'a suscité pour l'heure expiatoire,

Des profondeurs de l'Orient ?

Si ce n'est moi, qui donc t'affole ?

En face du héros, qui te rend éperdu ?

Qui disperse les tiens, devant son arc tendu,

Comme la paille qui s'envole ?

Il est plus âpre que le feu,

Kourès, l'Oint du Seigneur, qui m'invoque et me prie !

Il roule bruyamment, tel qu'un fleuve en furie

Que fouette le souffle de Dieu.

C'est comme au temps des grandes crues.

Quel trouble en ton palais, quels cris, quel désarroi !

Le harem est noyé de sang. Les fils du roi,

On les écrase au coin des rues.

Toi, tous tes pas sont épiés ;
Meurs ! — Les vers, désormais, formeront ta litière.
Je veux que les chacals dévorent tout entière
Ta charogne foulée aux pieds.

Ton ombre plus maudite encore
Descend vers le Schéol, où les rois tes aïeux
Disent, railleurs : « Comment es-tu tombé des cieux
Fils éblouissant de l'aurore ? »

Je vois se relever Sion,
On rebâtit mon temple et mon peuple respire ;
Mais que sont devenus, ô roi, ton vaste empire,
Ton innombrable nation ?

Que reste-t-il de Babylone
Où l'on m'a vu passer, moi, comme l'ouragan ?
Le silence est partout ; et, seul, le pélican
Rêve sur un fût de colonne.

IV

O vaisseaux de Tarsis, lamentez-vous sur Tyr !

Gémissez, faites retentir

Un hymne de douleur, vous, ses îles flottantes !

La citadelle de la mer

N'eut pour Jérusalem, en son veuvage amer,

Que des paroles insultantes.

O trafiquants princiers, vous qui fûtes ses chefs,

Pleurez la plus belle des nefes !

La foudre du Seigneur éclate :

Tyr brûle tout entière au cœur de l'Océan.

Parlez, où donc est-il, le cèdre du Liban

Qui portait sa voile écarlate ?

Au loin le silence répond.

L'ivoire incrusté d'or pavait son large pont ;

Ses avirons étaient des chênes ;

Les cyprès de Sénir formaient ses deux parois :

Mais qui peut résister, Roi destructeur des rois,

Aux colères que tu déchaines ?

Devant mon temple profané,
Dit le Seigneur, les fils d'Ammon furent en fêtes.
Aussi je tonnerai contre eux par mes prophètes.
Je verrai, moi qui sais les choses qu'ils ont faites,
Ce lâche peuple exterminé.

« Ha ! ha ! criaient-ils, qu'on les tue ! »
Mais je n'entendrai plus leurs rires inhumains,
Leurs pieds frappant le sol ni le bruit de leurs mains.
Car les fils du désert sont dans tous les chemins ;
Ils accourent bride abattue.

Je veux qu'ils t'accablent de maux,
Race immonde, et qu'en vain tu pleures et tu cries !
Ils t'abandonneront leurs citernes taries
Pour te boire ton lait, et c'est dans tes prairies
Qu'ils feront paître leurs chameaux...

Je vous secoueraï tous au-dessus de mon crible,
Edomites, voisins féroces que je hais !
Vous formiez contre moi d'exécrables souhaits ;
Je vous vanneraï donc avec un van terrible.

Ne te réjouis pas, terre du Philistin !
Villes, poussez des cris ; lamentez-vous, ô portes.
Les cités de Juda vivront libres et fortes,
Quand tu ne seras plus qu'un souvenir lointain.
Puisque tu ris si bien de mon peuple qui souffre,
Je réserve pour toi de bleus torrents de soufre.
Tes villes sont de trop sous la clarté des cieux.
Je les consumerai jusques à la dernière ;
La fouine et le renard y feront leur tanière,
Le reptile y pondra ses œufs.

Moab sera broyé sur place.
Son roi, ses grands, sa populace
Ne contempleront pas mes radieux sommets !
Moab sera comme Sodome.
Tout ce qui porte le nom d'homme
En doit disparaître à jamais.

On a vu frissonner des idoles sans vie.
Pharaon qui se glorifie
D'être le créateur du fleuve aux larges eaux,
Voyant que l'Éternel s'avance,
Ne songe pas à la défense
Et, le cœur défaillant, plonge sous les roseaux.

O le plus monstrueux de tous les crocodiles,
 Je franchirai ton cercle d'îles,
Je verrai, sous les eaux du fleuve épouvanté,
 Remuer tes écailles noires,
 Et je mettrai dans tes mâchoires
Un tel anneau de fer que tu seras dompté!

Tu rougiras le Nil d'un horrible sillage.
 Je te traînerai sur la plage
Où, le ventre au soleil, tu t'allongerais hier ;
 Les oiseaux, les bêtes sauvages
 Pulluleront sur les rivages,
Et je leur donnerai le régal de ta chair...

Ah! c'est un sombre jour pour toute race impie.
 Le Seigneur crie à pleins poumons ;
 Et le sang ruisselle des monts,
De la terre d'Assour jusqu'à l'Éthiopie.

 Il marche, et sous les cieux sereins
 Un chant magnifique s'élève.
On entend retentir, dès qu'a brillé son glaive,
 Les harpes et les tambourins.

Qui vient à nous avec cette robe pourprée ?

— C'est moi, dit l'Éternel, c'est moi !

— D'où viens-tu, Seigneur ? et pourquoi

Ce rouge vêtement, cette face enivrée ?

— J'ai foulé le raisin ; et le sang du pressoir

A rejailli sur ma tunique.

J'ai fait une vendange unique ;

Me voilà plus vermeil que la pourpre du soir !

J'ai sauté dans la cuve et, seul, j'ai fait l'ouvrage.

C'étaient des peuples insolents !

Ils furent, sous mes pieds sanglants,

Broyés avec colère, écrasés avec rage...

V

Sortez, dit notre Dieu, des portes de Babel !
 Vos prières sont exaucées.
Je veux que les tribus si longtemps dispersées
 Se rassemblent à mon appel ! —

Ah ! Seigneur, qu'ils sont beaux sur les hauteurs splendides
 Les pas célestes de nos guides !
Comme ils chassent la brume en tourbillons épais,
 Ceux que ta lumière accompagne !
 Comme ils sont beaux sur la montagne,
Les pas des messagers qui proclament la paix !

 Une voix s'élève, elle crie :
Par le désert frayez le chemin du Seigneur !
Faites, ô vastes cieux, ruisseler le bonheur ;
 Jacob rentre dans sa patrie.

Que vous veniez du sud ou du septentrion,
 Du couchant comme de l'aurore,
 Vous êtes mes brebis encore,
Mes agneaux que j'arrache aux griffes du lion.

Je rassure celui qui tremble,
Je console mes affligés.

Oh! venez tous à moi, confiants et légers,
Pour que nous cheminions ensemble.

Moi, l'Éternel, je vous le dis :

Le lieu désert fera retentir ma louange !
Cette lande est stérile : eh ! bien, moi, je la change
En un suave Paradis.

Allez, mes fils, que rien ne pèse à vos épaules !

J'ai mis dans la steppe, voyez,
Les platanes et les noyers.

Le jeune dromadaire, ombragé par les saules,
Porte allègrement son fardeau.

C'est partout l'olivier, le myrte, la cassie ;
Et l'autruche me remercie

De changer le mirage en fraîche nappe d'eau.

Comme autrefois, la source a jailli de la roche !

A mesure que l'on approche

Tout devient plus sacré, plus beau, plus radieux
Pour ce peuple que je délivre ;

L'air de Jérusalem enivre

Le pèlerin qui marche en essayant ses yeux.

Ah! tressaillez, cieux prophétiques!
Profondeurs de l'abîme, entonnez vos cantiques!
Forêts, épanouissez-vous!
Montagnes, éclatez de joie!
O terre du Seigneur, déploie
La grâce et la beauté qui plaisent à l'Époux!

Vous, cèdres du Liban, élevez les murmures
De vos magnifiques ramures.
L'Éternel ne veut plus livrer vos nobles troncs
A la cognée indifférente;
Sur votre montagne odorante
Il ne laissera plus monter les bûcherons.

C'est le jour où Dieu se révèle.
Annoncez l'heureuse nouvelle :
Qu'une trompette d'or la proclame en tout lieu!
Plus de ces faces désolées...
Je te ramène à tes vallées ;
Sois mon peuple, Israël, et je serai ton Dieu!

Voici ta délivrance, et ta gloire est prochaine.
Chacun de tes enfants vivra les jours du chêne,
Les siècles de Mathusalem.
Pousse des cris de joie et bondis en tumulte.
O fille de Sion, frappe la terre : exulte,
O fille de Jérusalem!

Car la cité de mes entrailles,
La ville de David renaît sur les hauteurs.
Elle a des rois pour serviteurs ;
Ils lui relèvent ses murailles.

Plus de sanglots, mes fils, plus de crimes hideux !
Je hais vos rixes téméraires.
Ephraïm et Juda, soyez comme deux frères,
Et je vous bénirai tous deux.

Afin qu'il exauce la terre
J'exaucerai le firmament.
La terre exaucera la vigne et le froment,
Ce qui nourrit ou désaltère ;
Et mon peuple sera comblé
Par ses vignes et par son blé.

En ces jours de miséricorde
Vous serez délivrés de vos hargneux rivaux.
Vous ne verrez jamais fouler par les chevaux
La moisson que je vous accorde.

Tes vignes, ô Jacob, mon peuple ! l'étranger
Ne viendra point les vendanger.

Tu jouiras en paix de ta récolte entière,
De tout le travail de tes bras ;
Ton vin béni par Dieu, peuple, tu le boiras
Sur le parvis du sanctuaire.

Mais, vois-tu, ce n'est point assez
Que tes crimes soient effacés,
Que de tes longs malheurs s'éteigne la mémoire.
Tu rendras témoignage à celui qui t'élut.
Tes murs se nommeront : Salut,
Tes portes : Gloire.

O vous qui m'attendiez, peuples, écoutez-moi !
• Que chacun de vous me contemple.
J'ouvre les portes de mon temple ;
Je livre à tous les yeux les tables de ma Loi

Je veux faire de vous, ô nations stériles,
Mon vignoble et mes oliviers.
Sortez de l'ombre où vous rêviez :
L'aurore du Seigneur illumine les îles !

Soyez mon peuple, ô rois, pour n'être point exclus
De Sion, ma ville sacrée ;
Car la voici transfigurée
Et les incirconcis ne la fouleront plus.

Regardez : je lui rends ma tendresse première,
Je la caresse avec mes mains.
Je veux que sur tous les chemins
Les peuples éblouis marchent vers sa lumière.

Les seigneurs de Memphis et les princes d'Assour,
Qui n'encensent plus les images,
Dans Sion m'offrent leurs hommages,
Car c'est là, maintenant, que se lève le jour.

Et je vois affluer des peuplades entières
De tous les points de l'horizon ;
Désormais ma sainte maison
Pour toute race humaine est un lieu de prières.



Ainsi parle l'Éternel Dieu.
Voilà ce qu'il révèle aux tribus enivrées ;
Voilà ce qu'il fait dire aux lèvres inspirées
Qu'il purifia par le feu.

Béni soit le Dieu de nos pères !
Il nous promet encore un saint roi d'Israël,
Un pasteur magnanime et puissant sous le ciel,
Qui paîtra nos tribus prospères.

Voilà qu'un enfant nous est né :
Notre David a vu sa race reflourie !
L'Éternel entend bien son peuple qui le prie,
Puisqu'un tel fils nous est donné.

Que sur ses épaules robustes
Pèse tout le fardeau d'un empire absolu !
Il a l'esprit de Dieu. La bouche de l'Élu
Souffle la mort pour les injustes.

Il foule aux pieds les violents.
Il ne souffre jamais que le faible pâtisse.
Le héros se revêt de force ; la justice
Est la ceinture de ses flancs.

Que la terre le glorifie,
Que les rois à genoux l'entourent de respects.
L'homme aux vastes conseils, le prince de la paix,
Lui, le souffle de notre vie !

Il reçoit les nobles présents
Des étrangers admis sur la montagne sainte.
Le bétail de Cédar mugit dans notre enceinte
Et Saba nous fournit l'encens.

Jérusalem, sois radieuse !
Les voiles de Tarsis palpitent sur les eaux.
Vois ; une caravane immense de vaisseaux
Vient sur la mer mélodieuse.

Mais tous leurs trésors ne sont rien,
Les richesses du monde entier sont peu de chose
Pour orner le béni sanctuaire où repose
Ta joie unique, ton seul bien !



Voilà, dit notre Dieu, l'avenir magnifique.
Vous vivrez à l'ombre du roi ;
Et la brebis, sans nul effroi,
Sera couchée auprès du lion pacifique.

Vos enfants à peine sevrés
S'approcheront sans peur du trou de la vipère ;
Les êtres béniront leur Père
Et tous me deviendront sacrés.

Mais, ô Jérusalem, tu seras mes délices !
Je veux qu'à jamais tu remplisses
Mon palais nuptial d'ineffables accents.
Moi qui te pare et qui t'admire,
Sur tes lèvres je veux me délecter de myrrhe
Et me rassasier d'encens.

Les astres veilleront sur toi comme une armée,
Jérusalem, ma bien aimée !
Ton Seigneur, en ces jours sereins
Où jamais tu n'auras à craindre un seul rebelle,
Mais où je veux te voir merveilleusement belle,
Te fera, pour ceindre tes reins,
Des créneaux de saphir, des portes d'escarboucles,
Des murailles de diamant ;
Et, quand tu dormiras sous le pur firmament,
Je caresserai doucement
Ta chevelure aux sombres boucles...

LES COLONNES DU TEMPLE

Un soir qu'il priait seul et triste, Salomon,
Dont l'anneau d'or commande aux forces du Démon,
Vit briller tout à coup d'une clarté livide
La maison du Seigneur silencieuse et vide.
Tout s'animait, le bois, la pierre, le métal.
Comme un ressouvenir du vieux Liban natal
Qui jadis écoutait bruire leurs ramures,
Dans les cèdres taillés glissèrent des murmures ;
Et, laissant deviner l'arche heureuse, à travers
Une blanche nuée aux flancs rouges d'éclairs,
Le saint des saints ouvrit ses portes toutes grandes.
Un vent faible semblait agiter les guirlandes,
Les palmes, les fruits d'or des lambris ciselés.
Alors les grands Kéroubs, les deux monstres ailés,

Sculptés dans le bois dur d'un olivier sauvage,
Comme s'ils secouaient leur pesant esclavage
Frémirent sous les yeux terrifiés du roi ;
Et sur l'arche paisible où sommeille la Loi
Que la main du Seigneur écrivit dans la pierre,
Les deux taureaux, avec des ailes de lumière,
Libres, transfigurés, ronflant des jets de feu,
Planèrent en chantant la force de leur Dieu.

Or, craignant de mourir en ce moment, le sage
Dans les flots de sa pourpre abritait son visage ;
Mais une voix profonde et lente s'éleva,
Qui remplit le palais où rêve Jéhova.
Une autre répondit, et les deux voix mystiques
Dans le vaste silence alternaient leurs cantiques.
Et le roi, frissonnant d'épouvante, comprit
Qu'il entendait mugir, au souffle d'un Esprit
Déchainé dans les lis d'airain de leurs couronnes,
Iakin et Boaz, les deux fermes colonnes
Qui, soutenant le front du temple aimé de Dieu,
Gardent fidèlement la porte du saint lieu.

IAKÏN

Salomon est comblé de richesse et de gloire.
Dans la montagne on voit fourmiller ses brebis.
Douze lions aux yeux flamboyants de rubis
Rampent sur les degrés de son trône d'ivoire.
Ses flottes, revenant de la brûlante Ophir,
Lui portent le sandal, la perle et le saphir.
Il n'a point d'ennemis. Quand le roi fait un signe,
Les émirs les plus fiers se courbent à ses pieds.
Tout est calme. Israël travaille dans sa vigne
Ou rêve à l'ombre des figuiers.

BOAZ

Salomon a reçu la claire intelligence.
La lointaine Tarsis connaît le nom du roi !
Le crime, devant lui, balbutiant d'effroi,
Abandonne sa tête à la juste vengeance.
Le maître, en souriant, nomme les fleurs de Dieu,
Les bêtes de la mer, des champs ou de l'air bleu.
La reine de Saba, qui le craint et l'admire,
Vint à lui du pays embaumé par l'encens
Et présenta l'or pur, le cinname et la myrrhe
Au roi sage entre les puissants.

IAKÏN

Mais, devant le Seigneur, que le pouvoir est frêle !
 Le roi possède-t-il les trésors de la grêle
 Ou peut-il ébranler les portes de la mort ?
 Mérodak, Astarté, Baal sont des fantômes.
 Seul, tu vis, et ta main pèse sur les royaumes,
 O Jéhova, semeur des étoiles, Dieu fort !

BOAZ

Devant le seul Voyant qu'importe la science ?
 Le sage dira-t-il en son impatience :
 « Parais, soleil ! voici ta route, lève-toi ! »
 A-t-il vu de ses yeux la matrice profonde ?
 Sait-il quelle est la pierre angulaire du monde ?
 Quand Dieu fonda le sol, où donc était le roi ?

IAKÏN

Salomon, dans le sanctuaire,
 A revêtu d'or fin le cèdre et le cyprès,
 Et par de splendides apprêts
 Il fait descendre ici le Dieu de sa prière.
 Mais le roi Jéhova chevauche la lumière,
 Son char a l'éclair pour sentier,

Il s'élève au-dessus du firmament sublime ;
Le ciel des cieux, l'immense abîme
Ne peut pas contenir l'Éternel tout entier !

BOAZ

Salomon reçoit les hommages
De l'Euphrate et du Nil, de Byblos et de Tyr,
Et sa gloire fait retentir
La solitude calme où méditent les Mages.
Mais l'esprit se repaît de grossières images ;
Son labeur est stérile et vain.
Dans le gouffre terrible où te voilà lancée,
Roule, infatigable pensée :
Tu n'iras pas au fond du mystère divin !

IAKÏN

Or, au commencement, Dieu rêvait solitaire.
Soudain, l'Éternel fut debout
Et, par sa volonté, fit le ciel et la terre !
Rien n'était visible : partout
Les ténèbres. Mais Lui, sa parole fit naître
La lumière, à flots d'or, des gouffres du néant.
Tout a jailli de rien ! Peux-tu comprendre, ô maître
Qui connais l'humble hysope et le cèdre géant ?

BOAZ

Non. L'Être primitif, ignorant de lui-même,
 Languissait dans l'illimité.
 Mais voilà qu'il frémit : par un effort suprême,
 Lentement il s'est contracté.
 Dieu, baigné par le vide, alors peut se connaître :
 Il rayonne à travers les cieus vastes et froids.
 Tout l'univers, c'est Dieu ! Peux-tu comprendre, ô maître
 Qui devines si bien les énigmes des rois ?

IAKÏN

Le souffle de sa narine
 Fit tressaillir le limon ;
 C'est lui qui dans ta poitrine
 Mit une âme, ô Salomon.
 Il travaille sans relâche
 A son éternelle tâche.
 L'impie entendra le bruit
 De sa flèche d'or qui vibre ;
 Hors du monde, seul et libre,
 Il vous crée et vous détruit.

BOAZ

Non. Les êtres et les choses
 De son sein coulent à flots ;
 Leurs lentes métamorphoses
 Ne troublent pas son repos.

Roi, la vie universelle
De son large cœur ruisselle !
Il habite une cité
Qui confond l'esprit de l'homme.
Point de colère. Il se nomme
La forte nécessité.

IAKÎN ET BOAZ

Une guerre implacable engendre l'harmonie.
La foi du cœur résiste à la raison qui nie.
Le temple du Seigneur a deux piliers d'airain :
Qu'un seul manque, tout croule, et Jérusalem tremble.
Iakin et Boaz vous bénissent ensemble,
Équilibre du monde, ô paix du ciel serene !

IAKÎN

Écoute. Dieu repose en l'unité première.
Mais, sous l'informe nuit, tressaille la lumière :
Tout naitra : l'eau, le feu, la terre, l'air subtil.
Dieu brûle d'épancher son cœur. Laissera-t-il
Les splendeurs de la vie à jamais ignorées ?
Non. Voici qu'au-dessus des ténèbres sacrées
Émerge lentement un rouge cercle d'or.
Le visage de Dieu n'apparaît pas encor.

BOAZ

Son essence, cachée à vos faibles extases,
 Palpite contenue en de merveilleux vases.
 De plus en plus visible, elle devient esprit,
 Justice, amour, beauté. Dieu s'éveille et sourit.
 Il respire avec joie en des millions d'âmes.
 La Rose de lumière épanouit ses flammes.
 Ainsi le monde en fleur, l'empire des sept cieux
 Émane tout entier du Roi silencieux.

IAKÎN

Quand l'Être unique, ceint du brûlant diadème,
 Nous dérobe sa face et médite en lui-même,
 Que sous le nom d'Ancien des jours il soit chanté !

BOAZ

Mais lorsque, tout humain, son visage s'anime,
 Gloire au céleste Adam, médiateur sublime
 Entre la multitude et la sainte unité !

IAKÎN

Crains Dieu. Car l'Éternel est un puits d'amertume,
 Un lac mystérieux de soufre et de bitume
 Qui bouillonne et flambe à tes pieds.

Crains le Seigneur. Son nom terrible est la Justice.
Tremble, ô royal pécheur, qu'il ne t'anéantisse
Pour tes crimes inexpiables.

BOAZ

Aime Dieu, car il est la source précieuse ;
Il jaillit comme une eau pure et délicieuse
Loin de l'âpre chaleur du jour.
Fait de miséricorde, il a pour nom la Grâce.
Oh ! rafraîchis en lui ton âme ardente et lasse ;
Cède à la force de l'amour.

IAKÏN

Lutte immortelle dans le monde !
La femelle, tordant ses reins,
Mord le mâle qui la féconde
Et lui, la traîne par les crins.
Dieu, sans se lasser de l'ouvrage,
Comme un taureau plein de courage
Qui retourne le sol fumant,
Laboure la matière immense ;
Et la matière en sa démence
Lui résiste éternellement.

BOAZ

Michaël, l'invincible archange,
 Repousse d'un pied lumineux
 Dans les abîmes de la fange
 Satan qui l'étreint de ses nœuds.
 Il brandit une claire épée
 Dans le cœur du soleil trempée;
 Mais l'ange du mal, Lucifer,
 Qui sans fin lutte et se relève,
 Oppose aux morsures du glaive
 Un sombre bouclier de fer.

IAKÏN

Ainsi que toute chose, homme, ta vie est double.
 Ton cœur veut se connaître et cherche, plein de trouble.

BOAZ

Quand la soif du bonheur brûle ta gorge en feu :
 « Souffre, dit une voix secrète. et pense, à Dieu. »

IAKÏN

La terre s'est épanouie
 Comme un visage radieux.
 O magnificence inouïe
 Des mers, des vallons et des cieus !

Rien n'est vrai que d'être joyeux.
Et voici que tes mille amantes,
Pour éblouir tes faibles yeux,
Dansent légères et charmantes.

BOAZ

Je vois le Juste. Il est cloué
Sur l'arbre infâme du supplice.
Sois éternellement loué,
Toi qui vides l'amer calice
Pour que le salut s'accomplisse !
Pendant des siècles l'homme en pleurs,
Mordu par les crins du cilice,
Va s'enivrer de tes douleurs.

IAKIN

Les âmes spontanées
Qui traversent le ciel dans leur puissant essor
Avec un marteau d'or
Forgent leurs destinées.

BOAZ

Une infrangible loi
Étreint cruellement les volontés humaines.
O Seigneur, tu les mènes;
Rien n'est libre que toi,

IAKÏN

Les ténèbres ne sont que lumière affaiblie.
Salomon, une échelle invisible relie
Les marais de l'enfer au ciel resplendissant.
Dans les veines de tous circule un même sang.
Chaque être se façonne une chair corruptible,
La dépouille, et renaît. L'âme est indestructible.
Tous, vous montez vers Dieu ; nul ne s'abîme en lui.
Pas un seul être, ô roi, ne s'est évanoui
Dans l'océan d'amour, de rêve et de silence.
Vers la source ineffable, ami, ton cœur s'élançe ?
Va donc ; et, sans jamais satisfaire ton vœu,
Gravis les échelons innombrables de Dieu !

1

BOAZ

Ta pureté divine un jour te fut ravie.
Te voici détaché de l'arbre de la vie ;
Tout ce qui n'est pas Dieu, c'est le mal. Ne peux-tu,
Par l'extase, monter plus haut que la vertu ?
Quand donc seras-tu las de mourir et de naître ?
Salomon, une voix crie au fond de ton être.
L'Éternel te réserve un plus rare trésor
Que le glaive de l'ange et le bouclier d'or.

Viens, échappe aux clameurs stridentes de la lutte!
Celui qui chérissait ton âme avant la chute
Ne fêtera-t-il pas le moment du retour?
Va te perdre à jamais dans les flots de l'Amour!

IAKÏN ET BOAZ

Que dis-tu maintenant, toi qui croyais comprendre?
L'ardente Vérité te réduirait en cendre.

Ferme tes misérables yeux!

Nul ne connaît le Roi des célestes armées.

Nul n'a vu, sans mourir, les lettres enflammées

Du nom saint et mystérieux.

Tout redevint silence; et la blême lumière
Cessa d'envelopper la maison de prière.
Le saint des saints s'était refermé lentement.
L'aube indécise allait éclore au firmament;
Et le roi, dans le temple obscur et solitaire,
Gisait anéanti, la face contre terre.

ISTAR

Istar, Dame du ciel qui juges les héros,
Reine au palais gardé par de divins taureaux,
Amour du Sennaar, gloire de la Chaldée,
Mon âme par la peur affreuse est obsédée
Lorsque je me souviens, déesse au noble corps,
Qu'un jour tu descendis dans la terre des morts.
Étoile de l'Euphrate, ô lumière de vie,
Grâce à toi l'air rayonne et le sol fructifie;
Mais le monde visible est sorti du passé
Par un obscur effort qui n'a point commencé...
O Reine, il est le fruit d'une angoisse éternelle !
Et la Nuit, qui jadis enveloppait en elle
Le futur univers encor silencieux,
En voyant scintiller la parure des cieux,

N'a-t-elle pas le cœur gros de haine et d'envie ?
 Ah! puisse triompher splendidement la vie!
 Plaise au Destin que par la force de l'amour
 Le néant primitif soit vaincu sans retour
 Et que, malgré l'enfer, jamais tu ne succombes,
 Toi qui jaillis de l'œuf couvé par deux colombes!

I

Je dirai ta descente au ténébreux Aral
 Où, longtemps, frissonna ton beau corps sidéral
 Là, tes célestes yeux éteignirent leurs flammes ;
 Tu connus le pays de l'exil ; et les âmes
 Te frôlaient dans la nuit, lamentables troupeaux
 Affamés de poussière, aveugles, sans repos...

Tammouz, l'adolescent aux boucles parfumées,
 Berger du ciel, pasteur des étoiles charmées,
 Le doux fils et l'époux d'Istar, comme il entraît
 Dans l'ombre d'une froide et lugubre forêt,
 S'est affaissé sur l'herbe avec un faible râle
 Et les eaux de la mort ont baigné son corps pâle.

Allat, en son palais d'où nul n'est revenu,
Contemple sans pitié l'enfant débile et nu.
Impuissante à l'amour, elle garde sa proie ;
Et, sûre qu'à présent Istar n'a plus de joie,
Elle savoure avec un sourire cruel
Les larmes de sa sœur lumineuse du ciel.

La voix du bien aimé, l'amère et tendre plainte
Vient d'arracher Istar de sa demeure sainte ;
Elle s'élançe vers le palais souterrain.
Bientôt, heurtant la porte où des serpents d'airain
Se tordent furieux : « Je romprai tes murailles,
Sœur, si tu restes sourde au cri de mes entrailles !
Istar rit dans la guerre ; elle exalte les forts.
Ouvre ! ou j'affranchirai tout le peuple des morts. »

Une lugubre voix lui répond : « Ma maîtresse,
O royale Istar, prend pitié de ta détresse
Et veut, pour Ta Grandeur, faire fléchir nos lois.
Viens ; les sept portes vont s'ouvrir. Mais, chaque fois
Que mes puissantes clefs crieront dans leurs serrures,
Il faudra dépouiller une de tes parures. »

Istar franchit le seuil funèbre et ne dit rien.
Elle sent ruisseler ses larmes... Le gardien

Prend la tiare d'or de sa tête immortelle;
 Et l'Aral vaste et nu s'étale devant elle.
 Elle marche, les yeux aveuglés par les pleurs.
 A la deuxième entrée, ô déesse des fleurs,
 Tu dois abandonner tes clairs pendants d'oreilles.
 Plus loin c'est ton collier d'escarboucles pareilles
 A des lacs merveilleux qu'empourpre le matin.
 Bientôt tu seras nue en face du Destin,
 Luttant pour ton désir, ta passion, ta vie.
 Ta robe éblouissante, ô Reine, t'est ravie.
 Tu livres en silence au gardien du palais
 L'armille de ta jambe et tes lourds bracelets;
 Et tu défais avec ta ceinture d'étoiles
 La tunique de lin, le dernier de tes voiles...

Allat, dont le visage amer s'est contracté,
 Voit surgir dans sa noble et sainte nudité
 Celle qui réjouit les hommes et les bêtes
 Et dont le fier sourire apaise les tempêtes.
 Mais, éperdue, Istar cherche son divin fils,
 L'époux qu'aime son âme : et, pâle comme un lis,
 Le voilà qui sommeille, oublieux de la terre,
 Ne se souvenant plus de l'azur solitaire
 Et des blanches brebis qu'il paissait loin du jour...
 Les deux royales sœurs parlèrent tour à tour.



ISTAR

Sans violence, Allat, j'ai franchi les sept portes.
Je viens me lamenter parmi les vierges mortes,
Gémir avec l'épouse arrachée à l'époux,
Pleurer sur les vaillants qu'ont déchirés les loups.
J'emplirai de sanglots les ténèbres du gouffre...
Je voudrais me manger moi-même, tant je souffre :
Oui, mordre dans ma chair et boire de mon sang !
Allat, me rendras-tu ce tendre adolescent ?

ALLAT

Istar, je ris de toi ! Cherche ailleurs un vrai mâle.
Après vos longues nuits Tammouz restait tout pâle.
O ma sœur, il te faut de plus rudes amants.
N'as-tu pas étouffé dans tes embrassements
Un étalon lascif, mais trop débile encore,
Qui hennissait vers toi du couchant à l'aurore ?
N'as-tu pas fait mourir à force de baisers
L'aigle qui palpait sur tes flancs embrasés,
Qui becquetait ta chair dans vos âpres démenes
Et qui t'enveloppait de ses ailes immenses ?

ISTAR

Laisse-moi réchauffer les lèvres de mon fils !...

ALLAT

Écoute : je te lais. Souviens-toi que jadis
 Flottait, seule, une morne et brumeuse étendue :
 Le chaos de la mer. Quelle plainte éperdue
 Un jour fit tressaillir le silence éternel !
 Tout l'océan geignait pour enfanter le ciel.
 La terre aussi parut. Nulle fleur n'était née ;
 Pas un roseau. Le monde, encor sans destinée,
 Attendait que les dieux sortissent de la mer.
 Anou qui le premier foula le sol amer
 Dans sa vaste pensée absorba l'existence ;
 L'univers fut en lui ; tout devint sa substance.
 Eà surgit ensuite, et, porté sur les flots,
 D'un souffle intelligent pénétra le chaos.
 Longtemps Bel fut songeur ; il fit des lois sévères
 Et dans le stable azur régla l'ordre des sphères.
 C'est alors que nos yeux s'ouvrirent au grand jour.
 Tu montas vers le ciel, toi, faite pour l'amour ;
 Et moi j'eus en partage, avec l'horreur de vivre,
 Une terne couronne et mon sceptre de cuivre.

ISTAR

Oh ! que je baise enfin les yeux du bien aimé !...

ALLAT

Je déteste le jour où le ciel fut nommé.

J'en veux au vaste monde, à ces légions d'êtres
Qui rampent sur le sol en bénissant leurs maîtres.
Les dieux triomphent ? soit ! je cracherai sur eux.
Je te hais pour ta grâce et tes rires heureux.
Et je maudis encor la terre de Chaldée,
Joyeuse, ivre d'amour, de soleil inondée,
Où retentit sans fin la louange d'Istar...
Mais je n'entendrai plus jamais rouler ton char,
Parmi la foule, au son des cymbales froissées.
Meure la vie avec nos stériles pensées !
Puisse-t-il revenir, le temps mystérieux
Où la mer n'avait pas encor vomì les cieux :
Où la force divine, éparse dans les choses,
N'avait point accompli tant de métamorphoses ;
Où l'immense matière attendait que l'Esprit
Soufflât sur son visage obscur et la pétrit ;
Où le limon, privé de fécondes caresses,
N'était pas devenu notre chair de déesses...
Ah ! c'était le repos bienheureux dans la nuit,
Les êtres confondus, ni lumière ni bruit,
Lorsque rien ne troublait l'abîme aux vagues lentes,
Avant même, ô ma sœur, que les premières plantes,
Les juncs, les tamaris, les forêts de roseaux,
Les vastes nénuphars eussent fleuri les eaux !

ISTAR

Pitié, ma sœur Allat !

ALLAT

Vainement tu mendies.

Tombent sur tes beaux yeux soixante maladies !

Tu ne toucheras pas au corps de ton amant ;

Et par des liens durs comme le diamant

Je meurtrirai ta chair dont le monde s'enivre.

Les bêtes maintenant refuseront de vivre ;

L'homme ne priera plus. Etouffant leurs sanglots,

Les dieux, pour dérober leur honte sous les flots,

S'enfuiront tour à tour de la région bleue

Comme de maigres chiens qui vont serrant la queue.

Ainsi sera vaincu l'universel effort ;

Et je triompherai, moi seule, dans la mort.

II

Les fleurs avaient perdu leur suave jeunesse.

Les bêtes languissaient : l'âne fuyait l'ânesse,

Le taureau n'aimait plus la vache. Le guerrier

Pleurait d'ennui ; le prêtre était las de prier ;

L'époux se dérobaît aux baisers de l'épouse.
Car, vivant dans le deuil près de sa sœur jalouse,
Istar ne faisait plus jaillir à flots divins
La vie et le bonheur qui gonflent ses beaux seins.

Sin, roi des claires nuits, gardait un froid silence.
Samas pleurait, Samas le terrible, qui lance
Contre ses ennemis l'âpre disque de feu.
Maroudouk oubliait ses dogues ; et le dieu
Qui piétine sans fin dans les rudes mêlées,
Nergal, interrogeait leurs faces désolées.

D'où viendra le salut ? Bel, chef de l'univers,
Dont les yeux vigilants sont largement ouverts,
S'est interrompu, las de son œuvre sacrée.
Le sublime Poisson de la mer Erythrée,
Eà, dont la parole enseignait autrefois
L'origine du monde et le secret des lois
Aux hommes rassemblés par foules innombrables,
Songe avec amertume, échoué dans les sables.
Même l'ancien des dieux, Anou, le premier-né,
Après avoir, durant les siècles, ruminé
Comme un buffle puissant qu'endort la solitude,
Tressaille dans son rêve avec inquiétude.

Soudain l'on vit frémir l'impénétrable Eà.
 Lui, l'antique seigneur de l'abîme, il créa,
 Pour délivrer Istar des puissances haineuses,
 Un messager de gloire aux formes lumineuses
 Qui, robuste, et dans l'or des étoiles trempé,
 Brandissait avec force une claire harpé.
 « Va, dit-il, c'est le cœur des peuples qui t'envoie !
 Mène Istar vers les dieux ; rends au monde la joie.
 Frappe le sombre mur de ta harpé de fer :
 Devant toi s'ouvriront les portes de l'enfer. »

Et le svelte Génie aux limpides prunelles
 Etendit sur le vent du soir ses larges ailes.
 Dès qu'il eut respiré l'air froid du triste lieu :
 « Mon nom est le salut, dit-il ; je suis un dieu,
 Et le roi de la mer défend qu'on me repousse. »

Allat grinça des dents et se mordit le pouce.

« Ah ! puisses-tu mourir cent fois ! Que le ciment
 Des murailles te serve à jamais d'aliment !
 Que ta boisson soit l'eau du cloaque des villes !
 Que la corruption mange tes yeux serviles ! »

Alors il répondit, l'Envoyé radieux :
« O sombre femme, entends la sagesse des dieux.
Istar retournera vers la montagne claire
Où ses taureaux ailés mugissent de colère.
Un char l'emportera dans l'espace vermeil.
Et bientôt, s'éveillant du ténébreux sommeil,
Tammouz, loin de ce lieu d'horreur et d'épouvante,
Sera baigné par elle à la source vivante
Qui murmure sans fin dans les bosquets du ciel.
Sache que leur amour sera perpétuel.
Le monde bénira cette union sereine ;
Et tous deux règneront, affranchis de ta haine,
Ignorant la douleur, l'ennui, l'âge outrageant,
Dans une région pure comme l'argent. »

De ses deux mains Allat couvrit sa face amère.
Mais Tammouz reposait sur le cœur de sa mère ;
Avec des pleurs d'amour et de joyeux sanglots
Elle prit dans ses bras le jeune homme aux yeux clos,
Et vite l'emporta vers leur céleste couche,
Lui baisant tour à tour les cheveux et la bouche.

LE SACRIFICE

Splendeur du sacrifice, Agni, feu pur et clair,
Puissant maître par qui la race humaine est grande,
Revêts ta forme auguste et brille comme hier ;
Puis vers les régions lumineuses de l'air,
Ami du monde, Agni, porte aux dieux cette offrande.

Viens : le pâle horizon commence à rougeoyer.
L'Aube et la Nuit, foulant cette fraîche pelouse,
Veulent voir ta bannière ardente flamboyer.
Viens, destructeur du mal, ô gardien du foyer
Qui charmes la maison comme une chaste épouse.

Voici l'orge où reluit le beurre consacré,
Et pour toi l'on prépare un limpide breuvage...
Mais tu jaillis : j'ai vu ton visage pourpré.
Oh ! grandis sous mon souffle, et je t'exalterai !
Bondis, les crins au vent, comme un cheval sauvage.

Toi, la vie, accomplis cette œuvre du matin ;
Crépите allègrement dans la sèche ramée.
O secourable Agni, par qui l'azur lointain
Chaque soir respandit d'étoiles, ce festin
Montera vers les dieux dans ta blanche fumée...

Mais l'Aurore, fouettant ses vaches au poil roux,
Les a tous éveillés dans sa céleste ronde.
La famille divine est en face de nous ;
Et l'Arya pieux vous salue à genoux,
O Terre et Ciel, parents vénérables du monde.

Faites, ô dieux amis, dieux bons et familiers,
Croître nos fils ainsi que de sveltes arbustes ;
Accordez la victoire à nos fiers cavaliers ;
Dieux qu'enivre Soma, donnez-nous par milliers
Des boucs et des taureaux et des ânes robustes.

Soma brûle nos cœurs ; c'est un dieu que Soma.
Il répandra la joie en nos âmes guerrières
Jusqu'au jour où nos pieds, que sa force anima,
Fouleront tristement le chemin d'Yama...
Oh ! longtemps puisse-t-il écouter nos prières !

À notre seul bonheur Indra fut destiné,
Lui qui se mêle à tout et remplit l'étendue.
O roi, viens saluer Agni, le nouveau-né !
Montre-nous au réveil, dieu juste et fortuné,
L'amour qu'a le pasteur pour sa brebis perdue.

Tu le sais, la prière attelle tes coursiers ;
Par nos libations ta voix devient tonnante ;
Nous te présentons l'orge et le lait nourriciers ;
Nos chants parent ton corps de vêtements princiers
Et placent dans ta main la foudre rayonnante.

Quand la force divine, ô maître, éclate en toi,
Nous te suivons des yeux dans tes sombres voyages.
Nous prions pour ta vie en pâlisant d'effroi ;
Mais tu frappes les tours et les palais, ô roi,
Tu brises par ton choc les villes des nuages.

En vain de noirs serpents t'enveloppent : sur eux
Tu fais passer ton char terrible qui les broie ;
Et, tandis qu'emportés dans un vol bienheureux
Hennissent tes chevaux de guerre aventureux,
On entend retentir tes mâles cris de joie...

La pluie a ruisselé comme un torrent de miel.
Alors tout se fait calme : et tes mains vénérées
Élèvent lentement le soleil dans le ciel.
Gloire à toi dont le trait bienfaisant et cruel
Aiguillonne le pis des vaches éthérées!

Le rude sol fleurit aux caresses des Eaux ;
La santé, la richesse et la paix sont en elles.
Mères dont la bonté rend l'essor aux oiseaux,
Vous emportez au loin, dans vos larges ruisseaux,
Le péché qui souillait nos âmes criminelles.

Venez, maîtres, venez ! Des sorciers odieux
Ne vous raviront pas cet ample sacrifice.
J'appelle ici le peuple innombrable des dieux.
Soufflez, ô vents du ciel, vents purs, vents radieux,
Pour que le jeune Agni s'élève et resplendisse.

Par vous le clair soleil s'éclipse ou reparait.
Dans la nuit on entend votre foule qui beugle,
Comme si la grandeur du ciel vous enivrait :
Et vous déracinez les rois de la forêt,
Comme fait l'éléphant quand la fureur l'aveugle.

O vous tous, le mortier sonne comme un tambour :
Les fruits sont écrasés, le soma se colore.
Aidez-nous; soyez pleins d'un indulgent amour;
Et cet acte pieux dévoilera le jour
Qui, pareil au lotus pudique, veut éclore.

Quels charmes ténébreux peuvent te retenir,
Soleil sans qui la terre est comme inanimée?
Viens contempler le monde, et laisse-toi bénir.
Tout est prêt; et Soma frémissant va s'unir
A la flamme d'Agni, sa pure bien aimée.

Le sacrifice, ô roi, t'ouvre l'espace bleu ;
Viens, franchis d'un seul bond des montagnes de brume...
Le voici, le voici, l'invulnérable dieu,
Pressant de l'aiguillon sept cavales de feu
Qui blanchissent leur mors d'une éclatante écume !

Prince aux calmes yeux d'or, monte, et deviens Vishnou;
Suis avec majesté ta route coutumière.
Un collier de rubis étincelle à ton cou.
O jeune Sûrya, paré comme un Indou,
Viens repaitre nos yeux affamés de lumière.

Le feu pâlit; bientôt sa langue noircira.
Viens, il est temps de boire, ô buveur redoutable!
Gravis le beau chemin que t'a frayé Mitra.
Vers toi, toute la nuit, mon âme soupira,
Comme le bœuf lassé soupire après l'étable.

O merveilleux ami, tu délivres enfin
La Terre au vaste corps de ses lugubres voiles;
Tu rends à notre amour son visage divin;
Et devant toi, soleil que nul n'implore en vain,
Telles que des voleurs, se sauvent les étoiles!

LE CHANT DE VISHNOU

I

Ami, que cherches-tu? tes yeux sont pleins de songes.
Près de ce lac peuplé de cygnes, viens t'asseoir.
Pour éteindre l'ardeur du rêve où tu te plonges,
Viens, laisse-toi revivre aux frais baisers du soir,

O la paisible nuit ! l'air léger qu'on respire
Pénètre la pensée et parfume le sang.
Un cygne endormi passe; et l'on voit se sourire
Les lotus d'or du ciel et ceux du calme étang.

Ne me crains pas. Je suis armé de fleurs vermeilles.
J'ai pour drapeau la lune, et je porte à mon cou
Les Védas parsemés d'immortelles abeilles.
Viens à moi dans ton cœur; écoute bien Vishnou.

Je possède l'amour des vierges et des veuves.
Tout m'aime ; car je suis Avril parmi les mois,
Dans les fleurs le lotus, le Gange entre les fleuves,
O mon fils, et je suis le rire dans la voix.

Je trouve mon bonheur dans le salut des êtres.
Je renais d'âge en âge, alors que la vertu
Abandonne les rois et faiblit dans les prêtres.
Invisible et présent, je parle : m'entends-tu ?

L'univers, en un jour d'affreuses violences,
Fut près de s'effondrer. Moi, sanglier géant,
Je soulevai la terre au bout de mes défenses
Et, seul, je la remis au cœur de l'Océan.

Fidèle à mon devoir, soumis aux destinées,
Je fus le doux Râma. Dans les rudes forêts
Je vécus saintement pendant quatorze années
Je perçais les démons d'inévitables traits.

Je fus Krishna. Vêtu d'or et de fine soie,
J'imposais sans fureur mes justes volontés.
J'écrasais les serpents, la terre était en joie,
Et ma flûte entraînait les animaux domptés.

Lorsque je danse, ami, pour le salut du monde,
L'air est pris de vertige. Avec ravissement
Le sol frémit ; au loin chante la mer profonde ;
Et mes cheveux tressés frappent le firmament.

Cymbales d'or, tambours joyeux, conques fleuries
Me proclament vainqueur. Puis le repos me plaît ;
Et, caressant des yeux les célestes prairies,
Je me laisse bercer par des vagues de lait.

Si tu veux partager ma quiétude, écoute !
Car tout n'est que vapeur, lueur trouble et vain bruit
Pour l'esprit égaré, pour l'âme en proie au doute,
Aveugle sans bâton qu'un aveugle conduit.

L'être ailé sortira de l'humble chrysalide,
Mais non pas sans avoir patiemment lutté.
Viens à moi : mets le pied sur mon discours solide,
Pont merveilleux qui mène à l'immortalité.

II

Tu n'es point de ceux-là qui méprisent leur âme.
Pécheur, un franc aveu te lavera du blâme;
Tes lèvres et ton cœur sont purs de trahison.
Mais, comme les fourmis accroissent leur maison,
Il te faut chaque jour augmenter ta justice.
Lorsqu'on enterre un mort, bien que l'air retentisse
Des plaintes de la flûte et de lugubres voix,
On laisse enfin le corps comme un morceau de bois
Et chacun se retire en détournant la tête :
Plus d'amis, plus d'enfants, plus de femme. Inquiète,
L'âme cherche autour d'elle et pleure dans la nuit.
Mais, si tu fis le bien, la justice te suit.

N'afflige aucun vivant: Que, toujours honorée,
La femme, épouse ou mère, ami, te soit sacrée.
Ne t'enorgueillis pas d'un devoir accompli;
N'en parle point : qu'il soit emporté par l'oubli.
Fuis le jeu. Sois vaillant comme ceux de ta race.
Que l'homme désarmé devant toi trouve grâce;
Garde-toi de tremper tes flèches de poison.
Tu sais qu'il ne faut pas maltraiter sans raison

L'âne ou le bœuf, l'oiseau, l'insecte, le reptile,
Ni l'herbe des chemins perdus, l'herbe inutile !
Mais il ne suffit point de s'abstenir du mal.
Aime tes ennemis. Le suave sandal
Ne parfume-t-il pas la hache qui le blesse ?
Et quand tu seras bon, juste, plein de noblesse,
La porte du soleil te livrera les cieux.
L'eau sainte du bonheur humectera tes yeux ;
Et Brahma, qui sourit par ses quatre visages,
T'accueillera parmi les héros et les sages.

III

Je te révélerai des secrets plus divins.
Tu te repais encor de simulacres vains.
Si tu n'es plus en proie aux ténèbres cruelles,
La Vérité n'a pas réjoui tes prunelles !
Es-tu roi dans la ville aux neuf portes, ce corps,
Source de tant de maux, de honte et de remords ?
Peux-tu voir la beauté des femmes d'un cœur ferme ?
Ah ! comme la matrice enveloppe le germe,
La fureur de l'amour étreint le monde entier !
Mais fuyons : je connais un sublime sentier.

L'illusion des sens t'enlace et te submerge.
La divine Mâya, féconde et toujours vierge,
Par sa magie enchante et torture le cœur.
C'est la danse effrénée, un vertigineux chœur,
Un tumulte, des cris, des parfums et des flammes. .
Mais pense à la profonde identité des âmes ;
Sous cette multitude éparse, cherche Dieu ;
A travers la fumée entends rire le feu,
Pur, immuable, et tel qu'à l'aurore première ;
Sous les riches couleurs retrouve la lumière ;
Recompose en un corps unique et radieux
Les membres déchirés qui saignent sous tes yeux !

Quand tu te connaîtras comme âme universelle,
Le foyer dont tu n'es qu'une pâle étincelle
T'absorbera : ton cœur ne pourra plus changer.
Le « moi » plein de désirs, qui seul fut l'étranger,
Ne t'empêchera plus de descendre en ton être.
Tu seras affranchi de la douleur de naître,
Au-dessus de la vie et délivré du ciel.
Un repos ineffable, entier, perpétuel :
Plus même ce bonheur qu'avec fatigue on traîne,
Car une chaîne d'or est toujours une chaîne.

Contemple du même œil les morts et les vivants.
Un cœur pacifié, lampe à l'abri des vents,

Ne vacille jamais et brûle avec mesure.
Sois pour l'Âme suprême une demeure sûre.
Dédaigne l'espérance et chasse les regrets.
Répète en souriant : « Tu n'es pas ; disparais ! »
Au léger tourbillon des mille phénomènes.
Et, n'étant plus troublé par les fièvres humaines,
Inébranlable en Dieu, calme et fort, tu verras
La nature s'enfuir en agitant ses bras,
Ainsi qu'une danseuse, exquisement parée,
Salue et se retire après s'être montrée.

Que le ciel de Brahma, mon fils, le ciel en fleur
Ne vienne plus hanter ta mémoire. Malheur
A celui qui soupire après la récompense,
Mirage qui s'efface et meurt dès qu'on y pense !
Même devant la joie et la splendeur des dieux,
Souviens-toi que Mâya rit de tes faibles yeux.
Car le Principe mâle est un ; lui seul existe ;
Et, tandis que l'excès des voluptés attriste,
Lui seul est le profond sommeil, le frais gazon,
La source d'ambrosie et le miel sans poison.

Travaille, mange et bois, fais la guerre, médite :
Mais toujours pense à Dieu. L'œuvre n'est pas maudite
Si tu n'es pas lié par l'œuvre ; et le péché
Ne souillera pas plus un esprit détaché

De la vaine apparence, antique et toujours neuve,
Que l'eau ne peut ternir les nymphéas du fleuve.
Mais quand même, le corps décharné, tu vivrais
Du parfum de la terre et du chant des forêts ;
Quand tu sacrifierais des millions de bêtes,
A toi seul surpassant les rois et les ascètes ;
S'il te reste un désir, si tu formes un vœu,
Tu ne peux pas t'unir à l'être de ton Dieu.

IV

Que la science, ami, te serve d'eau lustrale :
Comprends, tu seras pur. Une ardente spirale
Monte, en cercles de plus en plus éblouissants,
De la pierre insensible aux dieux nourris d'encens.
Brahma, Vishnou, Civa resplendissent au faite
De l'univers joyeux comme une immense fête.
Brahma, père du monde, engendrera sans fin.
Je suis la vie en tous, l'âme, l'éclair divin.
Puis la mort les attend ; Civa devient leur maître ;
C'est lui qui les replonge à la source de l'être.
Eh bien ! l'air qui frémit, les plantes et les eaux ;
La race étincelante et libre des oiseaux ;

Le cheval plus rapide en ses galops sauvages
Que le vent déchainé parmi de noirs nuages ;
Le rugueux éléphant, pareil au rocher brut,
Si beau lorsqu'il distille une sueur de rut ;
Les singes dans leurs bois pleins de miel et de baumes ;
Les démons de la nuit, les lutins, les fantômes ;
Les brahmanes sacrés comme les vils soudras ;
Les célestes danseurs, les sveltes Apsâras ;
Les sept langues d'Agni ; le soleil qui s'élance
Sur la mer sans écueil des cieux pleins de silence ;
Indra même, et les dieux qui peuplent son palais :
Tous ces êtres ne sont que de lointains reflets
De Celui que ne peut atteindre nul blasphème,
L'universel Esprit existant par lui-même !

Brahma qui, dans sa veille ardente, à larges flots
Épanche incessamment des âmes sans repos
Et qui, par son sommeil, éteint les créatures ;
Civa, le maigre ascète affamé de tortures,
Qui pour seule guirlande a des crânes humains,
Lui qu'on n'apaise pas en se tordant les mains ;
Et moi qui sur la vie aux grâces éternelles
Repose, en souriant, mes songeuses prunelles
Semblables à la fleur dont le calice est bleu,
Nous sommes trois aspects sublimes d'un seul Dieu.

L'appeler Bhaghavat n'est point un sacrilège.
D'autres l'ont nommé Brahm, le bien, la loi, que sais-je?
Prononcer tous ces mots, ce n'est qu'agiter l'air.
Tu peux crier dix ans comme un aigle de mer
En répétant les noms bénis dont on le nomme;
Mais son essence échappe aux paroles de l'homme.
Les poètes vaillants et saints qui l'ont chanté
Durent cruellement rompre son unité.
Qui pense le connaître à tout jamais l'ignore.
Sa grandeur m'épouvante; et ce n'est rien encore
De vénérer en lui le moyen et le but,
Et tout ce qui sera comme tout ce qui fut !
Sans se confondre avec aucune autre existence,
Partout il est présent, lui, l'unique substance.
Il se prodigue à tous sans être partagé.
Il ressemble au soleil qui n'a jamais changé,
Et qui ne s'émeut pas, lorsqu'il rit aux trois mondes,
De voir ses beaux rayons déformés par les ondes.

Mais, dis-tu, fallait-il que le pur Bhaghavat,
Sortant de son repos magnifique, rêvât
Cet univers peuplé d'impalpables chimères ?
Et ta bouche retient des paroles amères...
O mon fils, s'il daigna se répandre au dehors,
S'il voulut respirer en d'innombrables corps,

C'est afin qu'enrichi de divines souffrances
Le sage, sous le flot changeant des apparences,
Aperçoive son Dieu dans un transport de foi,
Et rentre au sein de l'Être en bénissant la loi.

V

Si je cache le vrai sous un voile d'images,
Souris et comprends-moi. Sache par quels hommages
Brahma, Vishnou, Civa, l'auguste Trimourti,
Honorent l'Unité d'où le monde est sorti.

« Que mon être soit double et que tout s'accomplisse ! »
Dit Bhaghavat. Ce fut le premier sacrifice.
Il s'était vu lui-même ; et de sa vision
Naquit Mâya, l'ardente et vaine illusion.
Bientôt, ne sachant rien de ses œuvres futures,
Brahma, le vénérable aïeul des créatures,
S'élança d'un œuf d'or, premier fruit de Mâya.
Après une stupeur d'un siècle il bégaya :
« Être des êtres, viens en aide à ma détresse ! »
Et Dieu se découvrit à lui. Plein d'allégresse,

Brahma put contempler mille germes divers ;
Puis il développa lentement l'univers.
Mais il osa vanter son œuvre ; et, pour ce crime,
Un jour, pris de vertige, il roula dans l'abîme.
Là, comme il implorait l'éternelle pitié :
« Je suis Celui par qui l'orgueil est châtié !
Dit une voix terrible. Incarne-toi. Mérite
Que toute vérité par toi seul soit écrite.
Nourri d'air et de fruits, sois cruel pour ton corps.
Médite sans relâche ; amasse des trésors ;
Et, pour purifier l'homme de ses blasphèmes,
Donne-lui les Védas et d'immenses poèmes. »
Alors, bien que son noble empire lui soit cher,
Le radieux Brahma se revêtit de chair.

Civa, repu de sang, cherche la solitude.
Des vampires affreux forment sa cour. Dieu rude,
Il frappe sans merci pour les moindres péchés.
Il préfère aux parfums la cendre des bûchers.
Ses beaux jardins fleuris, ce sont les cimetières.
Il prie agenouillé, pendant des nuits entières,
Sur les âpres sommets du saint Himmalaya ;
Car, redoutant toujours les pièges de Mâya,
Il veut, comme le tigre étendu sur sa proie,
Dans l'amour de son Dieu trouver toute sa joie.

Moi, j'offre chaque jour au Maître du destin
Un millier de lotus frais cueillis du matin.
Une fois j'en laissai tomber de ma corbeille
Un seul, qu'en murmurant vint frôler une abeille.
Pouvais-je le mêler aux autres sans péché ?
Pour que pas une fleur ne manquât, j'arrachai
Mon œil gauche, brillant comme un lotus du Gange.
Brahm reçut ma corbeille et sourit de l'échange.

Ah ! tu frémis ? ton cœur va défaillir ? tu crains
Que l'humble adorateur de ses pieds souverains
Ne soit brutalement chassé de sa présence ?
Mais sa mansuétude égale sa puissance.
Celui qui sert les dieux par les dieux est béni ;
Et Brahm t'apparaîtra, comme autrefois Agni
Montrait sa rouge aigrette à l'appel des ancêtres.
Ami, tous les chemins vont à l'Être des êtres
Comme toutes les eaux descendent à la mer !
Approche donc. Ici, point de mépris amer.
L'Être ineffable en qui la vie est enfermée
N'est pas capricieux comme une femme aimée.
Il n'exigera point de merveilleux cadeau ;
Offre une fleur des bois, une feuille, un peu d'eau...

Marche avec confiance à l'union mystique.
Que ton cœur, désormais, soit le feu domestique,
O mon fils, et ton corps l'inviolable autel
Où descendra parfois le Convive immortel;
Tes adorations, une fraîche guirlande;
Ton âme entière, un hymne; et ta vie, une offrande.

VI

Mais plus d'astres au ciel... Le beau lac endormi
Murmure; l'air frissonne, et l'Orient rougeoie.
Exaltons, par un chant de triomphe et de joie,
Le trésor, le soutien, le refuge, l'ami!

Je ne t'enseigne plus de subtiles doctrines :
C'est mon cœur qui déborde... O Brahm, vivante loi!
Toi seul tu te connais; la vérité, c'est toi;
La science est le souffle ardent de tes narines.

Mes yeux t'ont vu passer comme un terrible éclair.
Plus petit qu'un atome et plus grand que le monde,
Seul, tu vis. C'est par toi que la terre est féconde.
Tu brilles dans la flamme et tu vibres dans l'air.

Salut, grâce des fleurs et des fraîches pelouses,
Austérité des monts, grande voix des forêts,
O vaillance, ô vertu, silence des secrets,
Pureté de la vierge et bonheur des épouses !

Immuable figuier qu'enveloppent les vents,
Tu sens vivre et frémir la moindre de tes feuilles ;
Et tandis qu'en toi-même, ô Brahm, tu te recueilles,
Tu palpites sans fin dans le cœur des vivants.

Comme un irrésistible Océan tu déferles
En jetant vers le ciel une écume de dieux ;
Et n'es-tu pas aussi le fil mystérieux
Qui traverse le cœur de millions de perles ?

Brahma, presque aveuglé par ta pure splendeur,
S'éleva vers ton front. Moi, plongeant aux abîmes,
J'espérais contempler enfin tes pieds sublimes.
Nous n'avons pas trouvé de borne à ta grandeur !

Mais, t'ayant deviné sous tes métamorphoses,
Je m'enivre avec toi de ta félicité.
J'habite pour jamais ta royale cité ;
Moi-même je suis Brahm, et Brahm est toutes choses.

PRIÈRE AU BOUDDHA

I

L'universelle angoisse appelait un Sauveur.
Cette nuit-là, les saints priaient avec ferveur ;
Une voix caressante et pleine de mystère
Flottait sur les grands bois, les champs de riz, les eaux ;
Et très faible, sans même éveiller les oiseaux,
Un hymne monta de la Terre.

« O Bienheureux qu'entoure un vénérable chœur
Puissé-je pénétrer jusqu'au fond de ton cœur !
Écoute dans la nuit mes soupirs prophétiques,
Toi plus beau que la lune aux royales pâleurs ;
Et tes paisibles yeux se mouilleront de pleurs,
O frère des Bouddhas antiques.

« La Terre te supplie ; entends pleurer sa voix !
Comme l'air qu'un enfant croit tenir dans ses doigts,
Tout s'échappe. Il n'est point d'immuable substance.
Rien que des bulles d'or miroitant au soleil !
Tout est vide. Ce monde illusoire est pareil
 Au vain tourbillon de la danse.

« Reflet du ciel dans l'eau, mirage, écho lointain...
L'univers, plein de joie et de gloire au matin,
N'est qu'un mensonge, avec son merveilleux cortège
De formes, de couleurs et de sons éclatants.
Les êtres sont captifs dans les liens du temps
 Comme l'écureuil pris au piège.

« Ainsi qu'une liane aux replis étouffants,
Douleur, vieillesse, mort étreignent mes enfants.
Et quand leur chair n'est plus qu'une défroque immonde,
Reposent-ils enfin ? Non, point de paix pour eux !
Il faut renaître ailleurs, et dans le cercle affreux
 Rouler toujours de monde en monde.

« Toi seul peux les sauver. O seigneur de la loi,
Ne sois point satisfait d'être un Bouddha pour toi !
Quitte le ciel d'Indra ; sors de ta pure extase ;
Et les êtres, sitôt qu'il t'auront contemplé,
Ne seront plus pareils à l'insecte affolé
 Qui lutte pour sortir d'un vase.

II

« O maître, je le sais, d'éphémères accords
Ont lié ta grande âme à d'innombrables corps.
Un soir d'automne, étant prince des antilopes,
Tu sauvas un brahmane emporté par l'Indus.
Déjà resplendissait dans tes yeux de lotus
L'amour dont tu nous enveloppes.

« Homme, la charité te porta jusqu'aux cieux.
Tu ne possédas rien : ton corps si précieux,
Tu le sacrifias dans plus d'une existence ;
Tu donnas une chère épouse et tes enfants ;
Et, béni de la race entière des vivants,
Tu grandis par la pénitence.

« Rien ne peut obscurcir ta sereine vertu.
Le désir, dans le fond de ton être, s'est tû ;
Et si tu tiens encore, âme désabusée,
A ce monde pétri de rêve et de douleur,
C'est ainsi qu'au brillant calice de la fleur
Tient une perle de rosée.

III

« Voici l'heure. Bientôt, sourd aux sanglots des dieux,
Tu descendras du ciel suave et radieux,
Après avoir fixé la mitre qui flamboie
Sur le front du futur Bouddha ton successeur.
O prince aux belles dents, héros plein de douceur,
Quitte le séjour de la joie.

« Tu naîtras d'une femme au corps pur et sacré.
Ah! le jour du salut, comme je fleurirai!
Dans le palais du roi les écrins magnifiques,
Pour montrer leurs trésors, d'eux-mêmes s'ouvriront;
Un souffle parfumé caressera ton front;
L'air sera noyé de musiques.

« Apparais dans le monde, et le monde aura foi!
Les images des dieux, se dressant devant toi,
Contempleront ta face aimée avec délice;
Car l'homme sans désir est plus saint que Brahma,
La prière, le chant, les rites, le soma
Et la flamme du sacrifice.

« Viens sous un parasol aux joyeuses couleurs,
Et nous t'élèverons des reposoirs de fleurs,
Jeune homme aux ongles d'or, prince aux lèvres vermeilles !
Ah ! daigne, en souriant, fouler ces verts chemins ;
Nous te ferons, avec les lis et les jasmins,
De gracieux pendants d'oreilles.

IV

« Mais tu dois nous guérir d'un songe amer et vain
Et nous faire entrevoir le Nirvâna divin
A travers l'océan tumultueux des choses.
O Bienheureux, prenant les êtres dans tes bras,
Par delà le désir tu les établiras
Dans cette paix où tu reposes.

« Que t'importent la voix mourante du chanteur,
Les poudres de parfum et les eaux de senteur,
Le fier turban royal, la richesse des tentes,
Les fruits amoncelés pour la soif et la faim,
Le jour tendre, voilé par un treillis d'or fin,
Les femmes en robes flottantes ?

« Maigre ascète roulé dans un manteau fangeux,
Tu t'enfonceras, loin des rires et des jeux,
Comme un rhinocéros dans une solitude ;
Et tu te pencheras sur le Néant sacré
Avant de revenir vers les hommes, paré
De grâce et de mansuétude.

« O Çakya-Mouni, dans mon rêve je vois
L'arbre d'intelligence au fond d'un calme bois.
Sous le noble figuier tu médites, ô sage.
Te voici mûr enfin pour le suprême oubli ;
La splendeur d'un Bouddha désormais accompli
Rayonne sur ton beau visage.

« Transfiguré, vêtu d'éblouissants habits,
Sur un large lotus aux feuilles de rubis
Tu t'élèves dans l'air ; tout l'horizon rougeoie ;
Les Dévas font sonner leurs timbales d'airain...
Il a neigé des fleurs sur le Bouddha serein
Qui plane au-dessus de la joie.

« Maître des mondes, pur, céleste, rayonnant,
Quelle tentation te vaincra maintenant ?
Tu sais que tout languit, se décompose et change.
La voix des Apsâras ne trouble point ta chair ;
Et tu foules aux pieds les démons de l'enfer,
Plus nombreux que les flots du Gange.

V

« Ah ! retourne à présent vers les hommes ! Dis-leur
Que respirer, c'est être abreuvé de douleur.
Héros de la parole, armé de patience,
Dis-leur qu'il ne faut point songer au ciel d'Indra ;
Que, par la charité, le cœur possèdera
L'unique et parfaite science.

« Chef de la caravane au milieu des marchands,
Dis-leur, en tes discours fleuris comme les champs,
De cacher leurs vertus et de montrer leurs fautes ;
Fais résonner pour tous le tambour de la loi ;
Et qu'ils montent, fuyant l'horrible amour de soi,
Aux régions claires et hautes !

« Prodigue-nous ton âme à l'heure où tu t'en vas ;
Instruis les animaux, les hommes, les Dévas,
Car tu les mêles tous dans ta pitié divine !
O toi, solide et pur comme le diamant,
Promets-leur l'ineffable anéantissement
Que le cœur désire et devine.

« Alors, la tâche faite et le jour bien rempli,
Tu pourras te coucher dans l'éternel oubli ;
Tandis que le héros des époques futures,
Le saint Bouddha sacré par toi-même, à son tour
Se lèvera, les yeux resplendissants d'amour,
Pour le salut des créatures.

ZOROASTRE

Zoroastre, une nuit, reposait dans sa tente
Quand soudain retentit une voix éclatante
Qui le fit tressaillir à travers son sommeil.
« O juste, viens en aide au feu pur et vermeil !
Une Druje m'assaille, et je combats pour vivre.
Lève-toi ; car la cendre emplit l'urne de cuivre.
Le bois est consumé ; maître, il faut accourir :
O juste, viens en aide au feu qui va mourir ! »
Et Zoroastre, pour chasser la Druje infâme,
Par des bois précieux alimenta la flamme.
Puis il dit en versant des parfums sur le feu :
« O sublime Auromazd, protège-nous, mon Dieu !
Fais que le bien réside en toute créature
Et reçois le salut des hommes de droiture.

Ces rameaux embrasés témoignent de ma foi.
Seigneur, puisque mon souffle a fait jaillir vers toi
La flamme où ta splendide essence est révélée,
Je vais me réjouir de ta face étoilée ! »

Il sortit. La nuit bleue et froide étincelait.
La lune répandit un flot brillant de lait ;
Et la joie inonda la terre au corps robuste
Quand elle se sentit fouler par l'homme juste.
Zoroastre éleva les mains pieusement.
« Je t'honore, dit-il, solide firmament,
O pierre de saphir, en ta splendeur austère.
Je t'invoque, âme noble et douce de la terre ;
Tu pleures avec nous lorsque les champs ingrats
N'ont pas récompensé le travail de nos bras.
Je vénère les eaux, le vent qui purifie,
Et la jeune moisson, espoir de notre vie.
Je vous aime, arbres purs, figuiers, saules, noyers,
Platanes, vous par qui s'empourprent nos foyers.
O vigne, je bénis ta fleur, riche en promesses ;
Et j'appelle sur toi les fécondes caresses
Du clair Mithra qu'emporte un victorieux vol.
Le dédaigneux qui hait la culture du sol,
Tu l'excluras, Seigneur, de ta loi salutaire ;
Car il a blasphémé le soleil et la terre. »

A ce moment l'azur céleste fut voilé.
Les astres vacillaient dans la brume ; et, troublé,
Zoroastre entendit de lourds battements d'ailes.
Il pressentit le roi des âmes infidèles,
Ahriman ; et bientôt, il vit en frémissant
L'être impur émerger d'un nuage de sang.
Longtemps il contempla l'Esprit de violence ;
Mais le Déva rompit tout à coup le silence.



AHRIMAN

O prophète, reçois dans ton cœur enivré
La science du mal que je t'enseignerai.
Adore-moi. Je suis aussi grand que ton maître.
Reconnais en nous deux les principes de l'Être.
S'arrachant l'univers comme un maigre butin,
Ahriman et Mazda pétrissent le destin.
Nous sommes les jumeaux de l'éternel Abîme.
Librement j'ai choisi le mensonge et le crime,
Et j'enveloppe tout de mes filets hideux ;
Mais le temps infini nous engendra tous deux.
Il regarde, inactif et comme dans un rêve,
Ahriman et Mazda s'entrechoquer sans trêve.

ZOROASTRE

Sombre Déva, la Druje a fui de mon brasier,
Et tu dessécheras vainement ton gosier.
Tu t'appelles menteur et tu veux qu'on te croie !
Écoute bien. Quand Dieu créa pour notre joie
Le Paradis, séjour des êtres lumineux,
Tu ne connaissais rien que ton esprit haineux
Et, seul, tu croupissais dans le lac des ténèbres.
Enfin tu t'éveillais de tes songes funèbres
Et, d'un vol fatigué, tu montas vers les cieux.
Tu salissais les flots du gouffre spacieux.
Mais, quand la flamme d'or des lampes éternelles
Frappa subitement tes obscures prunelles,
Vaincu par la lumière et l'intense chaleur,
Tu roulas dans l'abîme en hurlant de douleur.

AHRIMAN

Ce fut le premier jour d'une implacable lutte.
En tombant je trouai la terre; par ma chute
Je fis jaillir les monts sauvages vers le ciel!

ZOROASTRE

Qu'importe? je bénis l'enfantement cruel.
C'est pour la majesté du Seigneur que tu crées;
Sa gloire éclate mieux sur les hauteurs sacrées.

AHRIMAN

Mazda fit un taureau pur et laborieux.
Je tenaillai sa chair et je crevai ses yeux.
O prophète, la mort est un de mes ouvrages :
Il expira parmi les riches pâturages.

ZOROASTRE

La noble bête avait le cœur d'un Arya !
Son âme s'éleva vers la lune et cria :
« Seigneur, il faut peupler cette contrée immense ;
Que les couples joyeux naissent de ma semence ! »
Et les êtres vivants surgirent par milliers.
Les troupeaux, malgré toi, s'étant multipliés,
L'homme put à son tour paraître sur la terre ;
Tu fis bien de tuer le taureau solitaire.

AHRIMAN

Zoroastre, entends-moi ! Le mal triomphera
Malgré le glaive d'or du glorieux Mithra,
Et les clameurs de votre éblouissante armée,
Et mon rival, nourri d'un torrent de fumée !
Zoroastre, entends-moi, prophète au large front.
J'apporte la victoire à ceux qui me suivront.
J'ai fait l'hiver, la nuit, les pestes, les déluges ;
Ne me résiste pas. Mes Dévas et mes Drujes

Torturent sans relâche et font mourir d'effroi
Celui qui ne m'a pas salué pour son roi.
O sage, si tu ris de mes louves géantes,
De mes reptiles noirs aux trois gueules béantes,
De mes guêpes, dont l'âpre aiguillon est mortel,
Pour te persécuter jusqu'au pied de l'autel
J'ai la Druje terrible, âme de la luxure,
Qui fait au cœur du juste une atroce blessure.

ZOROASTRE

O rayonnants amis, archanges souverains
Par qui nos chariots s'effondrent sous les grains,
O tendres nourriciers des pauvres, bons génies,
Je me sens protégé par vos ailes bénies !
Je hais l'Esprit de mort qui sème aux quatre vents
Les Touraniens tueurs de femmes et d'enfants.
Le cavalier nomade embrasse ta doctrine,
Lui qui n'a pas un cœur loyal dans sa poitrine,
Ahriman ! car il jure et manque à son serment,
Le lâche destructeur de l'orge et du froment.
Mais tu seras chassé par l'Arya fidèle.
La Vérité nous aime et nos cœurs sont pleins d'elle.
Tu ne séduiras pas, ô prince des méchants,
L'homme énergique et vrai qui clôture ses champs !

AHRIMAN

Ah ! j'ai pitié de toi. Quand tu mourras, pauvre homme,
Ayant vécu pareil à la bête de somme,
A quoi te servira ta stupide vertu ?

ZOROASTRE

Mon âme verra Dieu si je t'ai combattu !
Certes, j'exhalerai mon souffle dans l'espace ;
Mais mon espoir n'est pas fondé sur ce qui passe.
Ma conscience, après l'angoisse de la mort,
Surgira devant moi : si je fus sans remord,
Elle m'apparaîtra comme une vierge pure.
De sa robe de neige et de sa chevelure
S'exhalera, dans l'air resplendissant de jour,
Un parfum de bonheur et de céleste amour.
Alors, pour y subir un jugement terrible
Où la moindre action sera passée au crible,
J'irai, seul, vers le pont qui mène au Paradis.
Là plus d'un, réclamé par les anges maudits,
Expiera durement sa foi dans les idoles ;
Le menteur entendra de cruelles paroles ;
L'assassin, l'adultère et le blasphémateur
Descendront dans le vaste abîme avec lenteur...
Mais moi je franchirai, si mon Dieu me soulève,
Le pont mince et tranchant comme le fil d'un glaive !

AHRIMAN

O Zoroastre, adieu. Souviens-toi que j'attends.
J'ai des trésors de haine et je me fie au temps.
Ton Dieu glorifié par des légions d'astres
Peut soutenir les cieus splendides sans pilastres ;
Mais un jour Ahriman se dressera contre eux.
J'étoufferai Mazda dans mes bras ténébreux :
Et le ciel, éteignant ses pâles étincelles,
Sommeillera dans l'ombre immense de mes ailes.

ZOROASTRE

Écoute ma parole, ô mensonge vivant !
Mazda, que réjouit notre hommage fervent,
Par un juste irrité prononce ta sentence.
Tous les métaux, fondus par une flamme intense,
Couleront sur le sol au jour prédestiné.
De mon sang le dernier prophète sera né ;
Et Dieu réveillera ses fureurs assoupies.
On entendra les bons pleurer sur les impies
Et les méchants pleurer sur eux-mêmes. L'airain,
L'or, le fer mugiront comme une mer sans frein.
Emplissant tout le ciel de leur plaintes stridentes,
Les impurs se tordront dans les vagues ardentes ;
Mais leurs crimes seront pour jamais expiés
Et le Seigneur verra les peuples à ses pieds.

Seuls, sans même implorer leur Juge magnanime,
Les Dévas périront dans le brûlant abîme.
Rien n'en subsistera. Pas un ange pervers
Ne troublera la paix dans le jeune univers ;
Et, tandis que parés pour d'éternelles fêtes
Les cieux retentiront de l'hymne des prophètes,
Toi, menteur, tu seras entièrement détruit
Et la sainte lumière absorbera la nuit !...



Alors, comme un serpent sinueux, l'être immonde
Se glissa dans le sol. L'aube éclairait le monde.
La vie, en frissonnant, sortait d'un lourd sommeil ;
Et le pur Zoroastre attendit le soleil.

LA TERRE ET L'AMOUR

A l'origine, seul, le Vide ténébreux
S'étendait sans limite et dans un froid silence
Quand soudain, plus furtifs qu'une lueur de lance,
Saignèrent dans la nuit des éclairs douloureux.

Puis un frisson d'angoisse, un très faible murmure
Troubla les profondeurs de l'abîme sacré ;
Et tout l'espace fut brusquement déchiré,
Comme éclate en automne une grenade mûre.

Et la Terre parut. Un être radieux
Dans un flot de clarté volait au-dessus d'elle ;
Et c'était, traversant le gouffre d'un coup d'aile,
L'Amour, le plus ancien et le plus beau des dieux.

Loin de la Terre informe il montait sans vertiges,
Ivre de sa pensée, ardent, libre, ébloui
De la pure splendeur qui rayonnait de lui,
Et sa fuite laissait de lumineux vestiges.

Vierge et nu, possédant la parfaite beauté,
Rien ne troublait encor son bonheur solitaire
Tandis que bouillonnait le chaos de la Terre,
Sans loi, sans harmonie, aveugle, illimité.

Mais la Terre, ayant soif d'obscures fiançailles,
Sentit confusément la présence du dieu ;
Sur sa face passa comme un souffle de feu,
Et l'avenir s'émut dans ses vastes entrailles.

La matière appelait l'Amour libérateur
Et brûlait d'être enfin pétrie et possédée,
Comme l'argile où va resplendir une idée
S'anime sous les doigts frémissants du sculpteur.

Masse horrible, profond et morne labyrinthe,
Caverne où le futur sommeille, elle voulut
Qu'un sublime baiser lui donnât le salut
Et que l'ordre naquît d'une immortelle étreinte.

Alors elle sentit en elle sourdre un chant
Et laissa s'exhaler son âme prophétique ;
Et l'Amour, écoutant mugir la Terre antique,
Se balançait, joyeux, sur ses ailes d'argent.



« Je t'appelle du fond du gouffre.
Je suis, ô rayonnant Esprit,
Ce qui désire et ce qui souffre.
Si ta bouche heureuse me rit,
Je cesserai d'être stérile.
En moi ta puissance virile
Engendrera toute beauté.
Je serai, dans notre harmonie,
La métamorphose infinie :
Sois l'indestructible unité !

« Nulle caresse ne m'est due ;
Mais rien n'existe que nous deux
Dans le désert de l'étendue...
Malgré mon visage hideux,
Approche-toi sans épouvante.

Que ma prière humble et fervente
Attendrisse ton cœur ! descends
Pour que la Terre puisse vivre,
Et qu'à jamais elle s'enivre
De tes membres éblouissants !

« Dans toute la splendeur de l'être,
Pour toi seul tu t'épanouis ;
Mais sans moi qui peut te connaître ?
Combien de trésors enfouis
Attendent que tu les dévoiles !
Le chœur merveilleux des étoiles
Est emprisonné dans mon sein...
Tu peux m'aimer avec justice,
Car il faut que tout retentisse
De leur mélodieux essaim ! »



Le bienheureux Amour contemplait sa pensée.
« Descendrai-je, dit-il, de l'éther virginal
Pour accomplir, malgré le rude effort du mal,
Une œuvre de salut sans fin recommencée ?

« Les êtres divisés, périssables, souffrants
Ne pourront pas atteindre à ma béatitude ;
Pourquoi troubleraient-ils la chaste solitude
Que peuplent, par milliers, mes songes fulgurants? »

Il se tut. Mais la Terre, où bouillonnaient les choses,
Entonna fièrement un chant large et serein ;
Elle évoqua la vie et, d'une voix d'airain,
Déroula le solide enchaînement des causes.



« Si tu m'aimes, voici l'avenir dévoilé.
J'enfanterai le Ciel au grand corps étoilé,
Le robuste Ouranos, qui sur le monde à naître
Doit s'étendre à jamais comme un immense hêtre.
Pour produire les monts je me soulèverai.
Les forêts couvriront mon corps démesuré.
Je cracherai la mer furieuse qui fume.
Alors, me dépouillant de ma robe de brume,
Ouranos tout entier se couchera sur moi.
Par lui j'aurai des fils terribles et sans loi :
Les Cyclopes qui font tressaillir dans ses gorges
L'Etna resplendissant de la clarté des forges ;

Des Géants dont le corps se meut avec lenteur ;
Le rude Hypérion, impétueux dompteur
De coursiers aux naseaux frémissants de colère,
Cruel soleil, fléau du monde qu'il éclaire ;
Des monstres aux cent mains, de furieux Titans,
Et l'un d'entre eux par qui commenceront les temps,
Le dur Cronos à la parole mesurée,
Dont l'épouse est Rhéa, l'éternelle Durée. »



Et l'Amour frissonnait d'horreur. Il répondit :
« Quand donc, pour museler les forces déchainées,
Commencera le cours paisible des années ?
Terre, le premier fruit de ton ventre est maudit.

« Que de convulsions et de noires tempêtes !
Des songes douloureux ; puis, le pesant oubli.
Tout ce qui voit le jour est vite enseveli
Dans ton cœur ; et les dieux rôdent comme des bêtes.

« Quand pourrai-je écouter de plus nobles accords ?
Le Ciel infatigable, ô Terre, te féconde
Sans règle et sans repos : mieux vaudrait pour le monde
Qu'il fût cruellement mutilé sur ton corps ! »



Un rire secoua la masse de la Terre.
« L'avenir crie en moi ; comment puis-je me taire ?
Écoute. Pour punir l'insatiable amant,
J'ai tiré de mon cœur un bloc de diamant
Et j'ai fait une faux tranchante, horrible, immense.
Puis j'ai dit à Cronos : « Que ton règne commence !
Ton père, qui meurtrit mon corps toutes les nuits,
Replonge au fond de moi mes misérables fruits :
Frappe-le. » C'est le soir ; et mon fils plein de ruse,
Averti tout à coup par ma plainte confuse
Que le stupide amant m'écrase de son poids,
S'approche de nous dans les ténèbres d'un bois,
Se glisse entre nos corps ainsi qu'une vipère,
Lance la faux et blesse affreusement son père.
Ouranos, dépouillé de sa virilité,
Hurle. Mais mon enfant subtil, l'ayant dompté,
Ramasse le débris informe qui palpite
Et dans la vaste mer au loin le précipite...

* Les restes pleins de sang s'éloignent sur les flots.
A l'aurore, parmi de lumineux îlots,

Ils nagent sur l'eau bleue au souffle qui les guide,
Et brillent argentés d'une écume splendide.
Regarde, ô chaste Amour! les voici devenus
Une blanche déesse, une vierge aux seins nus
Qui, sur les flots charmés, s'avance vers Cythère.
Elle aborde; son pied me touche; et moi, la Terre,
Je frémis de garder l'empreinte de ses pas...
Je me fais douce afin qu'elle ne saigne pas;
Une moisson de fleurs à son passage ondoie,
Et mon âme déborde en un sanglot de joie!
Mes fauves animaux s'accouplent sur les monts.
Tous, l'innombrable chœur des êtres, nous aimons;
Et celle que mon hymne inspiré t'a prédite,
Amour, c'est l'immortelle et joyeuse Aphrodite!

« La sereine Beauté s'est révélée aux dieux.
Ouranos, qui voit tout de ses millions d'yeux,
Par son tour accompli mesure les journées.
Entrelaçant leurs mains, les Heures fortunées
Dansent légèrement dans les hauteurs du ciel;
Et, seul maître, cachant un sourire cruel,
Cronos poursuit en paix de secrètes pensées.
Les limites du stable univers sont fixées. »



L'Amour s'était posé, dans son vol inquiet,
Sur le sein de la Terre émue et haletante.
Il soupirait lassé d'une si longue attente ;
Et bientôt, retrouvant sa joie, il souriait.

« Terre, dit-il enfin, pourquoi ces vaines luttes ?
Le monde est désormais la pâture du temps.
Quel avenir se cache à mes yeux ? Je n'entends
Pas encore chanter la cithare et les flûtes. »



« Patience, gronda la Terre. O noble Amour,
Pour accomplir mon œuvre il me faut plus d'un jour !
Haïssant toute chose et rongé par l'envie,
Le vieux Cronos voudra stériliser la vie.
Les fleurs, le gai soleil, ma robe de printemps,
La beauté de la mer et des cieux éclatants,
Il voudra sans retour les faire disparaître.
Puisqu'au salut du monde il est devenu traître,

La Terre lui prépare une terrible fin.
Qu'il dévore ses fils pour assouvir sa faim !
Il n'engloutira pas Zeus, mon dernier refuge,
L'enfant béni, celui qui sera le seul Juge,
Zeus, plus fort que le temps, Zeus, l'invincible roi
Qui fera refleurir les saisons par la Loi !
Car le vieillard, déçu, mange une lourde pierre ;
Et moi, loin de ses yeux, sans clore la paupière,
Je veille sur l'enfant sacré que je chéris.
Les cymbales d'airain couvrent ses premiers cris.
Il grandit allaité par une forte chèvre
Et mes abeilles d'or bourdonnent sur sa lèvre.
Gloire à Zeus ! il sera l'incorruptible éther,
Le subtil aliment des astres, le feu clair
Qui sillonne la nue ; il brandira l'Égide
Par qui le ciel s'azure et redevient limpide.
Gloire à Zeus ! le vieux roi cède à son dernier-né ;
Dans le large Tartare il gémit enchaîné.
Victoire à Zeus tonnant ! sa foudre qui s'allume
Frappe sur les Titans comme sur une enclume ;
Ses ennemis seront écrasés sous les monts
Et j'entendrai râler leurs monstrueux poumons !

« Voici que Zeus frémit de désir. O merveille !
Tout renaît ; le printemps suave se réveille.

L'air est plein de clarté, de joie et de douceur.
Souriant, Zeus attire à lui sa noble sœur ;
Le safran, le lotus et la fraîche hyacinthe
Sont leur couche fleurie en cette union sainte ;
Et, pour goûter l'amour tendre et timide encor,
Ils s'enlacent cachés par un nuage d'or.

« Oh ! regarde ! vois-tu l'Olympe magnifique ?
Entends-tu cette fois la céleste musique ?
Les Muses, lentement, développent un chœur.
Debout, la mitre d'or au front, l'Archer vainqueur,
Le dieu jeune conduit leurs voix mélodieuses
Par les sons de la Lyre aux cordes radieuses.
Vois briller Aphrodite, et la svelte Artémis
Qui dans le ciel des nuits s'élance comme un lis ;
Et la vierge aux yeux clairs, Pallas, vaillante et pure,
La Sagesse qui vint au monde sans souillure,
Ayant jailli de Zeus comme l'éclair du ciel ;
Et, trônant à côté de son frère immortel,
Héra, que pour épouse auguste il a choisie.
Tous, couronnés de fleurs et repus d'ambrosie,
Au péan d'Apollon s'abandonnent joyeux,
Et la félicité rayonne de leurs yeux. »



C'est ainsi que chantait la Terre triomphante.
« Amour, s'écria-t-elle, Amour, tu m'aimeras !
Je te veux. Serre-moi fortement dans tes bras.
Couche-toi sur mon corps : viens, il faut que j'enfante. »

L'Amour, enveloppé de ses ailes, pleurait.
« Tu me parles des dieux que la lumière enivre...
Mais, ô Terre, la race humaine voudrait vivre ;
Me dévoileras-tu son avenir secret ?

« Je la sais grande et noble, et mon souffle est en elle.
Pourtant les hommes, vils et dévorés de maux,
M'apparaissent ainsi que de lourds animaux
Et semblent tâtonner dans une ombre éternelle.

« Ils mordent dans la chair sanglante des aurochs ;
Leur stupide justice est la hache de pierre ;
Et, pour perpétuer leur race carnassière,
Ils se glissent le soir dans la fente des rocs.

« Qui leur enseignera qu'une immortelle flamme
Brûle dans leur poitrine et reluit dans leurs yeux ?
Qui leur relèvera la face vers les cieux
D'où leur vient la divine étincelle de l'âme ? »



La Terre murmura : « Prométhée. Et les dieux
Feront manger son cœur par un aigle odieux.
Mais nulle cruauté ne troublera l'extase
Du glorieux Titan cloué sur le Caucase.
Rien ne peut s'accomplir sans lutte et sans malheur.
Zeus châtierra, s'il veut, le sublime voleur
De la flamme céleste : il faut que Prométhée
Livre à mes derniers fils la nature domptée.
Il a cueilli la foudre ainsi qu'un fruit vermeil ;
Il a pris une roue au char du clair soleil ;
Et la race qu'il voit triompher dans ses rêves
Pourra forger des socs de charrue et des glaives.
Oui, courbant sous le joug les robustes taureaux,
Peuple de laboureurs et de calmes héros,
L'humanité vivra, d'âge en âge plus grande.
Je serai devant Zeus une éternelle offrande ;
Et le Roi, que désarme un simple autel de fleurs,
Songeant à Prométhée abreuvé de douleurs

Tandis qu'entre les dieux la coupe d'or circule,
Le fera délivrer par la force d'Hercule. »



Elle dit, et l'Amour s'écria transporté,
Pâle, mais rayonnant de joie et de clarté :

« J'adore la beauté du monde.
Je vois des siècles lumineux
Sortir de toi, Terre féconde,
Et mon âme tressaille en eux.
Beaux, éléments, dignes de leurs temples,
Les dieux sont d'immortels exemples.
Zeus devient son propre vainqueur ;
Il a près de lui la Justice,
Afin qu'une voix l'avertisse
Des troubles secrets de son cœur.

« Quand les dieux font trembler l'abîme
Par d'épouvantables combats,
Zeus rit dans son cœur magnanime
Et sa foudre n'éclate pas :

Car les Olympiens sont frères
Et de leurs passions contraires
Naissent l'harmonie et la paix.
O Terre ardente qui m'enlaces,
Je m'abandonne et te rends grâces :
Le Bien triomphe à tout jamais !

« Homme, il est juste que tu meures ;
Mais, purifié par le feu,
Tu peux monter vers les demeures
Où le grand Hercule est un dieu.
Fleuris, ô monde, et fructifie !
Je suis l'Amour : je suis la Vie.
Que mon souffle anime les cieux ;
Que ma lumière les sature ;
Que dans l'éternelle nature
Je m'épanche silencieux... »



Et la voix s'éteignit au loin dans l'étendue.
Il semblait que, par un effort désespéré,
La Terre devint femme, et que son front sacré
Eût comme une crinière emmêlée et tordue.

Son désir s'exhalait en longs hennissements.
Sur son corps monstrueux s'enflèrent des mamelles ;
Et, lorsqu'elle sentit le vent des grandes ailes,
Pour étreindre sa joie elle eut des bras aimants.

Alors fut accompli l'adorable mystère.
Caressante, elle sut envelopper l'Amour ;
Il répandit en elle un large flot de jour,
Et les ailes du dieu palpitaient sur la Terre.

LES TRAVAUX D'HERCULE

Seul et grave marchait le magnanime Hercule
A l'heure où dans le ciel flotte le crépuscule,
Et les pas du héros sonnaient sur le chemin.
Sûr de sa force, l'arc et les flèches en main,
Il allait châtier Eurytos dans sa ville.
N'ayant plus à subir de contrainte servile,
Lui-même, lorsqu'il eut accompli ses travaux,
Excité par les dieux, s'en créa de nouveaux.
Certes il punirait le roi fou d'insolence.
Déjà plusieurs cités détruites par sa lance
Attestaient sa vigueur divine ; et que de fois
N'avait-il point purgé de monstres les grands bois !
Mais, pareil à la nuit qui submergeait la terre,
Voici que dans les yeux du marcheur solitaire
Subitement un flot de tristesse monta.
Il revoyait les prés non fauchés de l'Æta,

La forêt chère à Zeus, Trachis la ville sainte,
Sa femme belle et chaste et qu'il laissait enceinte,
Ses fils qui n'avaient point encore combattu
Mais en qui revivrait sa puissante vertu.
Il embrassait aussi dans sa trouble pensée
Sa jeunesse terrible et si vite passée,
Tous les maux qu'il souffrit, l'avenir incertain,
Et les pièges tendus par le lâche Destin.

« J'ai pour cité, dit-il, la terre aux larges voies.
Je ressemble, homme errant et privé de mes joies,
A celui qui possède un champ très éloigné.
Comme il songe à ce bien si rarement soigné !
Tout au plus le voit-il lorsqu'il sème ou moissonne,
Et le champ délaissé semble n'être à personne.
A peine mes enfants connaissent-ils ma voix.
Ils attristent leur mère en lui disant parfois :
« Dans quel lointain pays est allé notre père ?
Et quand reviendra-t-il ? » Elle, qui désespère,
Les distrait par des jeux ; et tous ont cru me voir
Si la porte gémit et cède au vent du soir.
Pourtant j'ai soutenu la plus horrible lutte
Avant qu'on célébrât mes noces par la flûte.
J'ai dû, pour conquérir ma femme aux tendres yeux,
Dompter Achéloos, dont la source est aux cieus.

Le fleuve s'avancait comme un taureau farouche
Et des montagnes d'eau lui croulaient de la bouche.
Soudain, serpent visqueux, il glissait de mes mains ;
Puis c'était un athlète aux muscles surhumains.
Mais celle qui, lisant dans les âmes royales,
Leur dispense à son gré les couches nuptiales,
Aphrodite, voulait que je fusse vainqueur,
Et je n'épargnai point ma force ni mon cœur.
Nous nous précipitions, pareils à deux tempêtes.
Quel sauvage fracas, choc des mains et des têtes,
Cris, souffles haletants ! Chacun fit de son mieux ;
Mais enfin j'accablai le taureau monstrueux,
Et Cypris décida par un calme sourire
Que je posséderais ton lit, ô Déjanire.
Ah ! puissé-je bientôt y délasser mon corps !
Surtout veuille l'Amour, qui dompte les plus forts,
Ne point livrer mon âme aux yeux d'une étrangère !
Car l'épouse est sacrée, et doit nous rester chère.
Conduisez-moi, grands dieux, et permettez qu'un soir.
N'ayant plus d'ennemis, je puisse enfin m'asseoir,
Irréprochable, auprès du foyer domestique
Pour ne plus m'éloigner de ma demeure antique ! »

Triste et las, le héros, sans apaiser sa faim,
S'étendit pour dormir sous les rameaux d'un pin ;

Sa couche fut la peau du lion de Némée.
Mais sa paupière lourde à peine était fermée
Que le sage Apollon, son frère et son ami,
En un songe parut devant l'homme endormi :
Et les deux fils de Zeus, l'un revêtu de gloire,
L'autre tout frissonnant dans la nuit froide et noire
Et pleurant sur lui-même à travers son sommeil,
Parlèrent jusqu'à l'heure où brilla le soleil.



APOLLON

Me connais-tu ? Mes traits volent dans l'air splendide.
Zeus m'a permis souvent de brandir son Egide
Aux franges d'or, qui jette un éclat fulgurant.
Je saisis l'aigle au vol ; je devance en courant
Le dauphin sur la mer divine. Si tu l'oses,
Parle-moi ; car je sais la fin de toutes choses.
A Delphes, le nombril de la terre, parfois
J'explique devant tous le mystère des lois.
J'emplis les cœurs mortels d'un violent délire ;
Mais moi, qui règle tout par les sons de ma Lyre,
Je ne partage pas leur trouble et leur fureur.
La bouche d'Apollon ne connaît point l'erreur ;

Et mes yeux clairvoyants comptent les grains de sable
Que roule dans son lit la mer intarissable
Et les feuilles des bois qui naissent au printemps.
Lorsqu'un homme gémit dans son cœur, je l'entends.

HERCULE

Apollon, le plus cher des dieux, je te salue !
Tu savais raffermir mon âme irrésolue
Lorsque je dus livrer mes plus rudes combats ;
Ta main pressait la mienne, et tu me parlais bas.
Souvent aussi Pallas augmenta ma vaillance ;
Et j'étais confiant dans mon arc et ma lance
Quand j'avais entendu sa voix tonner dans l'air,
Ou lorsqu'elle fondait sur moi comme l'éclair
Et que j'entrevois, plein d'une heureuse attente,
Son casque d'or, ses yeux et sa robe éclatante
Qui tournoyait autour de ses pieds immortels.
Ah ! ne me quittez point ! car mes maux furent tels
Que, pour les oublier, j'ai besoin que l'on m'aide.
Mais, radieux amis, savez-vous un remède
Contre les souvenirs qui font saigner le cœur ?
Mon esprit, ô divin Archer, perd sa vigueur.
Je ne suis plus Hercule ; et, le trouble dans l'âme,
Je m'appête à gémir, dompté comme une femme...

APOLLON

Ne te souvient-il plus de l'héroïque enfant
Qui fut un soir surpris par sa mère, étouffant
Deux terribles Dragons? En sa rage inhumaine
Héra les suscitait contre le fils d'Alcmène.
L'enfant gorgé de lait, dans un grand bouclier
Que, d'un pied lent, sa mère avait fait osciller,
Dormait paisible et seul. Mais, distillant leur bave,
Les reptiles autour du bouclier concave
Enroulèrent soudain leurs bleuâtres anneaux.
Tu t'éveillâs; tu vis les monstres infernaux.
Malgré leur gueule ouverte et leur cruelle étreinte,
Tu les pris à la gorge; et tu rivas sans crainte
Tes dix doigts à leur cou gonflé d'un noir poison.
Bientôt tes cris de fête émurent la maison.
La vénérable Alcmène en sursaut se réveille.
Elle accourt éperdue, et crie, et s'émerveille;
Elle frémit de joie et d'épouvante. Alors
Tu te mis à jouer avec les monstres morts,
Heureux et souriant de tes lèvres mutines
Aux serpents étranglés par tes mains enfantines.

HERCULE

Le Temps inexorable a seul pu me changer.
Je croissais en vigueur et riaais du danger.

Puis, lorsque j'eus grandi, ne songeant qu'à bien vivre,
Je caressai la coupe et souvent je fus ivre.
Je dévorais un bœuf sans épargner ses os.
Mon rire était sonore; et, rival des oiseaux,
Je chantais bruyamment, ceint de fleurs et d'acanthés.
Compagnon de Cypris et des jeunes Bacchantes,
Je pressentais bien peu l'âpreté du chagrin.
Certes, j'avais alors l'esprit libre et serein;
Et j'aimais à poursuivre en de fraîches vallées
Les fauves aux yeux bleus ou les bêtes ailées.
Mais où donc êtes-vous, autres du Pélion?
Le jour où j'étouffai dans mes bras le lion
Qui semblait exhaler du feu par sa narine,
Quelle virile joie inonda ma poitrine!
Pour assaillir la bête, effroi de nos pasteurs,
Il me fut ordonné de gravir les hauteurs,
Et j'obéis sans crainte à mon maître Eurysthée.
J'allai sur la montagne, où la bête indomptée
Léchait avec lenteur son mufle teint de sang.
Je l'accablai de traits; mais le cuir de son flanc
Restait impénétrable. Or, relevant la tête,
Le lion m'aperçut; et la puissante bête
Courba comme un grand arc l'épine de son dos,
Puis bondit jusqu'à moi. J'eus le cœur d'un héros.
D'un massif olivier couvert de son écorce
Je frappai le lion, sur le crâne, avec force;

Et, comme il chancelait, de mes muscles d'acier
J'étreignis brusquement le monstre carnassier
Dont le sang ruisselait par torrents écarlates.
Je lui serrai la gorge en écrasant ses pattes,
Et le lion rendit le souffle entre mes bras.
O vainqueur de Python, toi seul tu comprendras
De quel regard mes yeux couvèrent mon trophée,
Lorsqu'à mes pieds roula cette bête étouffée !
J'en arrachai la peau dont je couvris mon corps
Pour tenir désormais ma place entre les forts ;
Et sur mes blonds cheveux, en signe de victoire,
J'étais fièrement la gueule aux crocs d'ivoire...
Mais, depuis lors, combien j'ai souffert et lutté,
Sans foyer, sans amis, loin de toute cité !
L'avenir me tourmente et le passé m'accable.
Héra, qui me poursuit d'une haine implacable,
Peut-être, en me voyant revenir vers les miens,
Voudra gorger de moi les oiseaux et les chiens...
Certes, la mort vaut mieux qu'une affreuse vieillesse.
Ah ! que je meure donc ! et que l'âpre déesse,
Étalant devant tous son triomphe odieux,
Trépigne insolemment sur le pavé des dieux !

APOLLON

La Grèce, ô mon ami, ne veut point que tu meures.
Avant de retourner vers tes riches demeures,

Tu dois penser encore à ses peuples souffrants ;
Ici, fonder les lois ; là, punir des tyrans.
Je te prévien*s* aussi pour que tu te prépares
A naviguer au loin vers les villes barbares.
Tu verras s'arrondir ta voile à tous les vents.
O sauveur des cités, grand ami des vivants,
Il te faut, jusqu'au bout, pacifier la terre.
N'accuse point les dieux : car il fut salulaire,
Le cruel aiguillon que brandissait Héra
Lorsque, à travers le monde où ta jeunesse erra,
Elle te contraignit, ô marcheur sans asile,
D'accomplir par tes mains une œuvre difficile.
Maintenant, libre et calme, achève tes travaux.
Fais qu'il ne soit point dit par d'envieux rivaux
Que devant l'inconnu ton courage recule,
Et sois jusqu'à la fin le magnanime Hercule.

HERCULE

J'ai dépensé ma force et je me sens vieillir.
Pourquoi donc, au moment où je vais défaillir,
Me priver d'un tardif repos que je mérite ?
Je suis las de combattre, et ma gloire m'irrite.
Trop longtemps j'ai purgé la mer et les forêts.
Car j'ai détruit la chienne immonde des marais,
L'Hydre aux têtes sans nombre, et dont l'impure haleine
Flétrissait en été les moissons de la plaine

Et, funeste, soufflait la mort parmi les bœufs.
D'abord je l'attirai hors de son lit bourbeux.
Puis, la frappant avec une massue épaisse,
Je fis au loin rouler ses têtes. Mais, sans cesse,
Je voyais, sur son cou livide et tacheté,
Me harcelant toujours avec plus d'âpreté,
D'autres têtes surgir; et, certes, les dernières
Me flagellaient déjà de leurs noires crinières.
Alors je reculai. Je fis courir le feu
Dans la forêt voisine; et, poussé par un dieu,
A l'Hydre abominable enfin j'arrachai l'âme,
Ayant pu consumer ses têtes dans la flamme
Qui rayonnait autour des hêtres et des pins
Dont je m'étais armé promptement les deux mains.
Et j'ai vaincu l'affreux sanglier d'Erymanthe :
Il se précipitait comme une onde écumante
Que la neige des monts a grossie au printemps,
Et devant lui fuyaient les troupeaux haletants...
Un jour, dans le pays des Centaures, mon hôte,
Qui faisait prospérer les vignes de la côte,
Ouvrit (car j'avais soif) un tonneau de vin vieux.
Mais voici qu'un parfum frais et délicieux
S'exhala de ce vin dans toute la contrée;
Et je vis accourir une troupe altérée
D'êtres à forme double, orgueilleux et sans loi,
Qui se cabraient, piaffaient et ruaient contre moi.

Comme je refusais de céder mon breuvage,
Je reçus sans faiblir, de leur foule sauvage,
Des brandons enflammés, des arbres et des rocs ;
Et, tout en soutenant les plus furieux chocs,
A mon tour je lançai mes flèches sans rivales
Contre ces impudents à croupes de cavales.
Leur mère Néphélé me harcelait en vain
De grêlons et d'éclairs. Seul, j'achevai mon vin ;
Car ils prirent la fuite ou moururent sans boire...
Et j'eus, pour témoigner de ma noble victoire,
La montagne et le ciel, la plaine aux gras sillons,
Les rives du Pénéé et ses beaux tourbillons !
J'ai tué les cruels oiseaux du lac Stymphale.
Lorsqu'ils passaient ainsi qu'une brusque rafale,
On voyait dépérir les fruits dorés du sol.
S'ils rencontraient un homme, ils lui dardaient au vol
Leurs plumes qui faisaient des blessures mortelles.
Mais, comme les oiseaux, mes flèches ont des ailes !
J'ai poursuivi, les yeux en proie à mille erreurs,
La biche aux pieds d'airain, fléau des laboureurs,
Qu'Artémis nourrissait sur le mont Cérynée.
Nous courûmes pendant toute une longue année.
La bête infatigable eût devancé le vent ;
Et ma sueur mouilla toute la terre, avant
Que, près des flots heureux qui caressent l'Asie,
Par ses deux cornes d'or je l'eusse enfin saisie.

Après j'eus un travail immense pour repos.
Augias possédait d'innombrables troupeaux :
Ses vaches se suivaient dans les grands pâturages,
Comme l'on voit au ciel la foule des nuages
Se hâter quand le vent les chasse devant lui.
Dans les prés d'Augias l'œil était ébloui
Par douze fiers taureaux aussi blancs que des cygnes.
L'un d'eux, d'une bravoure et d'une force insignes,
Phaéton, rayonnait comme une étoile aux cieux.
Contre les sangliers et les ours furieux
Les douze taureaux, mûs par la même pensée,
S'avançaient l'œil terrible et la corne baissée.
Le soir, quand les troupeaux revenaient lentement,
La campagne n'était qu'un seul mugissement ;
Et, fuyant vers la mer, l'Alphée aux eaux profondes
Y mêlait sourdement un bruit de grandes ondes.
Or, je dus nettoyer les étables du roi.
Sitôt que je les vis, je fus saisi d'effroi ;
Car on aurait couvert le vaste sol des plaines
De l'ordure sans nom dont elles étaient pleines.
Puis mon esprit confus s'illumina soudain.
Je contraignis Alphée à changer de chemin ;
Je fis un large trou dans le mur de l'étable,
Et le fleuve, avec un fracas épouvantable,
S'y rua bouillonnant de colère, et s'emplit
D'un monstrueux fumier qu'il roula vers son lit.

Ah ! qui peut oublier les choses que j'ai faites ?
Pour vaincre Géryon, le bouvier aux trois têtes,
J'ai franchi l'Océan dans une coupe d'or.
Lorsque j'eus pris sa vie au fils de Chrysaor,
Aveuglé par la mer et par les cieux torrides,
J'allai vers le jardin des blondes Hespérides.
J'affrontai le Dragon aux reflets de saphir ;
Et je sus, par ma ruse et ma force, ravir
Les immortels fruits d'or, les merveilleuses pommes
Sur les rameaux d'un arbre inaccessible aux hommes.
Rappelle-toi, parmi de plus pesants fardeaux,
Le taureau de la Crète emporté sur mon dos.
Apollon, souviens-toi de la fière Hippolyte
Dont le cou délicat porte un casque d'hoplite,
Et qui s'enfuit au son de mon arc meurtrier :
Arès avait couvert d'un large baudrier
La poitrine et les flancs de la vierge terrible.
Puis ce fut Diomède et son quadrigé horrible.
Quand je l'eus fait manger par ses propres chevaux,
Je dus soumettre au frein, après tant de travaux,
Les étalons hideux qu'il gorgeait dans leur crèche
De sang rouge et fumant et de chair d'homme fraîche
N'oublions pas, ô dieu, Busiris châtié,
Et Cycnos, qui tuait ses hôtes sans pitié,
Percé sous le menton par ma lance de frêne.
Puis n'ai-je pas dompté la bête souterraine,

Cerbère, le Dragon aux trois gueules de chien ?
 Et j'étais seul et nu, sans armes, n'ayant rien
 Pour traîner vers le jour le monstre fou de rage
 Que mes deux larges mains et mon ferme courage.
 Mais pourquoi ces travaux ? qu'en ai-je retiré ?
 Et lorsque, ayant vécu tristement, je mourrai,
 D'autres monstres naîtront sur la terre des hommes.
 O race misérable et vaine que nous sommes !
 Le breuvage qu'il nous faut boire est trop amer.
 Mieux vaut ensemercer les vagues de la mer
 Que d'accomplir le bien ; car si dans les demeures
 Où ta Lyre, Apollon, fait oublier les heures
 Les dieux daignent parfois songer à nos destins,
 C'est pour qu'un vaste rire éclate en leurs festins !

APOLLON

Hercule, ne dis pas que ton œuvre est stérile.
 Tu sais bien (j'en appelle à ta fierté virile)
 Que l'éther resplendit d'un plus limpide azur
 Grâce à tes longs travaux ; et que le temps futur
 N'oubliera point ton nom, ta gloire et ton exemple.
 Crois-tu que pour les dieux le ciel soit assez ample
 Et que nous ne pensions, dans l'Olympe étoilé,
 Qu'aux lumineux festins d'où monte un rire ailé ?
 Chacun de nous travail'e à créer l'harmonie ;
 Et tu dois t'applaudir de ton heureux génie,

Toi que Zeus, méditant de grands desseins, voulut
Consacrer comme nous à l'œuvre de salut.

Zeus au vaste regard, le meilleur de sa race,

Après son morne aïeul et son père vorace

Commande, et la sagesse habite son cerveau.

Il dut violemment fonder l'ordre nouveau ;

Où la Nuit envieuse eût ressaisi l'empire.

Par lui la vie est stable ; et chaque être conspire,

Qu'il le veuille ou qu'il soit entraîné par les dieux,

A l'éternelle paix du monde radieux.

La Terre vous soutient et le Ciel vous éclaire ;

Et les Titans leurs fils, qui hurlent de colère

En se voyant soumis au rythme universel,

Sont les fermes supports de la Terre et du Ciel.

Le vieux fleuve Océan, qui rêve solitaire,

Entoure de ses bras le disque de la Terre ;

Il craint l'éclair livide ; il sait que Zeus est grand ;

Et jamais le sommeil n'enchaîne son courant.

L'antique Hypérion verse à flots la lumière ;

Mais nul ne souffre plus de sa fureur première.

Moi-même j'ai tracé sa route ; et, que demain

Il ose s'écarter de l'unique chemin

Pour bondir à travers les plaines infinies,

Tu verras aussitôt l'essaim des Erinnyes

Se ruer vers son char, et dans le sentier bleu

Ramener sans erreur les blancs coursiers du dieu.

Zeus, qui maintient le monde en un juste équilibre,
Acquiesce au Destin par sa volonté libre ;
Le désordre ne peut séduire sa raison.
Lorsque le sort condamne une illustre maison,
Sans faveur ni colère, en un grave silence
Il regarde longtemps osciller la balance.
Mais la Nécessité peut se taire parfois.
Alors Zeus parle en maître ; et sa puissante voix
Décrète la justice ou promet la clémence.
Le monde est jeune encore ; à peine s'il commence.
Le Maître prévoyant des hommes et des dieux
Saura l'acheminer lentement vers le mieux ;
Et ce fut par pitié pour la détresse humaine,
Ami, qu'il t'engendra dans la couche d'Alcmène.

HERCULE

O mon frère immortel, hélas ! pardonne-moi.
Zeus n'est point tel que nous ; jamais l'auguste Roi
Ne prononce, malgré la pitié qui le touche,
Ce douloureux : hélas ! qui me vient à la bouche.
Est-ce que le soleil voit un seul homme heureux ?
Les mortels, nuit et jour, se déchirent entre eux
Et d'innombrables maux désespèrent leur âme.
En une seule nuit la vierge devient femme ;
Et, femme, elle reçoit sa part de nos douleurs.
Quel visage d'enfant ne fut baigné de pleurs ?

Mais moi, j'ai plus souffert que les autres ensemble.
O rayonnant Archer, je pâlis et je tremble
En songeant que ma rage aveugle massacra,
Voici longtemps, ma jeune épouse Mégara
Avec trois beaux enfants, notre commune joie.
La cruelle Héra, voulant me perdre, envoie
La fille de la Nuit (son nom me fait horreur)
Celle dont les cheveux sifflent avec fureur,
Pour que, me désignant de trop chères victimes,
Elle entraîne mon âme aux plus sauvages crimes.
Tout à coup je me tais; mes yeux roulent hagards;
J'enveloppe mes fils de terribles regards;
Une écume blanchit ma barbe; et la démence,
Hélas ! sans tympanon et sans thyrsa, commence.
O danse monstrueuse ! elle ne finit pas
Par les libations, le rire et le repas,
Mais par le sang des miens, en dépit des prières,
Versé dans ma maison par mes mains meurtrières.
J'appelais Eurysthée et je croyais le voir.
Certes, depuis longtemps je caressais l'espoir
De venger par sa mort ma servitude infâme;
Mais voici que lui-même, et ses fils, et sa femme,
Allaient tous recevoir de moi le coup mortel !
Et, comme un des enfants s'enfuyait vers l'autel,
Une flèche partit et lui perça le foie.
Mes yeux ensanglantés cherchaient une autre proie.

L'ainé, levant ses bras pour m'entourer le cou,
Cria : « Grâce, mon père ! » Et moi, stupide et fou,
Comme il était trop près pour la flèche fatale,
Je l'assommaï, pareil en ma rage brutale
Au forgeron qui frappe une masse de feu,
Bien que l'enfant tournât vers moi son doux œil bleu.
Quand ma lourde massue eût broyé sa cervelle,
Féroce, et possédé d'une fureur nouvelle,
D'un trait dans le venin de l'Hydre empoisonné
Je transperçai ma femme avec mon dernier-né.
Puis je tombai sans force et l'écume à la bouche.
Mes serviteurs tremblants me mirent sur ma couche
Et, longtemps, je dormis d'un odieux sommeil.
Hélas ! hélas ! qu'il fut horrible, mon réveil !
O couronne d'enfants par mes mains égorgée !
Je restai sans parole, et la tête plongée
Sous la peau du lion qui m'entourait de nuit.
Mon arc strident avait cruellement détruit
Tous les miens, mon foyer, ma paix, toute ma vie.
La rage de Héra n'était point assouvie ;
Mais ce fut une chose unique sous les cieux,
Lamentable pour moi, honteuse pour les dieux.
Tout homme, en me voyant, fuyait, s'il était sage ;
Les fleuves refusaient de me livrer passage ;
Et lorsque, m'asseyant, j'allais me délasser,
Une voix s'élevait du sol pour me chasser !

APOLLON

Je t'ai plaint dans mon cœur; et, de mes mains divines,
T'ayant conduit moi-même en de fraîches ravines,
Je te purifiai, tu le sais, dans les flots
D'une source qui coule avec de doux sanglots.
Puis, par mes rythmes lents dont le charme pénètre,
Je ramenai la paix jusqu'au fond de ton être
Et tu recommenças ton œuvre, ô justicier !
Rien n'ébranla jamais ton corps aux nerfs d'acier,
Ni le choc des Géants ni la force des fleuves ;
Mais ton cœur a subi de cruelles épreuves.
Pourtant, console-toi. Par ta mâle vertu
D'un immortel honneur tu seras revêtu ;
Et le temps (Zeus permet que je t'en avertisse)
Amènera pour toi le jour de la justice.

HERCULE

Ah! si tu m'aimes, parle, ô dieu, plus clairement !
Le sort, à mon retour, me sera-t-il clément ?
Quand j'aurai triomphé de l'épreuve suprême,
Vivrai-je dans ma ville avec tous ceux que j'aime,
Formant mes jeunes fils par les plus nobles jeux ?
Après les durs travaux et le jour orageux,
Calme, béni de tous, n'éveillant point l'envie,
Achèverai-je en paix le beau soir de ma vie ?

APOLLON

Hélas ! ô malheureux, ne m'interroge plus !
Nessos aux quatre pieds, dont les membres velus
Se tordirent, criblés de tes traits, le Centaure
T'infligera des maux que ta grande âme ignore.
La fin de tes douleurs sera ta propre fin.
Car tout s'expie ; et l'ordre immuable et divin
Réserve un châtement à toute violence.
Quel fleuve de sang noir a jailli sous ta lance !
Jadis, pour posséder l'oracle souterrain,
Je tuai le Dragon anx écailles d'airain,
A l'œil rouge, parmi les lauriers du Parnasse.
Son souffle était pour tous une affreuse menace ;
Il se gorgeait de chair humaine ; et cependant,
Pour expier la mort du monstre à l'œil ardent,
Banni du ciel, je dus chercher une retraite
Dans l'ombre des forêts lugubres de la Crète...
La souffrance mordra tes os ; et tu crieras,
Invoquant tous les dieux et te tordant les bras.
Puis, afin d'abréger ton supplice, ô mon frère,
Tu construiras toi-même un bûcher funéraire
Sans cesser de souffrir et de hurler tes maux.
Tes mains entasseront les pins et les ormeaux,
Les puissants oliviers, les chênes séculaires ;
Et le vaste incendie, étouffant tes colères,

Parmi des tourbillons de feu t'emportera
Vers l'Olympe de Zeus, où la noble Héra
Posera sur ton front des lèvres maternelles.
On verra la Victoire, ouvrant ses larges ailes,
S'élançer au devant du héros rajeuni;
Nous fêterons Hercule; et tu seras uni,
Pour que la joie, ô frère, en ton âme renaisse,
A la rieuse Hébé, l'immortelle jeunesse !



Apollon s'éloigna lorsqu'il eut dit ces mots;
Et de longs cheveux d'or illuminaient son dos...
Hercule, en s'éveillant, ne vit rien. « O dieu sage,
Dit-il, j'ai contemplé ton bienheureux visage !
Tes conseils me sont chers; ils porteront leur fruit.
C'est ainsi que les dieux nous parlent dans la nuit,
Inspirant la sagesse aux volontés rebelles.
Loué soit Apollon ! ses paroles sont belles. »
Il se leva. Le ciel, déjà tout lumineux,
Éclairait un pays abrupt et montagneux
Que le vent de la mer rend plus sauvage encore.
L'âpre hiver le flagelle et l'été le dévore;

Et jamais on n'y voit que de pauvres pasteurs
Dont le troupeau chétif, pendu sur les hauteurs,
Arrache entre les rocs les brins d'herbe qu'il broute.
Hercule fatigué reprit sa longue route.
Et, tandis qu'il marchait, l'air plus vif du matin,
Parfumé d'une odeur résineuse et de thym,
Entrait abondamment dans sa large poitrine,
Et le soleil montait de la mer purpurine.

NUIT D'ÉTÉ

Vierge aux profonds regards, Théano, chère aimée,
Voici le tendre éveil de ton âme charmée ;
Viens, l'aube de l'amour se lève dans tes yeux.
La mer a des baisers presque silencieux ;
Regarde-la mourir longtemps sur le rivage...
Ne me redoute plus ; viens. Ce chemin sauvage
Où la mélisse exhale une exquise senteur
Vers la fraîche forêt nous mène avec lenteur.
La lune, cette nuit, ne brille pas entière ;
Mais sur le pâle azur, comme un fil de lumière,
Je vois distinctement son merveilleux anneau.
Sa clarté t'enveloppe, ô chère Théano.
Son gracieux mystère à ta beauté se mêle ;
Te voici lumineuse et divine comme elle.
Ah ! tes regards songeurs, tout le ciel est en eux...
Les pins laissent tomber leurs cônes résineux ;

L'air embaume ; la terre est blanche de narcisses...
Aimons-nous, Théano. J'ai peur que tu ne glisses ;
Ne tremble point : mes bras t'enlacent doucement.
Aphrodite a pour nous un sourire clément.
Les parfums de la nuit me pénètrent de joie ;
Et, tandis que la mer paisible nous envoie
Sa lointaine musique et son grand souffle amer,
Les pins harmonieux chantent comme la mer.

Que de cette heure unique et sainte il te souviennne !
Entends-moi, Théano : devant les dieux, sois mienne.
Un cœur inviolable aime ton chaste cœur.
Accablé d'une étrange et divine langueur,
J'ai souvent écouté, dans la molle Lydie,
Les flûtes modulant leur lente mélodie ;
Puis les dieux ont peuplé de songes mon sommeil ;
Homère m'a nourri de chants pleins de soleil ;
Même j'ai médité la parole des sages :
Mais il n'est rien de beau comme les beaux visages.
Le tien, seul entre tous, est le visage aimé ;
Et, bien qu'en cette chair ténébreuse enfermé,
Je me souviens par toi des beautés éternelles ;
Car dans tes sombres yeux, dans l'or de tes prunelles,
O virgine amie au sourire voilé,
Brille le monde heureux d'où j'é fus exilé...

Le vaste Ciel me trouble ; et le clair Empyrée,
Que j'entrevois avec une terreur sacrée,
Fait frissonner mon âme et fléchir mes genoux.
La Vérité palpite, emprisonnée en nous ;
Quelque chose de saint, d'ineffable, d'auguste,
Est présent dans le monde et dans le cœur du juste.
Le divin se révèle en un splendide éclair !
Oui, quand nous respirons l'universel éther,
Chaque jour la Raison suprême nous pénètre ;
Mais, souillés par le crime, il nous a fallu naître
Et revêtir des corps où l'esprit est captif.
En cette calme nuit, vainement attentif,
Je ne distingue pas l'hymne lointain des sphères.
Sans doute, flagellé de paroles sévères,
J'ai dû quitter jadis les cieux étincelants ;
Et j'ai peut-être erré pendant plus de mille ans,
Loin des dieux éternels et de leur noble joie,
Dans les gouffres du vide où l'aquilon tournoie...

Puissions-nous regagner le lumineux séjour !
Que l'amour nous ramène au primitif Amour,
A l'Être inaltérable, à la Source féconde
D'où jaillissent des flots de clarté sur le monde,
A l'antique Harmonie, à l'heureuse Unité,
Sphère immuable autour de ce globe agité.

Souviens-toi d'Eleusis. Dans les mornes ténèbres
Quels frissons, quels soupirs, quelles clameurs funèbres !
Et soudain des torrents de jour ; les cieux ouverts ;
Et, couronnés de fleurs, d'or et de myrtes verts,
Les dieux bons souriant aux âmes délivrées...
Rappelle-toi le chœur des voix désespérées,
Tandis que la déesse appelle en sanglotant :
« Ma fille ! » et le bonheur infini qui l'attend.
Songe à l'épi de blé qu'on moissonne en silence.
Que ton cœur vers la joie immortelle s'élance !
Rien ne périt ; et toi, tu fleuriras sans fin
Dans la pure Lumière et dans l'Amour divin.

Les heures vont s'enfuir d'un vol doux et rapide.
Tout sommeille : à nos pieds brille la mer limpide.
La lune s'est cachée ; et tandis que, rêvant,
Je jette dans la nuit mes paroles au vent,
Tu lèves tes regards vers les claires étoiles.
Je te vois qui frémis sous tes pudiques voiles...
Ah ! pour te contempler par des millions d'yeux,
Que ne suis-je le Ciel vivant et radieux !

BACCHUS

LE POÈTE

C'est à moi qu'appartient le plus jeune des dieux !
La flûte doit céder au chant mélodieux.
Que cette Phrygienne à la voix trop hardie
Résonne sans troubler la sainte mélodie
Et, comme une servante, accompagne le chœur.
J'exalterai le dieu qui fait bondir mon cœur ;
Celui que Sémélé, pâle, heureuse, éblouie,
Ayant reçu de Zeus une éclatante pluie
Dont la vierge sentit tout son corps pénétré,
Conçut, porta, nourrit dans son ventre sacré.
Son fruit n'était point mûr lorsque, faible et mortelle,
Elle voulut voir Zeus flamboyer devant elle :
Victime du fatal désir, elle expira.
Du moins, malgré les cris sauvages de Héra,

Sémélé ne fut pas une épouse inféconde ;
La foudre et les éclairs mirent l'enfant au monde.
Le soleil l'eût percé de ses flèches de feu ;
Mais un lierre touffu, pour ombrager le dieu,
Au seuil même du temple où Zeus montra sa gloire
Vint s'enrouler autour des colonnes d'ivoire.
Puis le maître des dieux, prenant un glaive, fend
Sa cuisse vénérable ; il y plonge l'enfant ;
Et, joyeux, car son cœur paternel se rassure,
Par des agrafes d'or il ferme la blessure.

LE CHŒUR

Les blondes nymphes de Nysa
Furent, Dionysos, tes rieuses nourrices ;
Et chacune à son tour, docile à tes caprices,
Te fit danser et te baisa,
Frotta de miel tes jeunes lèvres
Et t'apprit à saisir le pis gonflé des chèvres.

Pour te plaire, imitant de merveilleux oiseaux,
Pan faisait gazouiller sa flûte aux sept roseaux.

Les nymphes tendres et joyeuses
Admiraient que ta bouche enfantine eût souri ;
Et les fruits noirs du lierre ou le smilax fleuri
Couronnaient tes boucles soyeuses.

LE POÈTE

Il grandit. La splendeur de ses membres divins
Rayonna dans les bois et les sombres ravins.
Après avoir empli nos forêts de tumulte,
Le dieu qui crie en moi, le dieu par qui j'exulte
Un jour donna la vigne au roi de ce pays.
Dionysos, riant des pasteurs ébahis
Qui s'empresaient autour de ce danseur étrange,
Foula de ses pieds nus la première vendange;
Et pour tous le profond cratère fut rempli
De pur enthousiasme ou de suprême oubli.

LE CHŒUR

Alors une clameur sortit de mille bouches ;
Et, se précipitant avec des bonds farouches,
S'entrechoquant, heurtant leurs fronts,
Les Satyres cornus et les pesants Silènes
Accoururent des bois, des montagnes, des plaines
Pour se mêler aux vigneron.

Un bouc à longue barbe allait brouter sa vigne
Quand soudain le vieux roi s'avança d'un air digne,
Bien que trébuchant à demi,
Lui plongea dans la gorge une lame affilée,
De sa peau fit une outre, et sur l'outre gonflée
Dansa d'un pied mal affermi.

Et nous aussi, gardiens des antiques usages,
Enluminés de lie et barbus de feuillages,
 Couronnés de chêne ou de pin,
Laboureurs et bergers, fils pieux de la Grèce,
Nous célébrons, le cœur débordant d'allégresse,
 Bacchos, les vignes et le vin !

LE POÈTE

Car voici le printemps et les fêtes fleuries.
L'air brille ; le narcisse embaume les prairies ;
La vigne a répandu déjà ses larges pleurs ;
Et tout n'est que chansons, rires, festins et fleurs.
Perséphone, sortant de l'ombre souterraine,
Contemple de nouveau la lumière sereine ;
Et, comme elle, émergeant de la terre des morts,
Le jeune dieu se dresse et dévoile son corps.

LE CHŒUR

Dans les sarments la sève abonde.
Perséphone et Bacchos ont délivré le monde
 Des liens glacés de l'hiver.
 Le souffle suave de l'air
Entre avec le soleil dans la chambre des Heures.
Pour réjouir les dieux et leurs claires demeures,
 De nobles roses vont s'ouvrir ;
Et l'on voit, sur la Terre immortelle, courir

La violette et l'hyacinthe.

Dionysos accueille en souriant nos vœux ;
Nous implorons aussi sa mère aux beaux cheveux,
Sémélé, reine illustre et sainte.

LE POÈTE

Une éternelle flamme empourpre le tombeau
De Sémélé que ceint un gracieux bandeau ;
Mais son fils l'a rendue à la pure lumière.
Il affronta l'Erèbe ; et, voulant que sa mère
Vécût avec les dieux dans la joie et la paix,
Il traversa deux fois le Styx aux flots épais.
Nul ne peut arracher de ses mains la victoire.
Un jour il contemplait sur un haut promontoire
La mer inépuisable, antique, aux vastes eaux,
Où tournoyait un vol d'étincelants oiseaux.
Dans cette lumineuse et fraîche solitude,
Des hommes tout à coup surgissent : leur voix rude
Fait tressaillir le dieu. De sacrilèges mains
S'emparent de son corps ; des rires inhumains
Retentissent. Chacun s'applaudit de la proie ;
Et, courant au rivage avec des cris de joie,
On entraîne Bacchos dans la barque aux flancs creux.
Les pirates, voyant que la brise est pour eux,
Dressent le mât : le vent donne à plein dans leurs toiles
Et la rame, au soleil, fait jaillir des étoiles.

Mais, de ses beaux yeux noirs, sourit le jeune dieu,
 Et ses liens d'osier tombent. Le golfe bleu
 Se remplit de parfums et de légers murmures.
 Comme si le pressoir broyait des grappes mûres,
 Un flot de pourpre, avec de joyeuses rumeurs,
 Environne la barque et mouille les rameurs.
 Une vigne aux beaux fruits le long du mât s'élance ;
 Et la nef se fleurit tout entière en silence.
 Pleins de terreur, troublés par ces signes divins,
 Tous plongent sous la vague ; et, changés en dauphins,
 Par leurs écailles d'or, leurs bonds, leur vaste queue
 Ils font rire Bacchos debout sur la mer bleue.

LE CHŒUR

Par lui naissent l'angoisse et les brusques pâleurs.
 Héros adolescent, il déchire les bêtes.
 Où n'a-t-il pas brandi pour de nocturnes fêtes
 Le thyrses enguirlandé de fleurs ?

Vous l'avez acclamé dans sa marche hardie,
 O Phrygiens, et vous, femmes de la Lydie.
 L'Euphrate n'ayant pas de pont,
 Il traversa, léger comme un duvet de cygne,
 Sur des rameaux de lierre et des sarments de vigne,
 Le fleuve terrible et profond.

Il vit l'âpre Médie, et de brûlantes plaines
Où ne résonne plus la langue des Hellènes,
L'Inde, et mille peuples puissants,
Et l'Arabie où l'air est saturé d'encens.

LE POÈTE

Je le vois qui chemine avec son lent cortège.
Un splendide rideau de pourpre le protège
Contre le ciel ardent. Il feint de sommeiller,
Le coude sur un mol et profond oreiller,
La mitre au front, vêtu comme un roi de Lydie ;
Mais il rêve ; son cœur est plein de mélodie.
Le roulis de son char le berce ; et, chaque fois
Qu'il anime du geste ou flatte de la voix
Ses panthères au poil soyeux, souples et fières,
On voit, sous les longs cils qui frangent ses paupières,
Une grâce divine alanguir ses yeux noirs.
De légères vapeurs montent des encensoirs ;
Le cortège retient ses clameurs triomphales
Et l'on entend frémir doucement les cymbales.
Les nymphes de Nysa suivent le bien aimé.
Pan l'accompagne, Pan qui jadis a charmé
Par la flûte sa libre et radieuse enfance.
Avec le jeune Amour Aphrodite s'avance,
Émue, et ses beaux yeux baissés pudiquement,
Près de Dionysos, son virginal amant.

Au sommet de son front brille une large étoile.
L'or cercle ses cheveux pleins de lumière; un voile
Effleure son corps svelte et flotte sur ses pas;
Et l'on voit resplendir sous les seins délicats
La divine ceinture, exquisement fleurie,
Où la tendre hyacinthe aux perles se marie,
Où la rose et l'iris se mêlent aux saphirs,
Tissu délicieux d'où naissent les désirs.
Parmi le tourbillon des Jeux et des Caprices,
Derrière elle trois sœurs, nobles inspiratrices
De la danse et du chant, se tiennent par la main.
Le myrte en fleur, la rose et l'odorant jasmin
Serrent leurs blonds cheveux comme des bandelettes;
Leur beau corps est vêtu de fraîches violettes;
Et, fêtant le regard par d'heureuses couleurs,
Elles marchent ainsi que de vivantes fleurs.
Puis vient la multitude éparse, hommes et bêtes,
Flot bariolé, mer onduleuse de têtes,
Lourds éléphants montés par des esclaves bruns,
Qu'enveloppe un épais nuage de parfums.

LE CHŒUR

Au bruit des tympanons qui plaisent à Cybèle,
Dieu retentissant, viens à nous!
O toi, si terrible et si doux,
Viens, l'immense clameur du Cithéron t'appelle!

Après la solitude où tu nous as laissés,
Par les ravins ombreux viens guider le thiasé,
Ame de nos transports, lumière de l'extase,
Toi dont l'amour nous a blessés !

Brandis le thyrsé d'or dans les gorges profondes ;
Viens, renverse ton cou pour aspirer l'air frais
Des impénétrables forêts,
O Bacchos, et secoue au vent tes boucles blondes !

LE POÈTE

Jadis le vieux Cadmos et l'illustre devin
Tirésias, sans être empourprés par le vin,
Apparurent fleuris et vêtus de nébrides.
Ils oubliaient leurs maux, la vieillesse et les rides ;
Et, s'entraînant l'un l'autre, attelage au poil blanc,
Ils gravirent la côte escarpée en soufflant.
Malheur à qui raillait ou voilait son visage !
La sagesse qui rit des dieux n'est jamais sage.
Pour me purifier, Dionysos, je veux
Qu'un lierre inaltérable ombrage mes cheveux.
Je danserai parmi tes sauvages Bacchantes.
Ton souffle animera mes lèvres éloquentes ;
Plein de toi, je lirai dans l'obscur avenir.
Mais j'entends des chevaux invisibles hennir...

Voici, comme un prélude au nocturne mystère,
Que de puissants taureaux ont mugis sous la terre.

LE CHŒUR

Où, Bacchos, m'as-tu transporté ?
J'erre dans une pâle et changeante clarté.
Io, Bacchos ! j'entends les sonores crotales ;
Et les flûtes orientales
Poussent des sifflements aigus et douloureux.
Les Ménades échevelées
Hurlent à travers les vallées.
Les grands orbes de cuir, tendus sur l'airain creux,
Tonnent sous des milliers de paumes.
Évohé, Bacchos, Évohé !
Ino bondit avec sa sœur Autooné.
La forêt distille des baumes ;
Je respire l'odeur de l'encens syrien ;
Le miel coule à flots d'or. Les Bacchantes, que rien
N'arrête dans leur libre course,
Portent des louveteaux ou les petits de l'ourse ;
Puis, au bord d'une claire source,
Leur présentent le sein d'un geste familier ;
Et plus d'une, voulant se faire un frais collier,
Allonge, assouplit et secoue
Tout un nœud de serpents qui lui lèchent la joue.

LE POÈTE

Beaucoup prennent le thyrses, et peu sont inspirés.
Apaisez ce tumulte, amis; et vénérez
Le dieu consolateur des âmes éperdues.
Les plaintes des mortels sont parfois entendues.
Bacchos ne fut-il pas la joie et le repos
D'Ariane trahie et veuve au bord des flots?
Or, l'île de Naxos m'est apparue en rêve.
Des flûtes et des chants résonnaient sur la grève;
Les pins embaumaient l'air de leur vive senteur;
Et des couples erraient avec grâce et lenteur
A travers les bosquets mystérieux de l'île.
Je vis Dionysos dans sa beauté tranquille.
De longs cheveux baignaient ses épaules; le corps
Aux membres délicats, bien qu'agiles et forts,
Étalait noblement sa nudité divine.
Le dieu jeune est assis; son regard illumine
Ariane joyeuse et couchée à ses pieds.
« J'ai connu l'abandon, mes torts sont expiés,
Dit-elle; et, par les dieux sublimes que j'atteste!
Tout s'est évanoui comme un songe funeste.
Nul souvenir ne peut désormais me troubler,
Puisque tu m'as permis, Bacchos, de contempler
Tes doux et sombres yeux, dont la puissance est telle
Qu'ils éveillent en moi l'âme d'une immortelle.

Le malheur ne m'a point laissé de goût amer.
J'étreins tes beaux genoux ; et, pareille à la mer
Qui baise en frémissant ces lumineux rivages,
Je couvre tes pieds nus de mes baisers sauvages. »
Dionysos, touché de cet amour profond,
Caresse les cheveux d'Ariane, et répond :
« Te souvient-il du jour où j'abordai dans l'île ?
Là, je te vis pleurer ; et, longtemps immobile.
Bien que je me sentisse ému par tes douleurs,
O femme, j'admire ta grâce dans les pleurs.
Je souffris de ton mal ; je connus ta pensée ;
Et, pour épandre un baume en ton âme blessée,
Je m'approchai craintif, et retenant mes pas.
Enfin je t'apparus et dis : « Ne pleure pas. »
Ton visage affligé s'éclaira d'un sourire.
Une flûte mêlait aux accords de la lyre
D'harmonieux sanglots et des plaintes d'amour...
Ariane, ce fut l'inoubliable jour !
Et, près de nous, l'essaim des Dryades légères
Dansait pudiquement dans les hautes fougères.

LE CHŒUR

Ainsi que dans le ciel, le vaste ciel d'airain
Bacchos mène le chœur des étoiles sacrées,
Nous entrainera-t-il, âmes transfigurées,
Quand nous aurons languï dans le lieu souterrain ?

Serons-nous transportés jusqu'aux îles vermeilles
Qu'embaume et rafraîchit l'Océan radieux ?
Revêtus de lin blanc, offrirons-nous aux dieux
La myrrhe, les fruits d'or, le doux miel des abeilles ?

Dans les nuits d'Eleusis, sur le triste chemin
Où la foule, parmi les ténèbres, frissonne,
C'est ton nom, Iacchos, Iacchos, qui résonne,
C'est toi qui resplendis dans les torches de pin !

Comme la grappe mûre, ô maître, est déchirée,
Foulée aux pieds, broyée, ou meurt sous le pressoir,
Mais pour se ranimer bientôt dans le vin noir
Qui souffle une fureur par toi-même inspirée,

O toi dont la jeunesse heureuse nous sourit,
Dis-nous, sans divulguer ce qu'il convient de taire,
Dis-nous si nous devons descendre sous la terre
Pour revivre plus beaux et pleins de ton esprit ?

LE POÈTE

Bacchos, violemment arraché de sa mère,
N'a-t-il pas, mieux que nous, connu l'épreuve amère ?
Héros, il a conquis la gloire et des autels.
Mais qui dira le vrai sur les dieux immortels ?

On prétend qu'il croissait dans l'ombre et le silence,
Lorsqu'un jour des Géants, trompant la vigilance
De ses mille gardiens, prirent son jeune corps,
Et, l'ayant par lambeaux déchiré sans remords,
Puis jeté pêle-mêle au fond d'une chaudière
D'où le sang rejaillit en gerbes de lumière,
Firent bouillir la chair rayonnante du dieu.
Mais son cœur ne fut pas entamé par le feu.
Et Pallas aux yeux clairs, dès que brilla l'aurore,
Le prit et le porta tout frémissant encore
A Zeus qui méditait, grave et plein de souci.
Le puissant Roi se lève; il commande; et voici
Qu'autour de ce cœur rouge, et qui fume et pantèle,
La substance du dieu se reforme immortelle...
Plusieurs, se souvenant, Bacchos, que tu mourus,
Immolent un taureau, goûtent ses membres crus,
Et pleurent ton supplice, ô maître de la vigne!
Ils disent que les tiens sont marqués par un signe
Et que dans les enfers tu les reconnaitras.
Ils espèrent sentir l'étreinte de tes bras,
Pourvu qu'asservissant l'indocile matière
Ils t'aient donné, Bacchos, leur âme tout entière,
Et que, sanctifiés chaque jour par la Loi,
Ils aient nourri le feu qu'ils reçurent de toi.
Ils pensent que le Juge établi sous la terre,
Partageant avec toi son trône solitaire,

Te livre en mots voilés d'ineffables secrets ;
Et que le Roi des dieux, sitôt que tu parais
Sur les cimes du vaste Olympe, te confie
Le sceptre qui commande aux forces de la vie.
Ils chantent que partout et qu'éternellement
Tu circules, Bacchos, comme un divin ferment,
Du ciel inébranlable aux racines du monde.
Ils vénèrent aussi la sagesse profonde
Du saint poète Orphée. Ils disent que c'est lui,
Autrefois ta victime et ton prêtre aujourd'hui,
Qui, mesurant l'épreuve et pesant les mérites,
Enseigne ta science, initie à tes rites ;
Et que l'homme qui sait ton principe et ta fin
Doit les envelopper d'un mystère divin.

LE CHŒUR

Je me repais de tes paroles ;
Sois sûr que longuement je les méditerai.
Mais les miennes, ô sage, après ton chant sacré
Sembleraient vaines et frivoles.

Certes, Dionysos est grand parmi les dieux.
Tu sembles l'avoir vu lui-même de tes yeux ;
Et je crois que par lui tu pénètres les causes

Qui maintiennent le vaste équilibre des cieux.
Aède infatigable ou myste aux lèvres closes,
 Bienheureux, tu connais ces choses !

 Mais ton front s'est appesanti ;
Tu n'élèveras plus ta voix victorieuse...
 Le dithyrambe a retenti.
Partons, et taisons-nous d'une bouche pieuse.

ROME

I

Tous, les Pères divins et les divines Mères,
Couples puissants par qui les êtres éphémères
Sont appelés à voir la lumière du jour,
Insaisissables dieux sans chair et sans contour,
Maîtres qu'on n'a point vus, souffles errants, génies
Des eaux, des vents, des bois, influences bénies,
Tous contemplaient le lieu sauvage où la Cité,
Dans peu de temps, allait grandir en liberté.
Oui, tous étaient présents : Janus au corps immense,
A qui tout aboutit comme en lui tout commence,
Au visage immobile et double, regardant
Chaque jour l'aube éclore et rougir l'Occident ;
Le guerrier sans merci, terrible, invulnérable,
Mars, que figure aux yeux une pique d'érable ;

Les mille Jupiters et les mille Junons
Que l'homme instruit des dieux invoque par leurs noms;
Faunus qui, se plaisant sous d'ombreuses ramures,
Donne parfois un sens prophétique aux murmures
Des grands hêtres sacrés, témoins de son repos,
Lui qui fait tressaillir les mâles des troupeaux ;
Palès qui fournit l'herbe abondante aux aumailles ;
Saturne, le gardien vigilant des semailles ;
Celui qui dans le sol a d'immenses trésors ;
Tellus, douce aux vivants comme elle est douce aux morts,
Couverte de moissons, riche en grappes vermeilles,
Déesse qui nourrit les fleurs et les abeilles.
Mais qui peut dénombrer les innombrables dieux,
Infernaux, ou des champs, ou de l'air radieux ?
Leur occulte puissance enveloppe le monde.
Si tu sais les prier, leur haleine féconde
Mûrira ton froment, gonflera tes raisins.
Ils sont épars : fais-en de précieux voisins.
Les dieux servent, toujours inaperçus de l'homme,
Celui qui par le nom de leurs vertus les nomme.

Ah ! certes, leurs regards couvaient le sol latin,
Et Romulus debout sur le mont Palatin,
Attendant les oiseaux, présages de l'empire.
Ces dieux par qui le fruit germe, croit et respire

Dans le sein maternel, qui ne dédaignent pas
De veiller sur l'enfant et d'affermir ses pas,
Et qui d'un souffle ami, d'une tiède caresse
L'effleurent comme s'ils l'aimaient avec tendresse ;
Ces dieux, lorsque naissait la pieuse Cité
Qui plus tard, à genoux sur l'univers dompté,
Devait les enrichir de dépouilles opimes
Et leur attribuer ses triomphes sublimes,
Comment n'eussent-ils pas environné les monts
Où les deux frères, chefs de rudes compagnons,
Les priaient d'apporter leur aide surhumaine
Au dur enfantement de la Cité romaine ?

II

Romulus, qu'ont fait roi douze énormes vautours,
Songe, et longtemps encore observe leurs détours ;
Car il sait, mieux que tous, la science augurale.
Les regardant planer, puis descendre en spirale,
Sa pensée attentive embrasse un vaste lieu
Qu'il consacre en silence à quelque puissant dieu.
Puis il allume un feu de broussailles. Son frère,
Que bientôt devait perdre un dédain téméraire,

Irrité dans son cœur, se maîtrise du moins.
Pour être purs devant les célestes témoins,
Tous, au crépitement de la sèche ramée,
Bondissent à travers la flamme sans fumée.
Ils creusent une fosse ; et chacun, se penchant,
Y jette un peu de terre, un souvenir du champ
Qu'il fécondait dans Albe ou l'antique Etrurie,
Heureuse argile, sol vivant de la patrie.
Le roi vient d'établir la pierre du foyer.
Une ardente Vesta commence à flamboyer
Qui, par de chastes mains fidèlement servie,
N'interrompra jamais sa radieuse vie :
Des vierges nourriront, sur l'autel redouté,
Le feu qui purifie et garde la Cité.
Troublé par le souci de la ville future,
Romulus, inclinant sa royale stature,
S'agenouille, lui seul, près du foyer sauveur.
Il médite longtemps et prie avec ferveur,
Enveloppé des plis de sa rouge trabée,
Un voile sur la face, et la tête courbée.

« Dieux, dit-il, soyez-nous miséricordieux !
Toi d'abord, ô Janus, divin parmi les dieux.
Veillez sur Rome, ô vous d'où la lumière émane,
Janus resplendissant et limpide Diane !

Venez, protégez-nous, ô Jupiter très bon,
Si du moins il te plaît de recevoir ce nom ;
Toi, Jupiter Stator, par qui demeurent stables
Les cités, les contrats, les lois inéluctables ;
Toi, Jupiter vainqueur, et toi, Férétrien,
Qui, lorsqu'il faut frapper, frappes et n'entends rien ;
Toi, maître du bétail, Jupiter des richesses,
Qui sur l'homme pieux fais pleuvoir tes largesses ;
Toi, Jupiter tonnant, qui d'un immense éclair
Tout à coup, par les soirs d'orage, embrases l'air !
Sois avec nous, ô Mars : que ce peuple t'agrée.
Grande Junon, et toi qui, partout honorée,
La première, en Avril, goûtes les vins nouveaux,
Terre qui fais crier les moissons sous la faux ;
Toi dont la vigilance en nos âmes conserve
La mémoire des temps qui ne sont plus, Minerve ;
Indomptable Vénus, ô toi qui fais aimer ;
Toi qui te plais à voir l'eau du fleuve écumer,
Impétueux génie, être sauvage et libre
Qui roules bruyamment les vastes flots du Tibre :
Daignez tous habiter cette ville ! Venez,
Protecteurs plus obscurs que l'âme a devinés,
Et qui semblez pour nous être pleins de promesses,
Vous tous, que vous soyez des dieux ou des déesses ! »

III

Le roi, s'étant levé, dépouille lentement
Le voile de sa face. Il regarde un moment
La terre où va grandir une ville immortelle ;
Et, sous le même joug, de ses mains il attelle
Une blanche génisse avec un taureau blanc
Dont jamais l'aiguillon n'ensanglanta le flanc.
Les deux fiers animaux, que le vent frais enivre,
Vont tirer la charrue où brille un soc de cuivre ;
Romulus tient le manche et brandit l'aiguillon.
Il commence à tracer, en cercle, le sillon
Où l'on verra surgir de robustes murailles ;
Et, la terre laissant déchirer ses entrailles,
Le roi chante, saisi par un esprit divin.
Le soc brise le glèbe ; et tout le peuple, afin
Qu'il ne soit rien perdu d'une terre aussi sainte,
Pieusement ramasse et jette dans l'enceinte
Ce qu'un profond labour fait rouler en dehors.
Mais, se taisant, le chef aux bras nouveaux et forts
Soulève la charrue et quelques pas la porte,
Pour marquer à jamais la place d'une porte.

« Ici, dit Romulus en essuyant son front,
Hommes et chariots et bêtes entreront.
Mais que pas un n'enfreigne une loi rigoureuse !
Celui qui franchira le sillon que je creuse,
Et d'où va s'élançer bientôt le mur romain,
Fût-il mon propre frère, il mourra de ma main. »

Rémus devenu pâle et riant de colère
Regarde avec mépris le fossé circulaire.
Ils sont prêts à vomir des mots injurieux ;
Chacun des frères laisse éclater dans ses yeux
La haine qui le brûle et qu'en silence il couve.
Tels, se sont défiés les deux fils de la Louve.
Mais Rémus qui, ce soir, anéanti d'effroi,
Vaincu, brisé, râlant sous le genou du roi,
Baignera de son sang l'enceinte profanée,
Hésite encor devant sa noire destinée.
Tous les deux avec peine étouffent leur fureur.
Le travail recommence ; et le grand laboureur,
Que parfois dans sa marche un court repos soulage,
Entend grincer le soc et souffler l'attelage.

IV

Quand le cercle est tracé, le roi, se délassant,
Mêle l'eau d'une source au vin rude et puissant
Dans la coupe de bois que lentement il vide.
Tous ayant rafraîchi leur gorge plus avide,
Il leur dit : « Compagnons venus d'Albe, Latins,
Etrusques, Ombriens, Samnites, nos destins
Doivent se dérouler ensemble. Soyez braves :
Tous, préférez la mort à d'ignobles entraves.
Aimez le dur travail des champs ; il plaît aux dieux.
Cérès cache le grain ; son cœur mystérieux
Le sent vivre, germer, grandir. La verte pousse
Reçoit de Propserpine une haleine plus douce ;
Flore, à son tour, va faire épanouir la fleur.
Qui défend la moisson contre l'âpre chaleur ?
D'invisibles amis ! La rouille ni la grêle,
Lorsqu'ils sont attentifs, ne peuvent rien contre elle.
Grâce aux êtres divins qui veillent sans répit,
Une sève laiteuse a gonflé les épis,
Et l'été dore enfin les nœuds serrés de l'herbe.
Romains, que pour les dieux soit la première gerbe

Quand, les rouges pavots ceignant vos noirs cheveux,
Vous fleurirez aussi les cornes de vos bœufs !

« Offrons aux dieux le lait, la grappe purpurine,
Le sel incorruptible et la fleur de farine.
Consultons bien la foudre ; et que des prêtres saints
Par le vol des oiseaux pénétrent leurs desseins.
Qui peut se passer d'eux ? La vierge qu'on marie,
Le soir, en dénouant sa ceinture, les prie.
Ils gardent les vivants ; et, protecteurs des morts,
Font rendre les honneurs funèbres à leurs corps.
Surtout ne donnez pas une forme nouvelle
Aux prières qu'un être inconnu me révèle,
Et par qui sont liés étroitement les dieux !
Ne les divulguez point. L'étranger odieux
Ne doit pas observer nos rites et nos fêtes.
Mais si les mots puissants se gravent dans vos têtes,
Si le secret des dieux par vous est respecté,
Le culte, chaque jour, sauvera la Cité !

« Vous qui ne craignez plus désormais les ravages
Ni des larrons armés ni des bêtes sauvages,
Bergers et laboureurs, pensez à l'avenir.
Les dieux m'ont inspiré ; j'ai pu vous réunir ;

Mais, peuple solitaire et chétif que nous sommes,
Il faut que la Cité nous enfante des hommes !
J'ouvre donc un asile auprès du bois sacré.
Y vienne qui voudra ! Jamais je ne rendrai
L'esclave au maître, ni le coupable à son juge.
Ici les suppliants trouveront un refuge.
Puis il faut, en dépit de nos voisins jaloux,
Que Rome nous survive et grandisse après nous.
Les Sabins n'ont-ils pas d'opulentes familles ?
La force ou l'amitié nous livrera leurs filles ;
Et chacun d'entre nous sera comme éternel.
Un fils est le sauveur du foyer paternel !
Souvenez-vous, amis, lorsque dans vos demeures
Vous goûterez enfin de plus paisibles heures,
Que tout, depuis le seuil, en doit rester divin.
Vesta, dans l'atrium, ne brille pas en vain ;
Soyez donc recueillis et graves devant elle.
Vos aïeux, revivant dans leur race immortelle,
Veilleront sur vos fils, frères et tendres fleurs.
Ils ne laisseront point pénétrer les voleurs
Lorsqu'avec vos taureaux vous herserez la plaine,
Et que, seules, filant leur quenouille de laine,
Chastes mères auprès de leur chaste foyer,
Vos femmes entendront les grands chiens aboyer...

« Chacun de vous possède un champ. Qu'il le féconde,
Qu'il y fauche en été la moisson drue et blonde,
Ne le vende jamais et le transmette aux siens.
Ce champ fut consacré par les rites anciens.
On fit un large trou pour le Terme de pierre ;
On répandit du miel et du vin dans la terre ;
Et le dieu couronné de fleurs y fut planté.
Malheur à qui, troublant son immobilité,
Transporterait plus loin la redoutable borne !
Que vos bœufs n'aillent pas heurter d'un coup de corne
Le Terme d'un voisin ; surtout, que votre soc
Ne fasse pas crier ou tressaillir le bloc.
Car aussitôt la voix de la pierre vivante
Vous dirait, remplissant votre âme d'épouvante :
« Arrête, et garde-toi d'empiéter sur mon bien !
Ici finit ton champ, et commence le mien. »

« Que cette voix divine en vos cœurs retentisse !
Pour que Rome soit grande, écoutez la justice ;
Hommes, prêtez l'oreille au chant sacré des lois.
Ainsi nous serons forts. La défaite, parfois,
Humiliera l'orgueil de cette Ville auguste ;
Mais elle en restera plus ferme et plus robuste,
Comme un pieu que les coups enfoncent dans le sol
Pour moi, que les vautours ont élu par leur vol,

Mort, je protégerai Celle que je vis naître.
Elle nous priera tous ; car nous devons en être
Les Mânes vigilants, les Lares protecteurs.
Nous reviendrons planer sur ses calmes hauteurs.
Souvent, pour une voix éloquente qui vibre,
Nous la verrons rouler ses flots comme le Tibre ;
Et d'innombrables rois viendront s'agenouiller
Sous ma lance d'épais et rude cornouiller.
Rome aura le mépris de tout labeur servile ;
Et si, devant les dieux, je fonde cette Ville,
C'est afin qu'absorbant tous les peuples rivaux
Elle règne, parmi ses immenses travaux,
Fière, victorieuse, immuable, éternelle,
Et pour que le destin du monde soit en elle. »

LA VIE ET LA MORT

I

Les hommes aux yeux bleus, les guerriers de ma race
Vont s'offrir aux baisers du glaive sans cuirasse ;
Ils marchent dans leur sang généreux et vermeil.
Que mes frères sont beaux, quand brillent au soleil
Leurs cheveux teints de pourpre ou leur crinière blonde !
Ils brandissent la pique et font siffler la fronde.
J'aime nos chars de guerre, et nos coursiers divins
Au poitrail magnifique, au cou large, aux pieds fins :
On voit tourbillonner le flot noir de leurs queues
Au plus dru des combats, parmi les lances bleues.
Vainqueurs, nous revenons chargés d'un lourd butin.
Puis, après le partage et le bruyant festin,
Ces hommes, dont mes chants apaisent les colères,
Écoutent retentir ma harpe aux cordes claires.

Car ils aiment la vie en méprisant la mort.
Sur eux plane l'Épée : un jour, tel est leur sort,
Ils seront abattus par cette vierge ailée.
Qu'importe que ce soit demain ? Dans la mêlée,
A l'heure de mourir, leur défaillante voix
Lance le cri de guerre une dernière fois !

Si quelque chef est mort, sa veuve aura des larmes :
Ne vous lamentez pas. Mais qu'on le couche en armes ;
Avec lui soit le glaive, et le noir bouclier.
Que l'on pare son cou d'un précieux collier ;
Que ses chevaux, ses chiens soient livrés à la flamme ;
Que ses plus chers amis accompagnent son âme.
La pique sur l'épaule, il paraît endormi ;
Son visage est encor tourné vers l'ennemi...
Mais l'âme va s'enfuir sur les houles sauvages
Pour aborder enfin aux lumineux rivages,
Aux îles de bonheur, vers l'Occident, là-bas !
Elle y retrouvera des jeux et des combats,
De princières amours, les baisers d'une reine,
Des manteaux d'écarlate et des lances de frêne,
De splendides coursiers, plus légers que les vents,
Des bardes comme moi, des harpistes savants
A dérouler une ample et merveilleuse histoire,
Des chaudrons pleins de viande et des cornes à boire.

Rien ne nous épouvante, et le monde est à nous.
Aussitôt qu'Amairgen, le barde aux blancs genoux,
Eut posé son pied droit sur le sol de l'Irlande,
Dans le vaste univers notre gloire fut grande.
Nul pays n'est meilleur : un air suave et frais,
Des moissons de froment, de puissantes forêts,
La mer d'où le soleil éblouissant émerge,
Un miel d'or parfumé comme un souffle de vierge,
De beaux fruits, des étangs poissonneux, mille oiseaux,
De délicates fleurs croissant au bord des eaux...

O peuples sans fierté, sans musique et sans joie,
Quand les fils de Milé se jettent sur leur proie,
Malheur à vous ! la terre appartient au plus fort.
Venus de l'Occident, nous, les fils de la mort,
Les hommes au corps svelte, aux robustes épaules,
Nous avons inondé la Bretagne et les Gaules ;
Et nous nous répandrons sur l'Orient dompté
Comme un fleuve de chair, d'acier, d'or, de clarté...

II

Certes, l'informe nuit précéda la lumière.
Quelle race, en notre île, asservit la première
Les bêtes, les oiseaux, les hommes sans vigueur ?
Celle des Fomoré, géants au rude cœur.
Un soir, sortis des flots, du vent et de l'orage,
Ils entrent dans Eriu avec des cris de rage.
Téthra, le dur seigneur de la mort, est leur roi.
Sa femme au noir plumage et qui répand l'effroi
Vole, corneille affreuse, au-dessus des épées,
Cherchant des yeux sans vie et des têtes coupées.
Par elle que de pleurs, de cris et de sanglots !
Balar semble dormir ; un de ses yeux est clos ;
Mais, lorsque tout à coup cet œil se rouvre, il tue.
Les hommes vénéraient sa sanglante statue ;
On dansait alentour, et des milliers de fous
S'y brisèrent le front, le nez et les genoux.
Les guerriers de Téthra venaient d'obscurs royaumes,
L'un n'ayant qu'une main, l'autre qu'un pied, fantômes
Qui bientôt par la peur furent multipliés,
Monstres visqueux, serpents à têtes de bœliers.

Ils exigeaient d'un peuple impuissant aux révoltes
Le lait le plus crémeux et la fleur des récoltes,
Et de beaux enfants blonds saignaient sur leurs autels.
Pourtant, s'ils n'avaient rien à craindre des mortels,
Ne pouvait-il surgir de mystérieux êtres
Qui sur le sol d'Erin à leur tour fussent maîtres ?
Les sombres Fomoré, le soir, tenaient conseil ;
Et chaque jour, avant le lever du soleil,
L'un d'eux interrogeait, dans l'aurore brumeuse,
L'infini de l'espace et la mer écumeuse.

L'ennemi ne vint pas de la mer, mais du ciel !
Debout sur les remparts, Téthra, le roi cruel,
Aperçut des héros qui cachaient leurs visages.
Tout encapuchonnés de magiques nuages,
Sur le souffle du Nord ils venaient lentement.
Puis tout le ciel brilla comme un pur diamant.
Plus un flocon de brume ; et, sans impatience,
Les nobles dieux, les dieux de joie et de science
S'avançaient vers la ville et riaient en chemin.
Dagdé menait leur foule, une harpe à la main.
Puis venait le champion au visage solaire,
Ogmé, beau quand il tue, un héros sans colère ;
Et Lug, l'infatigable et subtil ouvrier,
Forgeron, médecin, barde, échanson, guerrier ;

Et d'autres aux cheveux bouclés, aux rouges lèvres,
Plus forts que les géants à figures de chèvres.

Magthured ! l'avenir n'oubliera point ton nom,
Plaine rouge et terrible où vainquit le dieu bon,
Dagdé, qui ranimait les siens dans la tuerie
Par les nobles accords de sa harpe fleurie !
Il la laissa tomber dans la bataille. Alors
Les Fomoré joyeux se sentirent plus forts ;
Dans un de leurs châteaux la harpe fut captive.
Longtemps silencieuse, elle reste attentive
Et reconnaît enfin la redoutable voix
De celui qui la fit tressaillir tant de fois.
« Viens, ma harpe ! Dagdé t'ordonne de paraître. »
Se détachant du mur à l'appel de son maître,
Écrasant ses gardiens, prompte comme le feu,
Elle court se placer entre les mains du dieu.
Téthra, plein de terreur, se traîne les mains jointes.
Ogmé, qui brandissait une lance à trois pointes,
Lui prend sa lourde épée, honneur de son trésor,
Où brillent les anneaux de quatre serpents d'or ;
Et Balar, dont la voix comme un tonnerre gronde,
S'écroule pesamment : car, d'un seul coup de fronde,
Lug a crevé le plus horrible de ses yeux,
L'œil qui frappait de mort comme l'éclair des cieux.

Dans leurs barques de cuir, sous les pâles étoiles,
Les Fomoré vaincus fuirent à pleines voiles ;
Ils cinglèrent, au bruit du vent rauque et strident,
Vers les îles d'azur et le calme Occident.
Ils y règnent encore en maîtres peu sévères,
Aimant à couronner de fraîches primevères
Les guerriers morts qui vont se délasser enfin
Près des fleuves de lait, d'hydromel et de vin.

III

Ainsi les dieux restaient dans l'Irlande conquise.
Pacifiques, chassant ou pêchant à leur guise,
Ils se plaisaient, le soir aux chants mélodieux.
Mais les fils de Milé triomphèrent des dieux.
Ils les vainquirent, grâce au savoir de leurs guides,
Les devins inspirés, les bardes, les druides.

C'est au bord de la mer, durant les nuits d'été,
Que se révèle à nous l'antique Vérité.
Nous écoutons le bruit des vagues ; et leur plainte
Est pour nous une voix mystérieuse et sainte.

Nous parlons leur langage aux aigles des rochers.
Qu'une alouette chante, et nos cœurs sont touchés.
La pierre, sous nos pieds, parfois crie et s'anime,
Et pour nous l'univers est un discours sublime.
La foule peut frémir au rythme des chansons,
Mais non pas nous comprendre ; et seuls nous connaissons
Les âges de la lune, et le lieu solitaire
Où le soleil caché rêve loin de la terre.
Dans le trouble avenir, moi, je plonge mes yeux.
Je peux, en plein midi, voiler d'ombres les cieux,
Par un jour de juillet faire tomber la neige,
Disperser l'ennemi sans bouger de mon siège,
Détruire, par des noirs et soudains tourbillons,
Le fruit dans les vergers, l'orge dans les sillons.
Si notre amour est fort, nos haines sont tenaces.
Malheur à qui nous brave et rit de nos menaces !
Son corps ne sera plus qu'une plaie ; il fuira
Dans l'horreur de son mal aux îles de Téthra...

Or, du pays natal, un homme a vu l'Irlande.
On lance les vaisseaux ; et celui qui commande
Est Amairgen, le sage au parler grave et doux.
Les nôtres ramaient bien ; la brise était pour nous.
Quand la flotte joyeuse approcha de la côte,
On aperçut les dieux sur une tour très haute ;

Ils observaient, couverts de leurs boucliers blancs.
Mais Amairgen cria, les yeux étincelants :

« Je suis le vent amer qui souffle sur les ondes,
Le murmure des flots dans les grottes profondes,
Le lac jailli du sol où dorment les héros,
L'essor des grands vautours, la force des taureaux,
Le sanglier vainqueur par ses broches sanglantes,
Le fier saumon d'argent, la plus belle des plantes,
Une larme splendide et pure du soleil,
La forêt qui gazouille à l'heure du réveil,
La grâce de la rose et de la fiancée,
La vaillance du cœur, le feu de la pensée!
Tout ce que j'ai connu dans son être et sa loi,
Il habite mon âme, il est devenu moi.
C'est par ma volonté que le soleil se lève
Et que mugit la mer! La science est mon glaive.
Sachant tout, je peux tout; et je serai vainqueur
Par ma parole ardente et le cri de mon cœur. »

Mais, les dieux répondant par un hymne magique,
Voici qu'un vent terrible, au son de la musique,
S'éleva brusquement; et les fils de Milé,
Qui n'avaient jamais fui ni jamais reculé,

S'en allaient vers le large au claquement des voiles.
Le vent rompait les mâts et déchirait les toiles :
Les barques se choquaient. Cependant les oiseaux
Planaient dans un air calme au-dessus des vaisseaux,
Et les dieux triomphaient par ce vent druidique.
Pâle, Amairgen reprit d'une voix fatidique :

« Terre d'Irlande, mer qui rayonnes, grands cieux,
Je vous invoque ! A moi, vallons silencieux,
Bois, montagnes, rochers, sources, vastes bruyères !
O noble sol d'Érin, j'aime tes moindres pierres,
Les trous de ton rivage où le crabe est blotti.
Fais qu'un peuple vaillant ne soit pas englouti !
Par le roi de la mort, notre premier ancêtre,
Abandonne les dieux, prends l'homme pour ton maître !
Terre aux prés d'émeraude, aux lumineux sommets,
Irlande, sois le bien de ma race à jamais ! »

Le vent tombe. Chacun raffermi son courage ;
On aborde, on se rue, et l'on frappe avec rage
Les boucliers des dieux, blancs et constellés d'or.
Pour moi ces chocs puissants retentissent encor !
Par le prompt javelot, par la pique affilée
Notre peuple vainquit dans la grande mêlée.

Qui pourrait raconter ces merveilleux combats ?
Pour ne point l'affaiblir je ne redirai pas
Tout ce que j'entendis par une nuit de rêves
Où je m'étais couché dans la salle des glaives :
Après récits mêlés au bruit lointain des mers,
Faits d'armes que chantaient en lançant des éclairs,
Et l'une contre l'autre en cadence frappées,
Les lances d'autrefois, les antiques épées !

IV

Ce fut par un jour bleu, par un beau premier Mai,
Où l'air était limpide et le sol parfumé,
Que dans l'île de miel s'établit notre race.
Tous les dieux avaient fui, ne laissant point de trace ;
Mais le soir, dans les vents, leur colère sifflait.
Longtemps le maigre pis des vaches fut sans lait.
Les nobles dieux, gardant une rancune aux hommes,
Firent en une nuit tomber toutes les pommes ;
Et les plus claires eaux, que troublaient leurs chansons,
N'étincelèrent plus d'innombrables poissons.
Mais enfin la prière apaisa les dieux justes ;
Une paix fut conclue ; et nos peuples robustes

Partagèrent le monde avec ces êtres bons.
Les dieux ont des palais splendides sous les monts
Et des mines d'or vierge au profond de la terre.
Hors de chez eux, cherchant la paix et le mystère,
Ils glissent dans l'espace ou plongent sous les eaux
Le long des nénuphars et des rouges roseaux ;
Mais, dans leurs souterrains, l'on chante et l'on festoie.
Au plus triste le son des harpes rend la joie ;
Le tonneau cerclé d'or n'est jamais désempi
D'une bière divine et qui donne l'oubli ;
D'énormes sangliers rôtissent devant l'âtre ;
Et les femmes des dieux ont la grâce folâtre
Des chevreaux ou des faons de biches dans les bois,
Un rire toujours jeune et de si tendres voix !

Pourtant les Immortels ont des luttes secrètes.
L'un d'eux, ayant quitté leurs magiques retraites,
Implorait du secours. Aed aux vingt exploits
Descendit chez les dieux, leur fit de justes lois,
Et revint en chantant par des routes peu sûres.
Il rapportait un glaive aux mortelles blessures,
Des chants majestueux et plus beaux que les miens,
Un cheval sanglé d'or, et deux terribles chiens
Dont la chaîne valait trois cents femmes esclaves.
Souvent aussi les dieux ont secouru les braves.

Fergus, fleur des héros, contre mille guerriers
Soutenait tour à tour des combats meurtriers.
Lug, dans son grand manteau de pourpre aux reflets jaunes,
Emporta le blessé sous un vert bouquet d'aulnes,
L'étendit, le pansa lui-même, sur ses yeux
Fit couler un sommeil calme et mystérieux ;
Et Fergus, frais de corps et l'âme retrempée,
Put étancher la soif de son ardente épée.

Les dieux ont le cœur tendre. On les vit mainte fois,
Au noble jeu d'échecs jouant avec nos rois,
Risquer tous leurs trésors pour l'amour d'une reine.
Il se peut qu'une fée aux noirs cheveux s'éprenne
D'un prince ou d'un vaillant. Alors femmes et dieux,
Déesses et mortels, par couples radieux
Sans se lasser jamais courent le vaste monde.
Ces âmes-là s'en vont dans une paix profonde,
Invisibles pour mieux savourer leur amour,
Ou changeant, s'il leur plaît, de forme chaque jour.
Et j'en ai vu souvent qui murmuraient entre elles,
Cygnes au col de neige ou roses tourterelles,
Oiseaux divins au clair de lune voltigeant,
Liés par un joug d'or ou des chaînes d'argent.

V

Pour moi qui ne sus point, dans ma rude jeunesse,
Eveiller le désir au cœur d'une déesse,
Par delà l'Océan j'irai, libre et dispos,
Recommencer la vie aux îles du repos.
Celle qui m'apparaît comme une ombre légère
Est une rayonnante et noble messagère ;
Elle vient du royaume heureux de l'Occident.
Sans bruit elle s'approche, et dit, me regardant :
« Toi que pour le savoir et l'âge l'on révère,
Quand t'élançeras-tu dans ma barque de verre ?
Le voyage, d'un seul coup de rame accompli,
Effaçant sur ton front jusques au moindre pli,
Ranimant tes yeux morts et tes lèvres fanées,
Te rendra pour jamais la fleur de tes années.
Viens voir la grande plaine, ami, le pays bleu,
La terre des vivants où chaque homme est un dieu.
Là, tout est pur et beau ; tout rit, le ciel embaume.
Quelle merveille ! on va de royaume en royaume.
Toute armée est au moins de cent mille guerriers.
Sous le poids de leurs fruits se courbent les poiriers ;
La cervoise est exquise et tombe en larges pluies.
Vieillard, les immortels t'invitent. Tu t'ennuies ;

Tu cherches du regard tes premiers compagnons ;
Sur tes lèvres toujours reparaissent leurs noms...
Viens : t'enivrant près d'eux de bière et de musique,
Tu feras retentir ta harpe magnifique.
Puis tu contempleras des femmes aux grands yeux,
Au pénétrant sourire, au parler gracieux.
Elles feraient pâlir les reines que tu loues !
Comme la digitale en fleur brillent leurs joues ;
Et dans leurs fins cheveux, plus dorés que le miel.
Semblent étinceler tous les saphirs du ciel.
Tu verras flamboyer, en des chambres fleuries,
Leurs robes d'écarlate aux riches broderies.
Ensemble vous vivrez d'interminables jours ;
Vous ne vieillirez point ; les siècles seront courts ;
Et vos cœurs goûteront des voluptés tranquilles,
L'amour n'étant jamais défendu dans nos îles. »

J'écoute en souriant ces mots pleins de raison,
Et je laisse mes yeux se perdre à l'horizon...
Mais pourquoi rejeter avant l'heure ma vie ?
Je suis fameux ; plus d'un regarde avec envie
Ma robe en peaux d'oiseaux, peinte de trois couleurs.
Mon prince est un rameau d'argent couvert de fleurs ;
Et, quand le vent glacé siffle sur la bruyère,
J'aime à chanter pour lui, parmi des flots de bière.

ODIN

ODIN

L'obscurité du Frêne immense m'enveloppe.
Mon noir Slepnir, depuis bien des heures, galope
Infatigablement de ses huit pieds d'airain
Sans que nous approchions du monde souterrain.
Pourtant j'éveillerai la rude prophétesse ;
Et, pour rendre plus âpre encore ma tristesse,
J'écouterai, devant les demeures de Hel,
La voyante arrachée à son rêve éternel.
Car il n'est plus, mon fils aux cheveux de lumière !
Il est mort dans sa grâce et dans sa fleur première,
Lui qui resplendissait sur le monde joyeux ;
Et nous ne verrons plus se rouvrir ses beaux yeux.
Or, l'ennemi subtil qui, suivant sa coutume,
A l'hydromel des dieux mêla cette amertume,

Celui qui put ravir le souffle à mon enfant,
Le sombre Feu, Loki, le malfaiteur savant
Qui, pour les façonner, se glisse au cœur des êtres,
Le prince de la fraude et l'exemple des traîtres,
Nous raille impudemment dans son supplice... Il rit,
Car il prévoit ma chute, et contemple en esprit
Un terrible avenir que rien ne me dévoile.
Ah ! puissé-je broyer ses os jusqu'à la moelle !
Les dieux vieillissent ; moi, j'ai perdu le sommeil.
Quoi ! verra-t-on crouler le ciel ? l'ardent soleil
Jettera-t-il au loin le bouclier de glace
Qui nous a jusqu'ici préservés de sa face ?
La lune, au battement de nos cœurs anxieux,
Va-t-elle donc rouler, morte, à travers les cieux ?
Pleuvra-t-il des torrents d'étoiles ? et le Frêne
Qui s'est épanoui dans sa beauté sereine
Des profondeurs de Hel aux sièges d'or des dieux,
Lui dont j'écoute, par les soirs mélodieux,
Palpiter les rameaux pleins de vie et sans nombre,
Yggdrasil, qui m'accable aujourd'hui de son ombre,
Vaste, immémorial, paisible entre les forts,
Doit-il, déraciné de la terre des morts,
Pourrir en peu de temps comme un cadavre ? Certes,
Un peuple d'étalons broute ses feuilles vertes ;
Les cerfs qui, grâce à lui, se sont multipliés
Dévorent les bourgeons qu'il jette par milliers ;

Sur Yggdrasil un aigle, un lugubre prophète
Plane, et j'ai vu cent fois, du pied de l'arbre au faite,
Monter et redescendre, aussi vif que l'éclair,
Un écureuil chargé par le vieux roi de l'air
D'exciter une race impure et souterraine
A ronger nuit et jour les racines du Frêne.
Mais la sève, malgré les reptiles hideux,
L'empourpre; son tranquille orgueil se raille d'eux;
Et ses rameaux puissants, qui rompent les tempêtes,
Bercent la multitude innombrable des bêtes.
Les Nornes, bien que leur sourire soit amer,
Puisent à la fontaine où s'abreuve Mimer
Une eau qui me fit sage, et, de cette eau féconde,
Baignent pieusement l'immense arbre du monde.
Il remplit l'univers : comment donc mourrait-il,
Le vieux Frêne, l'aïeul vénérable, Yggdrasil?
Et, tant qu'il survivra, quel péril nous menace?
N'importe. L'ennemi dont la haine tenace
M'a frappé dans mon cœur de père est toujours là :
Enchainé, mais terrible. Apparais donc, Vala,
Sombre vierge, gardienne affreuse des demeures
Où Balder, mon enfant, compte les tristes heures!...
Ah! la voici couchée en travers du chemin.
Un dogue monstrueux, rouge de sang humain,
Hurle après moi. J'enfonce en un fleuve de boue...
Allons, réveille-toi! faut-il qu'on te secoue,

Femme? Sors de ton rêve, ou mon pesant Slepdir
Passera sur ton corps. Chante-moi l'avenir,
Prophétesse, vala, sorcière!

VALA

Qui m'éveille?

ODIN

Vegtam, que ta science infinie émerveille.
Je suis triste ; je n'ai plus de songes heureux.
Éternel vagabond, chercheur aventureux,
Je suis venu vers toi.

VALA

Je dormais sur la terre

Humide et froide...

ODIN

Parle!

VALA

Oh! laisse-moi me taire!

Je suis lasse.

ODIN

A quoi bon tordre tes maigres bras?
Quand tu m'auras instruit tu te rendormiras.

VALA

Malheur à qui connaît toute sa destinée!
Tu ne goûteras plus la joie, âme obstinée
Qui veux brutalement me ravir mes secrets!
Tu te consumeras en stériles regrets.
Vegtam (si c'est vraiment ainsi que l'on te nomme)
Retourne vers les tiens, fuis! l'homme est fait pour l'homme;
Son cœur s'épanouit lorsqu'il voit flamboyer
Le soleil ou le feu paisible du foyer.

ODIN

Tu parles aussi bien que ma prudente épouse.
Elle est d'une âpre humeur, rigide, et fort jalouse;
Mais Vegtam ne s'en est jamais inquiété.
J'ai voyagé longtemps et j'ai beaucoup tenté :
Qui m'en blâmera? L'homme oisif et sédentaire
Ne sait pas arracher aux êtres leur mystère.
Il languit dans le monde et ne le comprend pas.
Il ne sent point frémir la terre sous ses pas;
La mer n'a pas chanté pour lui! l'ennui le ronge,
Et, n'ayant rien à dire, il tisse le mensonge.

VALA

Ah! tu n'es point Vegtam, et je pressens un dieu.

ODIN

Si tu m'as deviné, vierge, exauce mon vœu :
Chante-moi le destin du monde !

VALA

Patience.

ODIN

O femme, j'ai toujours désiré la science.
A l'aube des temps (vois quelle mémoire j'ai !)
Pour entendre parler l'abîme je plongeai
Jusqu'aux sources du vieil Océan : son langage
Me devint familier. Je dus laisser en gage
Un de mes yeux, Vala, pour boire avec Mimer.
Sur ce Frêne, durant neuf longues nuits d'hiver,
Je songeai gravement et j'inventai les runes.
Et la neige étoilait ma tête aux boucles brunes ;
Car j'étais jeune alors, moi, le vieux des chemins,
Dans l'univers à peine achevé par mes mains !

VALA

Odin (car c'est bien lui) veut que je le confonde.
Tu te vantes. Je sais les premiers jours du monde ;
Il fut bien avant toi. Point de large ciel bleu :
Le pays des frimas et l'empire du feu

Étaient, en ce temps-là, séparés par l'abîme.
 Mais (me comprendras-tu ?) soudain l'Esprit sublime,
 L'être inconnu, celui qui dispose de tout,
 Secoua sa torpeur séculaire, et, debout
 Sous une forme humaine au cœur de l'incendie,
 Exhala vers la brume, aussitôt attiédie,
 Un souffle qui remplit tout l'espace béant
 Et qui, d'un bloc rigide et froid, fit un géant.
 Puis naquit une vache, et la bonne femelle
 Répandit par sa tiède et féconde mamelle
 Quatre fleuves de lait qui nourrirent Ymer.
 Point de forêts encor, de sables ni de mer :
 La neige — où le géant vautrait sa masse informe.
 « Je veux, pensa le maître inconnu, qu'il s'endorme. »
 Le monstre s'assoupit, et les géants du froid
 Sortirent par essaims du creux de son bras droit.
 Alors l'être sans nom rentra dans le mystère
 Afin d'y rêver comme un aigle solitaire,
 Jusqu'à ce que le loup qui vous est odieux
 D'un pâle crépuscule enveloppe les dieux.

ODIN

Ton langage est obscur, femme. Ce puissant maître,
 Je ne le connais point.

VALA

Penses-tu tout connaître ?

ODIN

Non, Vala. Mais je sais que la vache aux poils blonds
Pour assouvir sa faim léchait de froids grêlons,
Et qu'elle en vit surgir des cheveux, une tête,
Le corps d'un dieu. Son nom fut Bor. La douce bête
Veilla sur lui longtemps avec des soins exquis.
Mais Bor voulut avoir des fils ; et je naquis
D'une géante fraîche et robuste, pour être
L'ouvrier de ce monde, ô femme, et son vrai maître.
Ymer était stupide, inexorable, affreux.
Les jeunes fils de Bor, comme il marchait contre eux,
Lui lancèrent au front d'énormes blocs de glace,
Et le monstre, abattu, fut achevé sur place.
Puis mes frères et moi nous jetâmes son corps
En travers de l'abîme, après de longs efforts.
Son sang, qui ruisselait de blessures profondes,
Fit les fleuves bruyants, la mer aux vastes ondes ;
Sa chair devint le sol ; ses os furent les monts ;
Sa barbe et ses cheveux, les bois que nous aimons ;
Je fis de son cerveau répandu dans l'espace
Le brouillard du matin, le nuage qui passe ;
Et, pour être témoin de l'ordre universel,
Son crâne monstrueux fut la voûte du ciel...

VALA

Ainsi tu répondis au crime par le crime.
Quel sera le recours du faible qu'on opprime,
Si l'exemple de tous est un dieu meurtrier ?
Ton règne, dur vieillard, chef des peuples, guerrier
Qui jadis ébranlais la terre par ta lance,
Est fondé sur la force et sur la violence.

ODIN

Mais c'est pour le salut de tous que j'ai lutté !
Car, imposant aux dieux ma ferme volonté,
Attentif, protégeant la moindre créature,
J'ai fait fleurir la loi dans l'immense nature.
Tu n'as pas oublié les bienfaits qu'on me doit.
La terre vit surgir, au signe de mon doigt,
Deux robustes coursiers que ma parole guide.
L'un d'eux, en secouant sa crinière splendide,
Fit la lumière et mit la joie au cœur des dieux ;
La mer étincela, le ciel fut radieux.
A peine il eut fini sa course triomphale
Que l'on vit s'élanter une sombre cavale ;
Et lorsque revint l'aube, aux clameurs des aiglons,
L'écume de sa bouche argenta les vallons.
Tels, le Jour et la Nuit sortaient de ma pensée.
Me couchant sur la terre âpre, nue et glacée

Où dormaient de beaux fruits, de merveilleux trésors,
Je donnai la chaleur et la vie à son corps.
Un frêne altier croissait près d'un gracieux orme.
Je sus adroitement modifier leur forme ;
Ils eurent un visage et le beau sang vermeil ;
Je les tirai de leur mystérieux sommeil ;
Et, soufflant dans leur bouche une part de mon âme,
J'en fis le premier homme et la première femme.
Je créai le serment pour sceller leur amour.
Je veille. Mes corbeaux s'envolent chaque jour
Et reviennent, le soir, me conter à voix basse
Tout ce qu'ils ont vu faire en traversant l'espace.
Je donne ma science ; et mes runes, souvent,
Endormirent la mer, firent tomber le vent ;
J'en sais pour arrêter en l'air le vol des flèches !
Dans un château magique au bord des vagues fraîches,
Je chante avec Saga les actes accomplis
Par ceux qui, dédaignant de mourir dans leurs lits,
Méritèrent qu'un dieu chantât leur rude histoire.
Je suis à tous. Je donne aux braves la victoire,
Aux scaldes le génie et la brise aux vaisseaux.
Qui me hait ? les méchants. Qui me raille ? les sots.

VALA

La guerre est éternelle entre les fils des hommes.

ODIN

Tant mieux ! laisse-nous vivre en vaillants que nous sommes.
Dieux ou mortels, le sang versé nous réjouit.
Quand de mâles guerriers luttent jusqu'à la nuit,
A nombre égal, le fort en face du robuste,
Je dis que la bataille est une chose juste !
Je me plais, lorsqu'ils vont en guerre par milliers,
A mugir dans le creux de leurs grands boucliers.
Ah ! qu'ils sont beaux, filant aux lueurs des étoiles,
Les hardis rois de mer, sur leurs chevaux à voiles !
Dans leurs âpres combats, quand se heurtent les nef,
La hache retentit sur le crâne des chefs ;
La lueur de l'épée entre dans leurs prunelles.
Les oiseaux, convoitant les morts, battent des ailes ;
La mer s'enfle ; le ciel est plein de cris aigus ;
Et des bancs de poissons s'engraissent des vaincus.
J'ai moi-même, orgueilleux de ces luttes viriles,
Refoulé les géants vers leurs déserts stériles.
Thor leur serrait le cou comme dans un étau
Ou les frappait avec son agile marteau,
Bien qu'ils eussent le crâne aussi dur que des pierres.
Moi, sans pâlir, j'allais soulever leurs paupières
Pour éteindre l'éclair de leur regard cruel,
Et je lançais leurs yeux farouches vers le ciel !

Alors ce n'était pas comme lorsqu'une vierge,
Dans la maison du vieil ami qui vous héberge,
Sourit des yeux après qu'elle vous a versé
De l'hydromel nouveau fortement épicé...
Non, non, ce n'était pas comme lorsqu'on embrasse
La bien aimée afin d'éterniser sa race,
Et que , lui caressant les cheveux ou les seins,
On se livre à l'amour sur de moelleux coussins !

VALA

Tu ne hais pas non plus (je vois ton œil qui brille)
A te glisser, le soir, près d'une jeune fille.
Jadis tu dépassais la fureur des taureaux.

ODIN

Il fallait bien peupler la terre de héros !
Puis, pourquoi condamner l'amour ? Un frais visage,
O Vala, peut troubler même l'esprit du sage.
Je m'inquiète peu d'être en butte au moqueur
Quand le baiser de joie éclaire tout mon cœur.

VALA

Soit ; mais que me veux-tu ? Retourne à tes armées,
Ou va rire dans l'ombre avec tes bien aimées ;
Te recevoir est un fastidieux honneur.

ODIN

Femme, j'ai désappris le chemin du bonheur.
Balder est mort. Sa mère était pleine de craintes
Et le suivait partout à ses chères empreintes.
Tous les êtres l'aimaient. Ils firent le serment
De protéger mon fils, le dieu frêle et charmant.
Même la terre et l'eau, les pierres et les plantes
Furent pour lui des sœurs tendres et vigilantes.
Hélas ! on ne fit point jurer le faible gui.
Et tandis que Balder sommeillait, alanguie
Par une nuit d'amour, de baisers, de beaux songes,
L'astucieux Loki, passé maître en mensonges,
Accabla le jeune homme, et, malgré son serment,
D'une branche de gui le frappa durement.
Notre fils en mourut. Celle qui lui fut chère
Rendit l'âme en tirant de sa harpe légère
Quelques mélodieux et suprêmes accords ;
Et le même bûcher consuma les deux corps.

VALA

Balder est descendu dans l'affreuse vallée ;
Aux morts les plus obscurs son âme fut mêlée ;
Il a vu le soleil disparaître et mourir ;
Et la porte de Hel, pour ne plus se rouvrir,

Avec un grincement sur lui s'est refermée...
Mais, du moins, il repose auprès de son aimée.
Leur lit d'or resplendit dans le séjour de Hel,
Et l'on brasse pour eux le plus pur hydromel.
Même, par la pitié que leur jeunesse inspire,
Ils pouvaient échapper à ce lugubre empire ;
Et tu les aurais vus s'aimer comme jadis,
Si la nature entière eût pleuré sur ton fils.

ODIN

Tout pleurait ! mais Loki versa des larmes sèches.
Une grêle d'éclairs et de rouges flammèches
Crépita dans ses yeux ; et, riant de plaisir,
Il m'arracha le fils que j'allais ressaisir.
Puis l'opprobre des dieux voulut fuir les supplices.
Transformé brusquement, monstre aux écailles lisses,
Il plonge dans l'eau vive, et ses bonds éperdus
Franchissent nos filets rapidement tendus ;
Mais Thor, le bon nageur, l'étreint comme une anguille
Malgré sa peau visqueuse et son corps qui frétille.
Le meurtrier reprend sa forme en gémissant.
De solides boyaux le serrent jusqu'au sang
Et je l'attache au pied d'un roc. Certain reptile,
A jamais suspendu sur sa tête, distille
Un horrible poison dans ses yeux grands ouverts...
Ah ! Loki peut chanter la fin de l'univers !

Mais il se tord d'angoisse au point que le sol tremble.
Le supplice est nouveau, sorcière ; que t'en semble ?

VALA

J'admire. Mais réponds aussi, père du chant.
Pourquoi caressais-tu naguère le méchant ?
Si ton esprit est fin, tu n'en fis rien paraître ;
Car tu mêlas ton sang avec le sang du traître,
Et, ta corne de buffle étant bue à moitié,
Tu lui cédas le reste en signe d'amitié.

ODIN

Savais-je quel destin me tisseraient les Nornes ?
Jouant aux dés, buvant la bière à pleines cornes,
En ce temps-là les dieux eurent l'esprit épais.
Mais nous avons perdu l'innocence et la paix !
Quand je veux revenir à ces heures sereines,
Je suis comme un boiteux qui poursuivrait des rennes.

VALA

Un funèbre avenir attend les dieux vieilliss.
Que sont les défenseurs dont tu t'enorgueillis
Près des fils monstrueux engendrés par le fourbe ?
Midgard, dont le corps souple et gluant se recourbe
En millions d'anneaux au fond du gouffre amer,
Se dressera terrible au-dessus de la mer,

Et, brillant au soleil comme une bague bleue,
Enlacera la terre en se mordant la queue.
Fenris, le loup géant, brisera ses liens.
Alors, pauvre chasseur, trouveras-tu des chiens
Qui, sans peur, et taillés pour des luttes pareilles,
Aillent lui labourer la nuque et les oreilles?
Sans hurler (car Fenris est un silencieux)
Il ouvrira sa gueule immense jusqu'aux cieux ;
Et les hommes, pleurant sur les montagnes noires,
Entendront le soleil crier sous ses mâchoires.

ODIN

Ah ! vienne la bataille ! Il est temps : je la veux.

VALA

Tu n'es plus le hardi jeune homme aux longs cheveux.
Ce chapeau dont le bord circulaire s'incline
Pour cacher un trou noir dans ta face divine,
Cette pique émoussée et qui ne brille pas,
Sont-ils faits pour celui qui se rue aux combats ?

ODIN

Eh bien ! je porterai le casque aux larges ailes.
Ma lance jettera de rouges étincelles.

VALA

Ton cheval est fourbu.

ODIN

Non : vois ses yeux ardents !
En outre j'ai gravé des runes sur ses dents.

VALA

Pauvre fou ! Si mes yeux avaient encor des larmes,
Je pleurerais sur toi.

ODIN

Thor est mon frère d'armes.

VALA

Thor est brave. Il remplit sa femme de terreur
En secouant sa barbe épaisse avec fureur.
Il oppose un hautain silence à toute injure.
Il absorbe sans joie et par simple gageure
Trois barils d'hydromel, un bœuf, douze saumons ;
Et, pour ronfler, il a de terribles poumons !

ODIN

Tu railles froidement, vierge austère et savante.
Oui, Thor est brave. Nul ne voit sans épouvante
Sa ceinture de force et son dur gantelet.
Il ne supporte pas longtemps qui lui déplaît.
Thor n'a jamais menti ; c'est une âme princière ;
Et moi, je te défends de l'insulter, sorcière !
Mes compagnons sont beaux et vaillants.

VALA

Quand le loup

Viendra pour t'étrangler, ne compte pas beaucoup
Sur Frey qui par amour livra sa large épée ;
Je crois que ton attente, ami, serait trompée.
Heimdall, gardien des dieux, dont les dents sont en or,
Est plein de vigilance et sonne bien du cor ;
Il dort moins qu'un oiseau ; retenant son haleine,
Dans la nuit il entend pousser l'herbe, et la laine
Croître sur les moutons ; c'est un esprit subtil...
Mais, vienne l'heure affreuse, à quoi servira-t-il
De si bien démêler la plainte faible et douce
Que fait dans la prairie un brin d'herbe qui pousse ?
Sur la glace, une fois, je vis glisser Uller.
Ses patins sont plus vifs que les souffles de l'air ;
Il n'en fuira que mieux au jour de la bataille.
Tyr pourrait à bon droit être fier de sa taille ;
Hélas ! il est manchot.

ODIN

Ne ris pas, femme. Un jour

Nous jouâmes au loup Fenris un méchant tour.
Il dansait parmi nous. « Je ne veux pas qu'il meure,
Dis-je aux dieux, car le sang souillerait ma demeure ;
Mais il sera captif dans ce lien d'acier. »
Puis, flattant le museau du monstre carnassier :

« Laisse-toi faire, dis-je, et vois comme on s'amuse !
 Viens ; tu m'enchaineras après. » Lui, plein de ruse
 Bien qu'il fût jeune encor, n'y voulut consentir
 Que si l'un d'entre nous, Thor, ou moi-même, ou Tyr,
 Osait plonger son poing dans une gueule horrible
 Dont il nous découvrirait la denture terrible.
 Tyr ayant étendu sa main, le loup fut pris.
 Je ne le lâchai point, Vala, malgré ses cris,
 Celui qui, paraît-il, un jour doit me détruire !
 Et les dieux pleins de joie éclatèrent de rire ;
 Car, l'écume à la gueule et du sang plein les yeux,
 La bête resserrait par ses bords furieux
 Le dur lien dont elle était enveloppée.
 Mais Tyr, seul dans un coin, pleurait sa main coupée.

VALA

Cette main lui fera défaut cruellement.

ODIN

Il n'en sera pas moins fidèle à son serment !
 Bien d'autres surgiront à l'appel de leur maître ;
 Et les fils du parjure apprendront à connaître
 La force des héros tués dans tous les temps
 Qui me sont apportés, tièdes et palpitants,
 A travers les forêts, les bruyères fleuries
 Sur les chevaux ailés des blondes Valkyries.

VALA

Oui, dans la haute salle au toit de boucliers
Ils dévorent, muets, la chair des sangliers ;
Gonflés de bière, ils font d'interminables rêves
En regardant rougir des broussailles de glaives
Dans l'âtre qui projette une immense clarté ;
Sans doute qu'ils sont las de l'immortalité...
Ah! les tristes héros! La plus vaste des salles
Compte presque un millier de portes colossales,
Et, les siècles étant à la fin révolus,
Chacune vomira huit cents hommes et plus :
Mais, que le loup géant souffle sur cette armée,
Elle disparaîtra comme un peu de fumée.

ODIN

Crois-tu m'épouvanter, corneille de malheur?
Ameute contre moi mes ennemis; dis-leur
De ruiner mon œuvre et de hâter ma chute;
Moi, vieillard, je suis prêt à soutenir la lutte,
Et s'il le faut, Vala, je me défendrai seul
A l'ombre d'Yggdrasil, le magnifique aïeul.

VALA

O le meilleur des dieux, Odin, je te salue!
Je connais maintenant ton âme résolue,

Et je déroulerai devant toi l'avenir,
Ton cheval en dût-il affreusement hennir.
Toi-même il faut t'armer d'un robuste courage
Pour voir entre tes mains s'effondrer ton ouvrage,
Patient ouvrier qui formas l'univers !
Contre les violents, les fourbes, les pervers
Tu batailles depuis l'origine des choses ;
L'angoisse étreint ton cœur ; jamais tu ne reposes ;
Et si partout le mal surgit auprès du bien,
C'est que la loi fut telle, et nul n'y pouvait rien.
Or, la vieille rancune et la tenace envie
Sauront déraciner le Frêne de la vie ;
Mais c'est après un vaste et suprême duel
Où l'on ne verra point fuir les héros du ciel
Que le saint Yggdrasil se tordra dans la flamme.
Pas une trahison n'affligera ton âme ;
Et, le mal ne devant jamais porter de fruit,
Nul n'aura la victoire et tout sera détruit.

ODIN

J'ai toujours souhaité qu'on me rendît justice.
Va, chante ; et que bientôt la mort anéantisse
Le vieil Odin lassé par d'éternels combats !
J'ai vécu pour l'honneur, et l'honneur ne meurt pas.

VALA

La nuit vient sur les dieux ; voici le soir des Ases.
Tout va finir. L'amour lui-même est sans extases.
L'adolescent n'a point d'ami qui lui soit cher.
Mais une âpre luxure aiguillonne la chair ;
L'homme n'a plus pitié de l'homme ; et l'on se cache
Pour enterrer les morts. C'est l'âge de la hache.
Pas une fleur n'éclot. Sur le triste univers
Silencieusement passent trois longs hivers ;
La neige monotone et stérile tournoie ;
Le soleil appauvri ne verse plus la joie.

ODIN

Hélas !

VALA

Mais tout à coup le grand aigle du Nord
Au-dessus d'Yggdrasil entonne un chant de mort ;
Et, tandis que l'oiseau crie avec véhémence,
Le Frêne retentit comme une harpe immense,
Car l'aigle, en secouant ses ailes, fait courir
Des frissons à travers l'arbre qui va mourir.
Au loin, dans la forêt, chante un coq écarlate ;
Un autre à crête d'or, dont la fanfare éclate
En haut du ciel, répond au sombre coq de fer
Qui sanglote parmi les brouillards de l'enfer.

Tous trois, glaçant les dieux d'une peur inconnue,
Annoncent l'incendie et l'heure enfin venue.
Fenris rompt ses liens. Midgard sort de la mer.
Odin va consulter la tête de Mimer,
Et la tête répond en roulant ses yeux mornes :
« Tu n'éviteras point la dure loi des Nornes. »

ODIN

En sais-tu davantage ?

VALA

Oui. Je vois s'avancer

Un vaisseau que la mer houleuse va lancer
Contre le saint palais des dieux. Plus de rivages ;
Devant le Walhalla hurlent les flots sauvages.
De la brume et du froid, les géants sont venus.
Point d'armes ; des serpents ceignent leurs torses nus ;
Et les monstres de Hel encombrant le navire
Que Loki délivré guide avec un sourire.
Fenris vient d'égorger les hommes par milliers.
Les célestes héros, vainement suppliés,
N'ont pu porter secours aux peuples de la terre ;
Et le sang qui bouillonne et ne veut point se taire
Déferle jusqu'aux pieds des dieux pâles d'horreur.
Leurs femmes, sans crier, sont mortes de terreur.

ODIN

Quoi ! nos femmes aussi ? nos femmes mourront-elles ?
Pourtant n'a-t-elle point des grâces immortelles,
Freia dont les cheveux, le sourire ou les pleurs
Ont donné leurs doux noms aux plus suaves fleurs ?
O Vala, quand la grâce aura quitté le monde,
La terre ne pourra redevenir féconde ;
Rien ne fleurira plus.

VALA

Heimdall sonne du cor.

Odin, qui resplendit dans une armure d'or,
Se précipite avec sa lance meurtrière.
Les dieux le suivent. Honte à qui reste en arrière !
Les durs géants du froid, les compagnons de Hel
Ont quitté leur navire et franchi l'arc-en-ciel ;
De rauques beuglements sortent de leurs poitrines.
Fenris jette un torrent de feu par ses narines.
Il te cherche ; tu lui fais signe de la main ;
Mais il mettra longtemps à frayer son chemin
A travers les grands ours, les louves affamées
Qui te montrent les dents, ô père des armées !
Midgard, auprès de qui Thor paraît comme un nain,
Le couvre tout entier de son mortel venin ;
Mais le marteau de Thor vibre dans l'air, et broie
Le crâne du serpent déjà sûr de sa proie.

Ils meurent tous deux. Frey, qui n'a point d'armes, mord
Cruellement Loki, chancelle, et tombe mort.
Tyr et le chien de Hel se sont tués l'un l'autre ;
Et dans le sang de tous le grand aigle se vautre.
Le chef des dieux faiblit. Il aperçoit soudain
L'énorme loup : Fenris se jette sur Odin,
L'étrangle, ouvre une gueule écumante, et devore
Son ennemi muet, mais qui palpite encore.
Les narines du loup ronflent des jets de feu,
Tandis que sous ses dents craquent les os du dieu
Avec le casque d'or, la cuirasse et la lance ;
Et sur le monde plane un terrible silence.

ODIN

Puissé-je rester calme en face de la mort !

VALA

Vidarr sort de ses bois. Il est sauvage et fort.
Il a toujours vécu sous d'épaisses ramures
Que respectait la hache, et pleines de murmures ;
Mais l'homme aux yeux songeurs sait que tu l'engendras,
Et le loup va sentir la force de son bras.
Sur un étalon vierge et nu, sans mors ni rênes,
Vidarr, loin des bouleaux, des aulnes et des frênes,
Galope dans la boue et dans le sang. Ton fils
Saute de son cheval et va droit à Fenris.

Il ouvre sans effort la gueule de la bête
Qui frémit d'épouvante et dont le cœur halète.
Sa chaussure d'acier brise les dents du loup.
Il le déchire avec ses mains ; puis, d'un seul coup
De la masse de fer qui pend à sa ceinture,
Il abat sur le sol l'affreuse créature.

ODIN

Si je dois être ainsi vengé par mon enfant,
O femme, que me fait la mort ?

VALA

Le ciel se fend,
Tombe, écrase la terre, et la terre s'abîme.
Seul, au-dessus des flots, surgit l'arbre sublime
Où s'engouffrait la voix des peuples et des dieux,
Le vieux Frêne, l'aïeul miséricordieux
Qui donnait leur pâture à des millions d'êtres,
Lui, déjà vénérable aux siècles des ancêtres !
Mais le feu destructeur hurle dans l'arbre saint ;
Et, tandis que la flamme implacable l'étreint,
Le Frêne tord ses bras, comme pris de démence.
Puis, lorsqu'est dévorée enfin la torche immense
Plus rouge sur la mer que le soleil levant,
Les cendres d'Yggdrasil s'éparpillent au vent.

ODIN

Est-ce la fin de tout, Vala? Tu m'épouvantes.
Ni lumière, ni bruit; plus de formes vivantes;
Quoi donc?

VALA

L'être inconnu, dont le souffle béni
Pénétra de chaleur tout l'espace infini,
Fera jaillir des flots une terre nouvelle.
Entends ce que l'esprit des siècles me révèle!
Je vois surgir un monde éternellement vert,
Beau, joyeux, diapré de fleurs et tout couvert
De splendides moissons que l'on n'a point semées.
Les jours sont clairs; les nuits, tièdes et parfumées.
Avant d'être englouti, le soleil déjà vieux
Mit au monde une vierge aux doux et chastes yeux,
Et le ciel, qui la voit briller, salue en elle
Sa lumineuse amie et son âme éternelle.
La mer est toute bleue. Au-dessus de ses eaux
Volent des tourbillons de merveilleux oiseaux
Qui vivent de lumière et dédaignent la proie.
C'est une paix sacrée, une indicible joie.
Balder, sorti de Hel pour le bonheur sans fin,
Vit avec son aimée en un temple d'or fin,
Et, sage, prononçant des paroles augustes,
Il règne avec bonté sur un peuple de justes.

ODIN

Rends-toi, vierge. Adieu. Mon plus ardent souhait
Fut d'arracher son âme au traître qui me hait ;
Mais, pour que le destin tout entier s'accomplisse,
Je ne tenterai pas d'abrégéer son supplice.
Bien trouble est l'avenir, et je le comprends peu.
Mais j'ai patiemment fait mon œuvre de dieu,
Femme; et, puisque mon fils bien aimé doit revivre,
C'est d'un cœur résolu que je vais la poursuivre.
Pourquoi gémir? la vie est bonne malgré tout;
L'éternel voyageur marchera jusqu'au bout.

VALA

Père des dieux, sois fier de m'avoir éveillée !
Je vais me rendormir sur la terre mouillée ;
Et nul n'interrompra désormais mon sommeil
Jusqu'à ce que Fenris dévore le soleil.



NOTES

LE CYCLE ; L'ÂME HEUREUSE. — Les monuments les plus anciens de l'Égypte nous la montrent parvenue au monothéisme. « Au sommet du panthéon égyptien, dit M. Mariette, plane un Dieu unique, immortel, incréé, invisible et caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence. » Les premiers tâtonnements de l'Égypte nous sont inconnus ; mais elle dut passer par le sabéisme, ou culte des astres, avant de s'élever à une notion abstraite de la Divinité. La mythologie populaire l'indique nettement. Comme le dit M. Pierret, cette mythologie réside dans le drame solaire. « Il se compose de plusieurs actes qui sont : la naissance de l'astre à l'Orient, son parcours diurne, sa disparition à l'horizon occidental, sa traversée nocturne de la région infernale et sa réapparition à l'Orient. »

Certaines expressions donnent l'idée d'un Dieu vraiment créateur. A l'origine, il a dit au soleil : « Viens à moi. » Cela ressemble au « *Fiat lux* » sans avoir la merveilleuse netteté de la formule biblique. D'autre part, le soleil est « le corps de Dieu » ; ce qui suppose une plus grande vénération de l'astre que si on en faisait un simple ouvrage de l'Être tout-puissant. Dieu, dont les hommes ignorent le vrai nom, est désigné par ceux du soleil. L'astre qui mûrissait les moissons, domptait les puissances ténébreuses, faisait la vérité sur la terre et descendait dans l'Amenti pour y juger les âmes fut, aux yeux des Égyptiens, une manifestation suprême de l'Être inconnu, une forme divine de son énergie, quelque chose comme une modification de sa substance mystérieuse. Peut-être que le Dieu des Égyptiens, dont il est malaisé de se faire une idée précise, fut intermédiaire entre l'actif Jéhova de la Bible et le Brahm neutre des Indiens. « Il a partout, dit M. Mariette, des agents qui

sont ses propres attributs personnifiés, et qui deviennent autant de dieux sous des formes visibles. »

La mythologie de l'Égypte me paraît assez simple. Le soleil en est le centre, on peut dire le dieu unique, sous des noms qui varient. Trois de ces noms, groupés ensemble, représentent les diverses phases de la vie solaire. L'astre est d'abord un dieu invisible qui crée sa forme et engendre son corps; puis il resplendit de toute sa gloire; enfin il descend dans la région souterraine où, sous le nom d'Osiris, il juge les âmes. Ici encore, il est difficile de savoir si cette succession de rôles divers correspond, chez l'Être absolu, à des hypostases bien définies. M. Maspéro dit : « Unique en substance, il n'est pas unique en personne... Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond; il trouve en son propre sein la matière de son enfantement perpétuel... Il est à la fois le père, la mère et le fils de Dieu... Ces trois personnes sont Dieu en Dieu, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, concourent toutes trois à son infinie perfection. » Soit; mais y a-t-il un rapport entre cette trinité métaphysique et celle qui est relative aux phases du soleil?

S'il faut renoncer à se faire une idée nette de cette obscure théologie, au moins est-il constant que sous les diverses formes du soleil se cache une puissance inaccessible. Ces formes en elles-mêmes sont très concevables. Ptah est un dieu primordial; le soleil levant « Ammon-Ra » jaillit de sa mystérieuse fornication. Il accomplit une œuvre de lumière analogue à celle des dieux aryens; le serpent Apap, qu'il dompte chaque jour, est un symbole des ténèbres. D'ailleurs on attribue au monstre une puissance bien effective, car il est appelé : celui qui se nourrit des morts. Quant aux déesses, « elles personnifient, dit M. Pierret, la lumière du soleil ou l'espace dans lequel il prend naissance et dans lequel il se couche. » Aussi peuvent-elles être regardées comme « la mère du soleil » ou comme ses filles; et on dit qu'elles sont fécondées par lui. De là l'inceste, si fréquent dans les mythologies. Les attributs du soleil sont doubles parce que l'Égypte est censée être le milieu de la terre, et que l'astre, en la traversant, divise le monde en deux régions égales. L'Égypte, qui pense toujours à son fleuve, attribue au soleil non pas un char, mais une barque. Les âmes heureuses y sont rangées autour de lui, à moins qu'elles ne halent le navire; et

souvent on les identifie avec le dieu dont elles partagent la vie glorieuse.

Il est vraisemblable que la foi en l'immortalité se fortifia peu à peu chez les Égyptiens. La primitive croyance des peuples semble avoir été qu'il survivait quelque chose de l'être humain, non pas la partie essentielle, mais comme une ombre de lui-même. En Égypte, on crut que cette existence dépendait de la conservation du corps. Cela explique les soins donnés à la momie ; car une foi vraiment spiritualiste eût rendu inutiles tant de précautions. Quand la croyance à l'immortalité fut établie, on ne renonça point pour cela à de pieux usages. Il est possible qu'on ait persisté à les croire indispensables. D'après la doctrine égyptienne, l'âme quittait son corps, subissait le jugement et, si elle était déclarée innocente, rentrait en possession de ses membres rajeunis et transfigurés. Il est bien malaisé de savoir si toutes les cérémonies du jugement doivent être prises à la lettre ou regardées comme des symboles. On peut avoir le même doute relativement aux soins maternels dont les déesses entouraient les morts, animés peu à peu d'une vie nouvelle. Isis, comme symbole de la nature, est une conception plus moderne ; mais j'ai cru que je pouvais m'en servir.

Dans les deux poèmes, je me suis inspiré d'hymnes traduits par MM. de Rougé, Chabas, Lefébure et de Horrach, ainsi que du *Livre des Morts*, dont M. Pierret a donné une version. J'ai consulté le *Panthéon égyptien*, résumé fait par le même auteur, deux opuscules de M. Ledrain et un livre de M. l'abbé Ancessi : *Job et l'Égypte*. Mais les rapprochements que cet auteur établit entre l'Écriture sainte et la doctrine égyptienne m'ont paru forcés.

ADAM ET ÈVE. — Le sujet de ce poème est la destinée de l'homme ; il se rapporte à la pensée générale des *Symboles* en ce que Dieu est le premier auteur de cette destinée. Le travail et la douleur sont attachés à la vie humaine ; mais, comme elle y gagne en dignité, l'homme bénit Dieu d'avoir établi les choses comme elles sont. C'est ce que j'ai voulu exprimer.

Une telle interprétation du mythe d'Adam et Ève choquera ceux qui veulent y trouver, d'après la théologie chrétienne, un récit ou

une théorie de la chute et l'annonce d'un Rédempteur destiné à effacer dans l'homme les traces du péché originel. Mais, pour peu que l'on soit au courant de l'exégèse moderne, on sait que la théologie a très souvent faussé l'esprit de la Bible. L'idée d'une déchéance de l'homme est étrangère à l'ancien Testament. Il perdrait quelques pages admirables, mais non pas une doctrine essentielle, si on lui enlevait le second chapitre de la Genèse.

Tout d'abord, ce morceau ne s'accorde pas avec le chapitre précédent où la création de l'homme (mâle et femelle) est placée après celle des animaux, et où il n'est nullement parlé d'une transgression d'Adam. Le second chapitre présente un caractère tout autre. D'après ce deuxième récit où Dieu est nommé Jéhova, non plus Élohim comme dans le précédent, l'homme a été créé avant les animaux. Le ton naïf et familier de la narration contraste avec la solennité du premier chapitre. L'auteur n'a pas eu la prétention de rapporter l'histoire vraie du premier couple; il a voulu exprimer symboliquement une vérité relative à toute la race humaine. L'allure fantastique de la fable en est un indice; de même, la façon par trop humaine dont l'Éternel agit et s'exprime. Il souffle dans les narines de l'homme, se promène à la fraîcheur du soir et fait lui-même de habits de peaux pour en revêtir nos premiers parents. On remarque aussi que l'homme parle de père et de mère, lorsqu'il devrait ignorer la signification de ces mots. Mais quel est le sens du mythe ?

Avant de lire la Bible de Reuss, j'avais pensé que le récit biblique pouvait être interprété d'une façon très différente de celle que l'Église a consacrée. Je ne me flattais pas de découvrir le sens du mythe; je voulais m'en servir comme d'un symbole pour exprimer une pensée moderne. M'appuyant sur la Bible même, je n'admettais pas que l'homme fût coupable de transgresser l'ordre de Dieu, puisqu'il ignore la différence du bien et du mal tant qu'il n'a pas goûté au fruit défendu. Il me parut possible que Dieu, à la fin de l'allégorie, exposât seulement les conséquences nécessaires de l'acte commis par l'homme, au lieu d'infliger un châtement à cet être jusque-là irresponsable. Et je me mis à voir dans le mythe d'Adam et Ève une figure de cette idée : notre désir d'un bonheur absolu est aussi dénué de sens qu'irréalisable; car une vie toute de délices n'aurait

point de dignité, et, si la douleur n'existait pas, nos joies les plus profondes deviendraient inconcevables.

Quand je lus le commentaire de Reuss, j'y trouvai une interprétation voisine de celle que j'avais rêvée, et reposant sur des raisons solides. C'est par une allégorie de l'enfance qu'il explique la vie du premier couple dans le jardin planté par Dieu. « La défense qui leur est faite n'exprime que le regret universel et profond de la perte irréparable de l'âge d'or de la vie... » Il ne s'agit point, pour l'homme, d'un châtement lorsqu'il est chassé de l'Éden : la défense même fut étrangère à la morale, et l'intelligence y était seule en cause. Cependant il est naturel qu'une espèce de remords naisse dans le cœur de l'homme lorsque ses yeux sont dessillés. « Avec la conscience de lui-même, l'homme arrive à la conscience du péché; c'est même généralement le péché qui lui dessille les yeux. » Or, n'oublions pas qu'il s'agit d'un mythe applicable à l'espèce entière et non pas de l'histoire d'un individu (1). La conscience que l'homme et la femme ont subitement de leur nudité exprime très bien l'éveil de la pudeur. Ève cède la première au conseil du reptile parce que la femme est souvent plus précoce et plus subtile que l'homme. Le serpent lui-même est choisi comme le plus rusé des animaux : il personnifie les suggestions de l'instinct. Il n'y a point de diable en toute cette histoire. « Le diable est inconnu à l'Ancien Testament. » Il n'est point dit que la femme écrasera le serpent, mais ceci : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta race et la sienne; elle s'acharnera après ta tête, et toi, tu t'acharneras après son talon... » Le traducteur dit à ce propos : « La punition infligée au serpent appartient, comme un simple corollaire, à la forme allégorique une fois choisie. »

Je viens de résumer le commentaire de Reuss; on le trouvera tout au long dans le premier volume consacré à l'Histoire Sainte et à la Loi (p. 286 à p. 300). Je ne dirai pas que cette interprétation me paraît décisive; mais je la trouve très vraisemblable. J'ai gardé, dans *Adam et Ève*, ma façon de voir, non pas que je la croie plus

(1) Ceci n'empêche pas que, pour celui qui a établi le texte définitif de la Bible, le mythe d'Adam et Ève ne soit un récit de ce qui arriva réellement au premier couple. Sans quoi, on ne voit point pour quelle raison il eût intercalé cette histoire après le premier chapitre de la Genèse.

exacte (bien au contraire), mais parce qu'elle est peut-être plus philosophique. Accepter la destinée telle qu'elle est et regarder comme un rêve stérile l'idée d'une vie paradisiaque, cela me semble avoir une portée plus haute que de constater la perte irréparable de notre enfance. Au reste, d'après le commentaire de Reuss, le mythe laisse deviner ce qu'il y a de supérieur dans une existence de travail et d'épreuves. « Il a voulu connaître; il a dû renoncer au reste. Lequel des deux biens est préférable ? Le mythe, tout en déplorant la perte de l'un, insinue que le mortel peut être fier du choix qu'il a fait de l'autre. »

Il est clair qu'en traitant ce mythe à nouveau je devais accepter comme réel le séjour du premier couple dans le Paradis terrestre; je n'ai pu que donner à entendre ma vraie pensée. Cela m'a permis de concilier la thèse de Reuss avec ma propre conception. J'ai fait dire à Ève : « Oui, dans le frais jardin nous eûmes notre enfance, » ce qui n'est, dans sa bouche, qu'une expression figurée.

Comme je voulais présenter une image idéale de la famille humaine, je n'avais que faire de prédire le crime de Caïn : d'autant plus que ce nouveau mythe, symbolisant des rivalités de races, est sans connexion avec celui dont il s'agit.

Ce poème est philosophique : il ne prétend pas exprimer la foi d'une race et d'une époque. Je m'y suis servi d'un langage moderne, tout en m'efforçant d'éviter les anachronismes qui, en un tel sujet, se font jour dans les expressions les plus habituelles.

LE PEUPLE DE DIEU. — Bien que j'aie traité quatre sujets bibliques, j'en ai consacré deux seulement à résumer la foi religieuse des Hébreux. J'ai voulu rappeler d'abord ce qu'il y eut de profondément national dans la croyance d'Israël; puis mettre en lumière la religion des prophètes qui se fit de plus en plus large et sublime.

Chez aucun peuple de l'antiquité la foi religieuse ne tint une aussi grande place et ne fut aussi profondément élée à la vie que chez le peuple hébreu. Jéhova, qui à l'origine était un dieu national, en lutte avec tous les autres, mais n'ayant pas seul le privilège de l'existence, fut peu à peu imposé comme dieu unique à la masse du peuple. Ceux qui réussirent à faire triompher cette

croyance l'ennoblirent à mesure que leur sens moral se fortifiait et que leur religion se faisait plus humaine. Ces hommes furent pendant longtemps tout ce qui avait une pensée parmi la nation juive; et elle ne fit aucun progrès moral qui fût accompli hors de leur influence.

On sait que la Bible a été, dans notre siècle, l'objet d'incessantes études (1). Je n'ai pas à parler de ces travaux. Je rappellerai seulement qu'en dépit de toutes les controverses on est d'accord sur une chose essentielle : c'est que les livres jadis attribués à Moïse furent définitivement rédigés à une époque assez récente. On y a fondu ensemble bien des traditions diverses. Plusieurs récits ont été enchevêtrés d'une façon qui paraît inextricable; et la légende épique d'Israël se trouve mêlée à une législation beaucoup plus récente, et qui ne fut bien fixée qu'après la captivité de Babylone.

J'ai voulu, en écrivant *Le peuple de Dieu*, m'en tenir à la simplicité des récits les plus antiques. J'ai rappelé la légende patriarcale d'Abraham et l'héroïque histoire de la sortie d'Égypte; j'ai montré la sollicitude de Jéhova pour les siens; je lui ai fait exposer quels merveilleux avantages ou quelles conséquences funestes suivraient la fidélité d'Israël ou son éloignement vers d'autres dieux; enfin j'ai dit avec quelle solennité barbare le pacte avait été conclu entre Jéhova et son peuple. J'ai laissé de côté les innombrables prescriptions qui encombrant la loi mosaïque, et qui, passées sous silence par les prophètes, parfois même en contradiction avec leurs paroles, furent à coup sûr ignorées de Moïse : si toutefois il ne convient pas de regarder Moïse comme purement légendaire.

Je n'ai pas exposé les prescriptions morales du Décalogue, certainement fort anciennes, mais qui m'eussent détourné de mon sujet : l'alliance conclue entre Jéhova et le peuple hébreu. C'est là un fait unique dans l'histoire des religions, et qu'il fallait mettre en pleine lumière. La morale aura au contraire une grande importance dans le poème suivant. Je dois observer aussi, en ce qui touche le Décalogue, que, toutes les paroles de ce texte étant consacrées, il était à

(1) Il va sans dire que la critique religieuse ne date pas de notre époque. Déjà l'apôtre de la Réforme, Luther, montrait la voie par son libre jugement sur la valeur de telle ou telle partie de l'Écriture. — Spinoza est un de ceux qui donnèrent l'impulsion aux études bibliques.

peu près impossible d'en donner une transcription en vers français.

J'ai montré Jéhova tel qu'il apparaît dans la Bible ; et, certes, c'est un Dieu qui manque souvent de tendresse. Mais on ne peut lui refuser une sauvage grandeur, la fidélité à sa parole, un profond amour pour Israël. La religion de Jéhova était saine autant que rude. Elle fut le salut du peuple hébreu ; elle l'empêcha de se dissoudre parmi les populations cananéennes. On a dit que les Sémites étaient naturellement monothéistes. Seuls, en effet, les Juifs et les Arabes se sont figuré Dieu antérieur au monde, indépendant de lui, et le créant de rien par un acte de sa volonté libre (1). Mais bien des nations sémitiques restèrent enfoncées dans un polythéisme luxurieux. Tels furent les Cananéens (2). Or, pour résister à l'influence douce et perverse de la Reine du Ciel (Astarté), il fallait cet âpre Jéhova. La religion des prophètes se fit plus large ; mais, au début, le culte ne pouvait être que durement national. Israël fut, en Orient, comme le sel de la terre. Nulle corruption ne put entamer la foi de ce peuple ; et il donna au monde Jésus, le plus grand de ses prophètes.

Le Dieu de la Bible est puissamment humain ; et je pense qu'il serait oiseux de lui en faire un reproche. La Divinité, pour agir sur les hommes, doit leur être plus ou moins semblable et intervenir dans leurs affaires d'une façon directe et continue. D'ailleurs les anciens Hébreux ne furent ni des savants ni des philosophes. Mais, d'une autre façon, ils aidèrent la marche de l'esprit humain ; car leur idéal religieux, transformé, il est vrai, par le génie de nos races, triompha dans tout l'Occident. M. Renan a écrit à ce sujet des pages éloquentes.

J'ai pris les éléments de mon poème dans la Genèse, l'Exode et le Deutéronome. J'ai cru qu'il ne serait pas choquant de faire

(1) Je ne pense pas qu'il faille attribuer le même caractère au Dieu suprême des Egyptiens ; en tout cas, le doute est permis. Je ne veux pas non plus discuter l'opinion de ceux qui voient dans la « création » du ciel et de la terre, accomplie par Elohim, une simple séparation d'éléments qui auraient déjà existé. La création *ex nihilo* est un dogme pour les chrétiens : d'où tiennent-ils cette notion, inconnue aux Aryas, sinon de la Bible ?

(2) Leur origine sémitique n'est pas douteuse, malgré la Genèse. Sans quitter la Bible, l'autorité d'Ezéchiel, qui en fait des Sémites, serait au moins aussi probante.

rappeler par Jéhova lui-même ces naïfs souvenirs de l'époque patriarcale qui ont tant de saveur dans la Bible. Tous ceux que j'ai choisis se rapportent à Abraham, l'ancêtre de la race. Ce ne sont point, comme le disent certaines versions, trois anges qui vont trouver le patriarche ; le Seigneur lui-même, sous la figure de trois jeunes hommes, se manifeste à lui. M. Reuss en donne une raison qui me paraît excellente. Il y a trois actes à accomplir : faire savoir au patriarche qu'il aura une postérité bénie par Dieu ; sauver Loth qui est à Sodome ; anéantir les villes coupables. Aux trois actions répondent les trois personnages ; et l'un d'entre eux demeure seul avec Abraham, tandis que les autres se dirigent vers Sodome. Cepeudant la présence de Jéhova n'est pas moins certaine et moins efficace dans un endroit que dans l'autre. Il va sans dire que les théologiens ont reconnu les trois Personnes de la Trinité dans les trois jeunes gens qui mangèrent le veau gras du patriarche.

CONSOLEZ-VOUS. — J'ai fait, dans ce poème, de continuel emprunts aux prophéties bibliques, mais sans toucher à celles qui furent écrites après la captivité. Je me suis servi également des Lamentations attribuées à Jérémie. Les prophètes que j'ai le plus imités sont Isaïe, Jérémie, Ezéchiël et l'auteur anonyme d'une partie du livre d'Isaïe. Cette prophétie, qui commence aux paroles célèbres : *Consolamini, consolamini, popule meus*, fut écrite peu de temps avant que la captivité prit fin. Bien que l'âpreté juive n'y manque pas, elle abonde en hautes et nobles pensées. Elle semble résumer la morale des prophètes en même temps qu'elle fait pressentir quelque chose des idées chrétiennes. Il est vrai qu'une sérieuse étude de la Bible ne permet pas de croire que les visions des prophètes fussent relatives à Jésus. Mais dans quelques prophéties, surtout dans celle que j'ai dite, la religion se fait moins étroitement juive ; les portes du temple futur doivent s'ouvrir à toutes les nations ; et cela permet de prévoir le sentiment tout humain de l'Évangile, et quel esprit animera le puissant apôtre des Gentils. De plus, le prophète anonyme expose une idée inconnue à ses devanciers : c'est que les justes, ayant souffert avec les pécheurs lorsqu'une terrible catastrophe enveloppa toute la nation, contribuent au salut du peuple par le

mérite de leur souffrance. On pressent l'immolation volontaire de l'Homme-Dieu, qui, par un entier sacrifice, rachètera du mal l'humanité entière.

Bien souvent, lorsque nous lisons l'Écriture sainte, la libre façon dont l'Éternel répartit les biens et les maux choque notre sentiment de la justice. Dans la Bible même, le livre de Job n'est-il pas une pieuse et sublime protestation contre les caprices de la Providence? La théologie chrétienne fait aussi une large part au bon plaisir de Dieu. Car c'est trop exalter la créature, de supposer qu'elle puisse atteindre le salut par son propre mérite, sans qu'une main divine lui soit tendue. Mais l'origine de cette déviation de la justice ne doit pas être imputée aux prophètes juifs. Il me semble que la croyance en un Dieu personnel, d'ailleurs très fortifiante, entraîne aisément de telles conséquences. Quant aux prophètes, ils élevèrent beaucoup l'idée qu'on se faisait de la justice divine. Ézéchiël s'exprime ainsi : « Ne dites plus : nous avons mal aux dents parce que nos pères ont mangé du raisin vert. » Or, l'hérédité du châtement avait paru d'abord très naturelle et très juste. Pour la conception prophétique dont j'ai parlé, je n'y vois rien de contraire à la justice. L'innocent a été frappé avec le coupable : pouvait-il en être autrement, puisque la seule punition égale aux crimes de Juda était la ruine de Jérusalem et la dispersion du peuple? Du moins, si le juste a souffert, sa souffrance ne sera point perdue; elle servira au rachat de ses frères, et par là sera établie une sorte de justice supérieure. La solidarité humaine exige qu'il en soit ainsi. C'est avec le plus noble accent que la prophétie parle des souffrances du juste quand ses frères coupables, irrités par ses conseils, le forcent au silence; et quand, perdu dans leur multitude, il mange avec eux le pain de l'exil. Il n'est pas allé au-devant d'une douleur imméritée; mais, lorsqu'elle est venue, il l'a supportée avec une héroïque patience. Il trouve, à coup sûr, une joie dans le sacrifice. Alors, peut-on souhaiter que le juste seul eût échappé à l'affliction de tous? Le pire malheur serait pour lui de n'avoir pas été frappé par la ruine de sa patrie.

Il est impossible de croire que le *Serviteur de Dieu* dont parle le prophète anonyme ait aucun rapport avec le *Messie* (1). Ce mot n'est

(1) Je résume le commentaire de Reuss.

employé par lui qu'une seule fois, et pour désigner Cyrus (Kourès) l'Oint du Seigneur, déjà en marche pour s'emparer de Babylone. Ce que les Hébreux pouvaient savoir de la religion des Perses explique très bien que Cyrus leur parût un envoyé de Jéhova : d'autant qu'il allait triompher de leurs maîtres. Le *Messie* est en général le terme usité par les prophètes pour désigner un roi juste et puissant, issu de la souche de David, qui régnera dans la Jérusalem radieuse des temps futurs. Tel n'est point le *Serviteur de Dieu*. Il est aisé de voir que cette expression désigne tantôt le peuple entier, tantôt le petit nombre qui est resté fidèle au Seigneur. Le sens collectif du mot est évident ; car il est parfois remplacé par un pluriel, qui désigne ou bien tout le peuple, ou bien le groupe des justes. Au contraire le *Messie* est nettement individuel. Tandis qu'il apparaîtrait toujours comme un roi victorieux, le *Serviteur* n'a point de caractère royal et il n'est parlé que de ses malheurs. Pourtant on a voulu les confondre ; et, par suite de cette confusion, on a pu voir, dans le récit des peines qui accablèrent le *Serviteur de Dieu*, une prédiction de celles qui seraient infligées au Christ. Quelques passages peuvent s'adapter aux deux situations ; mais bien d'autres rendent le rapprochement tout à fait impossible. Une chose qui pouvait montrer la fausseté de cette interprétation lui donna au contraire beaucoup de crédit. Les Pères de l'Église citaient fréquemment l'auteur anonyme que l'on croyait être Isaïe ; et les versets choisis semblaient d'autant mieux se rapporter aux souffrances du Christ qu'ils étaient tous au passé. Mais cela même aurait dû faire songer, si l'on n'avait pas été si prévenu, que le prophète s'apitoyait sur des malheurs accomplis et non sur les futures souffrances de l'Homme-Dieu. De fait, la pensée de cette Rédemption à venir n'eût apporté qu'une bien faible consolation à un peuple écrasé par ses ennemis et qui soupirait vers une délivrance immédiate. Le caractère profondément national de toutes les prophéties, en particulier de celles du prophète anonyme, ne saurait échapper à personne. Si les malheurs de son siècle et de sa race furent la plus forte inspiration de cette grande âme, je ne l'en admire que davantage.

D'autres renseignements ne sont point nécessaires, puisque la Bible est encore notre livre sacré, et qu'elle est familière au plus grand nombre des lecteurs. Je ne m'excuserai certes pas d'avoir

rappelé, dans un langage inspiré des prophètes, et du reste moins hardi que le leur, l'allégorie de l'amour entre Jéhova et Jérusalem, prise pour tout le peuple. On sait que l'adultère est le symbole habituel des infidélités commises par Israël envers son Dieu. Les amants de Jérusalem sont à la fois les faux dieux et les peuples étrangers.

J'ai tâché de ne pas trop affaiblir les admirables peintures que les prophètes nous ont laissées d'un avenir idéal. Les malheurs du présent ne faisaient qu'exalter leur frénétique imagination; et, quand ils se perdaient dans la contemplation du monde futur, ils se souciaient peu des vraisemblances. Du reste, ils ne parlaient point de l'immortalité des âmes. Leur vision est fantastique, mais purement terrestre. Quant au Schéol, d'où le fantôme des morts pouvait être évoqué, c'est un lieu de ténèbres, et l'existence y est presque nulle.

Je me suis beaucoup servi du parallélisme, qui était à peu près la seule règle de la poésie hébraïque (1). C'est, comme dit M. Renan, une sorte de rime d'idées. La répétition d'une même pensée sous plusieurs formes presque semblables est un procédé naïf, mais d'une grande puissance; et les prophètes en ont tiré de merveilleux effets.

LES COLONNES DU TEMPLE. — J'ai pris dans la Bible quelques traits relatifs à la grandeur de Salomon, et des images qui montrent la toute-puissance de Dieu et le néant de la créature; mais l'inspiration de ce poème est très peu biblique. Le Salomon que je présente est celui de la légende et non de l'histoire, l'adepte de la Kabbale, le mage initié aux sciences occultes. J'ai voulu faire entrevoir le système de la Kabbale, qui a son intérêt dans l'histoire de la pensée religieuse, et mettre en relief la théorie, chère aux Kabbalistes comme à l'obscur Héraclite, de l'harmonie engendrée par la lutte éternelle des contraires. J'ai voulu aussi donner à entendre que, pour un homme imbu de la pensée moderne, les antinomies abondent en effet, mais que dans l'ordre métaphysique elles sont insolubles; et que poser comme un dogme l'identité des

(1) On le trouve aussi dans les hymnes de l'Égypte et de la Chaldée.

contraires, ou admettre qu'ils se réconcilient dans l'absolu, c'est se donner le plaisir d'une explication purement verbale.

On ne sait pas exactement à quelle époque la Kabbale prit naissance. Les deux livres (l'un très court, l'autre fort volumineux) où est contenu ce système datent, je crois, du XIII^e siècle en tant que manuscrits; mais les idées qu'ils renferment remontent sûrement à une époque antérieure, comprise entre la fin de la captivité de Babylone et le début de l'ère chrétienne. Les ouvrages dont je parle sont le Sépher-Jezirah (livre de la création) et le Sohar (livre de la splendeur) : étranges commentaires des chapitres de la Bible relatifs à la Création du monde et à la Vision d'Ezéchiel.

La pensée juive ne fut point stagnante entre l'époque des prophètes et celle du Christ : tandis que la loi écrite prenait une importance décisive et que le culte se centralisait à Jérusalem, la foi en un seul Dieu étant devenue l'inébranlable croyance de tous, on s'efforça d'atteindre une idée plus haute de la Divinité. Le dogme de l'immortalité des âmes se répandit parmi les Juifs; ce fut une réponse aux questions que Job avait posées. On fut choqué du rôle trop visiblement humain de Jéhova dans la Bible; et on lui donna pour serviteurs d'innombrables anges, sans doute empruntés à la religion de Zoroastre, dont les Hébreux durent être instruits après la captivité. Mais des esprits plus subtils mirent Dieu au-dessus de toute action comme de toute passion; et, à force de l'épurer, ils en firent presque un néant. De ce Néant sacré procède tout ce qui existe : non plus par voie de création libre, mais d'émanation nécessaire et inconsciente.

Il n'est pas facile de se faire une idée nette de la métaphysique des Kabbalistes. Si elle n'est pas plus absurde que les autres, elle est moins bien ordonnée. Voici ce que j'en ai pu comprendre. Dieu, qui est l'unique substance, ne parvient à former le monde qu'après avoir passé par dix états successifs. Neuf de ces degrés (ou Sephiroth) forment trois trinités, dont la première est intellectuelle, la seconde morale, la troisième physique. La première Sephira, qui montre la Substance divine dans la plus forte concentration de ses attributs, au moment où elle cesse d'être un néant, se nomme le Diadème. La dixième est le Royaume ou le monde, terme de cette bizarre évolution. L'ensemble des dix Sephiroth forme l'Adam

Kadmon (ou céleste), c'est-à-dire Dieu tel qu'il peut être conçu par l'esprit de l'homme, ou encore le type idéal de l'Humanité. Les Sephiroth rappellent les *Eons* des Gnostiques; l'Adam Kadmon est analogue au *Logos* de Philon d'Alexandrie et de Saint Jean l'Évangéliste. Mais la religion seule peut donner la vie à de telles abstractions. C'est ce qui eut lieu dans le christianisme, quand le Médiateur fut un être de chair et non plus une entité métaphysique : alors le Christ apparut comme un lien visible entre Dieu et les hommes. La Kabbale marque un grand effort de pensée chez une race dénuée d'esprit scientifique; mais elle ne fut qu'une rêverie, où la plus étrange imagination se mêle à une scolastique barbare. Combien la foi des prophètes est plus sublime !

Les Sephiroth sont comme des vases précieux où l'essence divine est contenue; ou encore comme des cercles de lumière qui vont en s'élargissant autour de Dieu. C'est le premier monde de l'émanation. Puis viennent les Formes ou Idées pures; ensuite les sphères célestes, les anges et les âmes; enfin, la matière brute. On peut reconnaître ici l'influence du néoplatonisme; à moins d'admettre une assez curieuse coïncidence. En plaçant l'Ensoph, ou Infini des Kabbalistes, au-dessus des quatre mondes de l'émanation, on retrouve à peu près l'Un, l'Esprit, l'Âme et la Nature du système alexandrin.

D'après la Kabbale, l'Ensoph, à l'origine, remplissait tout; puis, par une concentration de lui-même, il laissa un vide autour de lui et rayonna dans tous les sens. Sa lumière est d'autant plus faible qu'elle est projetée plus loin. Je ne me charge pas de préciser ce qu'il y eut à l'origine de littéral ou de symbolique dans cette doctrine. Ne prêtons pas aux anciens une philosophie trop raffinée. Un entier spiritualisme leur était bien difficile; et nous voyons que Dieu même est un corps pour « le grave Tertullien. » Mais, de toute manière, le mal sera, dans notre système, une simple privation; la Kabbale y voit le bien affaibli par degrés. Les âmes sont soumises à la transmigration; purifiées, elles entreront dans le monde des Esprits.

Les Kabbalistes rattachaient leur système à la Bible, qu'ils interprétaient selon leurs tendances, par des méthodes fort compliquées. La Kabbale a traversé le moyen âge et les temps modernes en se mêlant à toute espèce de rêveries religieuses, philosophiques et

scientifiques; et elle a, de nos jours encore, des adeptes qui lui attribuent telle antiquité ou tel ensemble de vues qu'il leur plaît d'imaginer. Au moyen âge, elle put être utile à des hommes qui étouffaient dans le dogme, et à qui elle permettait d'avoir secrètement une pensée plus libre. Elle ne fut pas inconnue à Dante; elle inspira Paracelse (1). Dans les temps modernes, un assez grand nombre d'ouvrages lui furent consacrés. Les plus importants sont le *De arte cabbalistica* de Reuchlin, *De Verbo mirifico* du même auteur, et surtout la *Kabbala denudata* de Knorr von Rosenroth. Leibniz eut connaissance de cet ouvrage, qu'il étudia même avec Rosenroth. Sans doute l'illustre homme de science, le rival de Newton n'avait que faire de se mettre à l'école des kabbalistes; mais le métaphysicien ambitieux de concilier tous les systèmes put retenir quelque chose de la doctrine des Hébreux. On a dit que la philosophie de Spinoza procédait de la Kabbale. Spinoza se moque incidemment des Kabbalistes; mais peut-être veut-il railler les absurdités parasites qui s'attachèrent à leur système comme une flore luxuriante. D'ailleurs, la métaphysique de Spinoza ne ressemble pas plus à la Kabbale qu'aux autres doctrines où l'on admet l'unité de substance. Le théosophe Saint-Martin adopta, dans le système occulte des Hébreux, tout ce qui ne répugnait pas à ses idées de chrétien et de cartésien. On retrouve la Kabbale dans les fuligineux ouvrages d'Eliphas Lévi; ils contiennent quelques traductions intéressantes, parmi de ridicules bavardages. Mais on pourra lire avec fruit le *Système de la Kabbale* de M. Ad. Franck : c'est l'ouvrage le plus sérieux qui ait été publié sur cette matière, du moins en langue française.

Je crains de n'avoir pas été fort clair en exposant une métaphysique rendue bien plus obscure, à mon sens, par l'incertitude et les lacunes de la doctrine que par les ténèbres dont les Kabbalistes voulurent l'envelopper. En outre, une trop systématique opposition de pensées eût à la longue été fastidieuse, et les principes exposés par les deux voix ne devaient pas présenter toujours un caractère d'irréconciliable antinomie; de sorte que la marche des idées est brusque et irrégulière. Les voix disent, en un chant alterné, la

(1) Rabelais, curieux de toute chose, écrit : « ... sans contemner les talmudistes et kabbalistes. »

force et la faiblesse de Salomon ; puis elles développent deux systèmes irréductibles l'un à l'autre. C'est, d'une part, un Dieu créateur qui, hors du monde, exerce sur lui une active providence ; d'autre part, la substance unique d'où procède l'univers et qui l'abandonne à d'immuables lois. Voilà deux thèses qui semblent inconciliables. Mais, grâce à leur commode système d'antinomies, les Kabbalistes peuvent croire que leur théorie du monde s'accorde avec la Genèse biblique : les deux vérités contradictoires devant se fondre dans une suprême et mystérieuse synthèse. Pour abonder dans leur sens, j'ai fait paraphraser par les voix cet axiome auquel ils attachent une grande importance : « L'équilibre universel résulte de l'analogie des contraires. » Après quoi toutes les deux, laissant de côté la Bible pour exposer la cosmogonie kabbalistique, mettent en regard le début et le terme de l'évolution divine.

La Justice forme avec la Grâce une nouvelle antinomie. Comme il s'agit là de sentiments humains, qu'on a transportés à Dieu, il n'est pas malaisé d'imaginer une perfection qui les conciliera : *in medio stat virtus*.

D'autres contradictions surgissent. Sans fin la lumière divine s'infiltrera dans l'obscur matière, qui jamais ne se laissera pénétrer entièrement : la lutte du bien et du mal est éternelle et inévitable. Les partisans de l'unité de substance aiment à identifier l'Être, l'Esprit, le Bien ; et de même le Néant, la Matière, le Mal. C'est confondre, par amour de l'unité, des ordres d'idées tout différents. Le mal est sans rapport avec une matière inerte : et il est trop réel pour qu'on puisse en faire un néant. Il arrive aussi que le mal, envisagé comme un moindre bien, n'inspire plus de haine ; il devient une ombre nécessaire à la splendeur de Dieu. Le cordonnier Jacob Boehme, dont les rêveries ont du rapport avec la Kabbale, a très bien exprimé ce sentiment : « Le diable, dit-il, est le cuisinier de la nature ; sans lui tout se changerait en une fade bouillie. » Les Kabbalistes disaient que Satan, à la fin des siècles, reviendrait au bien ; mais il n'est, d'après les adeptes modernes, qu'une figure du mal et n'a point de réalité. D'ailleurs, la croyance à un Esprit rebelle, instigateur du péché, n'est pas d'origine hébraïque.

Les dernières antinomies sont relatives à l'âme humaine. Elle hésite souvent entre la conscience du devoir et un puissant instinct

qui l'emporte vers le bonheur. Seul, le sacrifice est noble; mais il ne doit pas entraîner une réprobation de la nature. C'est ce que symbolisa l'union mystique de la Rose et de la Croix.

L'âme est-elle libre ou déterminée dans tous ses actes? Les Kabalistes se plaisent quelquefois à maintenir les deux affirmations contradictoires. Mais il est clair que l'une des deux est vraie au détriment de l'autre. Si minime que puisse être la liberté humaine, il nous suffit qu'elle soit : la vie en est transfigurée.

Enfin, si l'on admet la survivance de l'âme, quelle sera sa destinée? Montera-t-elle éternellement vers Dieu sans l'atteindre : ou doit-elle, abîmée en lui, goûter une infinie béatitude? Salomon est livré à lui-même après que les voix ont formulé cette dernière antinomie; et il comprend que la Vérité suprême n'est pas faite pour l'esprit de l'homme.

ISTAR. — Les éléments de ce poème ont été pris dans les fragments d'une épopée babylonienne, dont M. Lenormand a donné une traduction et un commentaire dans son livre : *Les Premières civilisations*. Pour l'épisode de la Descente d'Istar, il existe deux traductions parallèles de M. Lenormand et de M. Oppert. Il y a aussi un opuscule de M. Lenormand sur le mythe de Tammouz. Ce mythe, pour le fond, est le même que celui d'Adonis; il est encore analogue au mythe d'Isis et Osiris. Il exprime la mort annuelle de la végétation, le deuil de la nature, la résurrection du printemps. Istar est l'Aphrodite chaldéenne; Tammouz, son fils et son époux, qui paît le troupeau des étoiles, est le soleil printanier. Le fait qu'Istar était identifiée à la planète Vénus peut avoir créé le double rapport où elle se trouve vis-à-vis de Tammouz. L'étoile du soir et du matin suit ou précède le lever du soleil, et elle semble se mêler à lui.

J'ai enchâssé dans mon poème certaines expressions empruntées à l'original, et qui se font reconnaître par leur violente énergie. Mais il existe si peu de fragments de l'épopée babylonienne, que je n'ai pu donner ici, même d'une façon lointaine, l'impression d'un poème antique restitué. En outre, il y a dans le texte de la Descente d'Istar beaucoup d'obscurités et de lacunes; j'ai dû supposer le dénouement.

J'ai cru que je pouvais, sans altérer l'esprit du mythe, l'élargir et lui prêter une signification plus philosophique. La mort et la résurrection du soleil de chaque jour ou du soleil printanier ont inspiré, sans doute, aux hommes primitifs des tristesses et des joies, des terreurs et des enthousiasmes que nous ne connaissons plus. Mais nous ne pouvons guère écarter de notre esprit l'idée que la vie est peut-être dans le monde un simple accident. L'état de la science ne nous permet pas encore de considérer cette révoltante hypothèse comme une pure chimère. La poésie affirme sa foi dans la Vie et la glorifie avec passion; mais le doute est toujours possible lorsque la foi ne repose pas sur une science solide. J'ai voulu, dans *Istar*, exprimer l'horreur que nous inspire la pensée d'un monde sans êtres vivants. Ce monde aveugle et muet, que l'on conçoit sans pouvoir l'imaginer, est personnifié dans Allat. Istar représente au contraire la nature féconde qui multiplie les êtres par l'attrait de la beauté et par la toute-puissance de l'amour. Son triomphe est tout le sujet de ce poème, qui ne renferme aucune idée morale.

Les autres allusions que je fais à la mythologie chaldéo-assyrienne n'ont guère besoin d'être élucidées. Je nomme les principaux dieux en indiquant leurs caractères respectifs. Pour le faire avec assez d'exactitude, je me suis servi d'un ouvrage de M. Lenormand sur les dieux de l'Assyrie et de la Babylonie. Au sommet de la hiérarchie (qui fut souvent remaniée) apparaît une triade composée des trois divinités primitives : Anou, Eâ et Bel. Le premier est en quelque sorte la substance elle-même; le second, la puissance qui l'a vivifiée; le troisième, une intelligence qui la gouverne. Aucun de ces dieux n'est antérieur au monde; il n'y a point ici de création dans le sens biblique. L'épopée babylonienne n'en a pas moins des rapports très frappants avec certaines parties de la Bible, notamment en ce qui concerne le récit du déluge. J'ai parlé, dans *Istar*, de l'action exercée par Eâ au début des choses; elle fait penser à « l'Esprit de Dieu flottant sur les eaux ».

Parmi les autres dieux, Sin est la lune; Samas, le soleil. Sin (dieu mâle) est le plus important. L'étude des astres jouait un rôle capital chez les Chaldéens, et ils entouraient leurs divinités nocturnes d'une vénération particulière. Istar elle-même, comme je l'ai dit, était identifiée à la planète Vénus.

LE SACRIFICE. — J'ai voulu résumer ici l'esprit du Rig-Véda. C'est un recueil d'hymnes qui, chez les Aryas de l'Inde, accompagnaient la célébration des sacrifices. J'ai emprunté à un assez grand nombre d'entre eux les détails relatifs à l'acte lui-même, et la plupart des expressions dont je me suis servi. J'ai pris pour sujet le sacrifice du matin. Dès l'aube on allume la flamme où se manifestent la vie et la puissance d'Agni, divin intermédiaire qui portera vers les autres dieux la substance du sacrifice. D'ordinaire il se compose de diverses graines, de beurre clarifié et d'une liqueur appelée Soma, qui augmente la force et la splendeur du feu (1). Ici, tout est divin : la flamme et l'offrande, l'hymne et les instruments du sacrifice. Les dieux, qui ont le privilège de l'ubiquité, se groupent invisibles sur le gazon sacré ; et une profonde communion s'établit entre eux et celui qui les invoque. L'Arya nourrit ses dieux et les exalte ; ils veillent sur l'Arya, lui dispensent les richesses du sol, le rendent fort contre ses ennemis. Ces êtres glorieux luttent sans trêve contre les démons de la nuit et les monstres de l'orage. Grâce à l'entente des dieux et des hommes, l'harmonie est sans cesse rétablie dans le monde. Et voilà que, par la vertu du sacrifice, le soleil a reparu ; la vie de chaque jour recommence.

Il n'y avait point, à l'origine, d'autre sacrificateur que le père de famille. Mais lorsque les Aryas, conquérants de l'Inde, eurent établi le système des castes pour ne point se mêler aux races inférieures, l'esprit sacerdotal se développa. Il est déjà sensible dans quelques hymnes. Aussi bien les doctrines védiques ne peuvent être dues qu'à une savante élaboration. L'analyse découvre dans le Rig-Véda un ensemble très bien ordonné, tandis qu'au premier abord il semble être le fruit d'une soudaine inspiration. Malgré cela, il m'a paru légitime de mettre surtout en lumière l'élément vital de ces hymnes, animés toujours par une foi sincère, un vif enthousiasme, une poésie ardente. D'autre part, il ne faudrait pas attribuer aux poètes védiques des conceptions trop raffinées ; aussi ai-je insisté sur ce fait qu'il y a un échange de bons offices entre les Aryas et leurs dieux. Indra sert les hommes comme un bon cheval ; mais il ne saurait se passer de leurs hymnes et de leurs sacrifices.

(1) Pendant le sacrifice, on le prépare en écrasant des fruits ; mais on arrose la flamme avec du Soma déjà fermenté.

Je crois qu'on ne peut accorder aucune valeur à l'opinion de ceux qui cherchent le monothéisme partout, et qui pensent le trouver dans le Rig-Véda parce que tel ou tel dieu y est glorifié comme le plus puissant de tous, et semble parfois absorber les autres en lui. Bien que les êtres divins soient distingués ici les uns des autres, et que chacun d'eux ait même une physionomie, ils sont encore loin de présenter la même consistance que les dieux de la mythologie propre aux âges suivants. Ils diffèrent peu des phénomènes où l'on croit voir une manifestation de leur énergie ; et ces phénomènes sont tous reliés entre eux. L'homme, cherchant à expliquer la vie et le mouvement, n'a pu les attribuer qu'à des causes à peu près semblables à lui-même. Il a groupé ensemble tous les phénomènes de même espèce, et il a ainsi réduit à un petit nombre de causes principales toutes les manifestations de la vie. Ces causes presque humaines sont les dieux. Il arrive que l'une d'elles, au moment où on l'exalte, paraît être la plus puissante de toutes. Mais, un instant après, une autre sera célébrée avec le même enthousiasme.

Pour admettre qu'une foi monothéiste ait inspiré les hymnes du Véda, il faudrait croire que tout ce que l'on y expose sur l'existence, la nature, les actes des dieux n'est qu'une suite de fictions poétiques. Rien ne justifie cette manière de voir. Les antiques Aryas pouvaient, tout en croyant à la pluralité des êtres divins, n'avoir pas toujours des idées précises ou définitives sur la personne de leurs dieux. Il est certain qu'ils exprimèrent dans un langage symbolique, merveilleusement riche et varié, les perpétuelles transformations des choses ; mais ces phénomènes que leur génie transfigurait ainsi avaient des causes qu'ils jugèrent multiples comme ils les crurent vivantes et libres. Il s'écoula des siècles avant qu'ils fussent parvenus à l'idée d'une cause unique.

Il devait arriver qu'avec le temps la personne des dieux se dégagât des phénomènes où l'on voyait une manifestation de leur vie. Les expressions symboliques par lesquelles on les figurait furent prises à la lettre ; et des fictions dont le poète n'était pas dupe à l'origine devinrent l'histoire des dieux. Il semble d'abord que l'homme ait perdu quelque chose à cette transformation ; on est tenté de croire qu'il fut plus étroitement assujéti à ses dieux. Si l'on y regarde mieux, on voit qu'un grand progrès a été accompli.

Le système religieux est devenu stable ; une hiérarchie s'est formée ; les dieux, dégagés de la nature et façonnés à l'image de l'homme, offrent le spectacle d'une harmonie et d'une perfection plus hautes. Cependant ce n'est pas dans l'Inde, c'est dans la Grèce d'Homère, d'Eschyle et de Phidias que sera donnée la plus noble expression du polythéisme.

En même temps que les dieux se feront plus concrets et plus humains, l'esprit philosophique tendra sans relâche vers l'unité ; et il aboutira, dans l'Inde, à un panthéisme aussi remarquable par la profondeur des doctrines que par la prodigieuse floraison des images. Quant à l'idée d'un Dieu créateur, elle est étrangère aux Aryas.

Je parle assez clairement, dans le *Sacrifice*, des divinités védiques, pour n'avoir pas à les étudier ici. Indra sera plus tard le chef des dieux. Comme le Zeus hellénique, il est la puissance terrible et bienfaisante qui purifie l'atmosphère par les orages. En frappant les vaches célestes, qui sont les nuées, il en fait jaillir la pluie, ce lait nourricier de la terre. « Vishnou » est un des noms du soleil ; ce dieu n'a rien encore de la physionomie si humaine qu'il aura plus tard. Yama est le gardien des morts.

Je n'ai point parlé, dans le *Sacrifice*, du culte rendu aux ancêtres. Les Aryas attribuaient à la race humaine une origine céleste ; ils croyaient l'âme de nature ignée et la faisaient survivre à la mort. On priaît la terre d'être douce pour ceux qui n'étaient plus, de ne point peser sur leurs os, de les couvrir comme une mère étend sur son enfant un pan de sa robe, tandis que l'âme du mort, vêtue d'un corps glorieux, venait prendre sa part dans les offrandes du sacrifice. Car l'immortalité des ancêtres dépendait de la nourriture et des libations offertes par leurs descendants. On sent, dans les hymnes védiques, que les Aryas aimaient profondément la vie. L'existence des âmes est plus divine mais bien plus vague que la vie actuelle. Ayant exprimé ce puissant amour de la vie, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas toucher à l'existence mystérieuse des âmes. Du reste, je voulais donner à ma transcription des hymnes védiques un caractère lumineux et, pour ainsi dire, solaire. J'ai en l'occasion, dans le poème consacré à la mythologie latine, de dire quelques mots sur la religion des ancêtres (1).

(1) M. Leconte de Lisle a écrit un *Hymne védique pour les morts*.

Parmi les ouvrages où l'on peut étudier l'antique religion aryenne, je citerai d'abord *Le Vêda* de M. Emile Burnouf. J'ai lu ce livre avec le plus vif intérêt et je l'ai présent à l'esprit en écrivant cette note. Pour ceux à qui une idée d'ensemble ne suffit pas, M Bergaigne a donné dans son ouvrage : *la Religion védique*, une analyse détaillée de toutes les croyances du Rig-Vêda. La façon de voir les choses diffère plus ou moins chez les deux auteurs que j'ai nommés. Mais divers jugements portés sur un ensemble de faits aussi complexe qu'une religion peuvent, sans coïncider d'une manière exacte, avoir chacun leur vérité.

Il n'existe en français qu'une seule traduction complète du Rig-Vêda : celle de Langlois.

LE CHANT DE VISHNOÛ. — Je me suis servi, pour écrire ce poème, de quelques passages des lois de Manou, de différents hymnes, d'images prises çà et là dans la poésie indienne, et du *Mahimna-Stava*, poème à la louange de Civa, que M. H. Fauche a traduit en français. Mais, pour le fond métaphysique, je me suis servi de l'épisode du Mahâbhârata que l'on désigne sous le nom de *Bhâgarad-Gîta* (le chant du Bienheureux). J'ai suivi la traduction de M. Emile Burnouf.

M. Bergaigne, qui a pour le Rig-Vêda une passion un peu exclusive, regarde le Chant du Bienheureux comme un fatras philosophique. D'autres y ont vu le plus puissant effort qui ait été fait pour maîtriser l'Absolu. Il est sûr que les hymnes védiques sont l'expression de croyances beaucoup plus spontanées ; et la *Bhâgarad-Gîta*, outre que les idées y sont présentées avec peu d'ordre, n'est certes pas exempte du vague et de l'obscurité que l'on trouve dans toutes les doctrines panthéistiques.

La croyance en un seul Dieu libre et actif, qui intervient directement dans les affaires de ce monde, ou en une pluralité d'êtres divins, magnifiques exemplaires de la force, de la vertu, de la beauté humaines, exige un effort de pensée moindre que les conceptions plus abstraites de la divinité, où l'on a fait le possible pour la dégager de tout élément humain. Mais Dieu, réduit à n'être plus que le principe de tout ce qui existe, sans posséder lui-même une

existence concevable, devient inaccessible à la foule ; c'est un Dieu bon pour les philosophes, qui à coup sûr ne s'en font pas eux-mêmes une idée fort claire. Il ne peut inspirer de l'amour et de la vénération qu'à des esprits subtils, rompus à tous les exercices de la pensée. Les métaphysiciens épris d'un Dieu qu'il leur a paru sacrilège de faire à l'image de l'homme, et que pour cela ils ont dépouillé de la vie, de l'amour, de la raison même, ne peuvent goûter en lui que d'abstraites et solitaires délices : eux-mêmes doivent renoncer à toute passion humaine pour s'élever vers leur incompréhensible Dieu, qu'il soit le Brahm neutre des sages de l'Inde, l'Ensoph des Kabbalistes, l'Un des Alexandrins ou la Substance de Spinoza.

Mais il s'en faut de beaucoup que la nuance de tous ces panthéismes soit la même. Je ne parle pas d'une plus grande perfection dans la forme. Peu importe la logique en ces matières, si ce n'est pour la commodité de la lecture. Il s'agit de rêveries plus ou moins belles, suggestives, attrayantes, auxquelles je voudrais m'associer. La logique de Spinoza n'est irréfutable que si l'on admet ses axiomes ; et je ne suis point disposé à les admettre. Ne trouvant de sécurité nulle part, je serais enclin à préférer des doctrines moins fortement enchaînées mais plus riches d'images, et qui me font mieux entrer dans le sentiment de leurs auteurs ; ce qui ne m'empêche pas de sentir la puissante émotion qui se dégage du style abstrait d'un Spinoza. La logique est si peu prépondérante en ces matières, que des hommes d'un génie également subtil et profond, partant d'une même conception première, arrivent sur bien des points à des résultats tout différents. Ils ont obéi à des influences de race, d'époque et de climat, à l'impulsion de leur propre esprit, aux besoins secrets de leur âme. Ce qu'il y eut de commun dans les doctrines dont j'ai parlé, c'est la foi en l'unité de substance ; d'après elles il n'y a vraiment qu'un seul Être, Dieu ; mais, dans ces diverses doctrines, les rapports de l'Être unique avec ses émanations ou modes innombrables seront réglés différemment.

Dans l'Inde elle-même, il y aura des courants de pensée très distincts. Pour quelques philosophes, le principe des choses, à force de se subtiliser, finira par n'être plus rien ; et, dans une race éminemment religieuse, on trouvera des métaphysiques sans Dieu, plusieurs disent même (en parlant du bouddhisme) une religion athée. Ceux

qui, au contraire, placent le salut dans une suprême union avec Dieu jugeront très diversement la vie : les uns, voyant tout imprégné de Dieu, la glorifieront ; les autres seront enclins à la déprécier outre mesure, parce qu'ils vivent loin de Dieu, parmi une éternelle illusion. Mais ce que l'on retrouve plus ou moins dans toutes les doctrines panthéistiques de l'Inde, c'est une profonde lassitude. La croyance la plus répandue était celle de la transmigration indéfinie des âmes ; et la béatitude fut placée dans un absolu repos en Dieu, auquel on ne pouvait atteindre que par l'extinction de tout désir. Certes, avec une telle philosophie, il me semble difficile de rester actif ; et l'influence du Rig-Véda est autrement saine et vivifiante. Le suprême degré de la sagesse, pour les mystiques de l'Inde, fut de reconnaître l'illusion qui nous enveloppe et d'y échapper avant même la fusion définitive de l'âme en Dieu. Jamais le panthéisme ne fut poussé plus intrépidement jusqu'à sa conséquence la plus extrême, à savoir que Dieu seul existe et que tout le reste est une vaine fantasmagorie.

La Kabbale, dont la portée fut d'ailleurs très restreinte, est imbue d'un esprit tout autre. Le monde, émané de Dieu en vertu d'une nécessité interne et non pas créé par un acte de volonté libre, y est pourtant nommé une bénédiction. Les Juifs ont toujours eu un profond amour de la vie. Jamais les Kabbalistes n'eurent l'idée que le monde fût une illusion. Ils avaient une foi robuste en leur existence actuelle ; et, quant à la vie future, ils croyaient, après diverses transmigrations, arriver au salut définitif, mais non point, je pense, par l'absorption en Dieu. Ce système ne se rattache au panthéisme que par son principe, l'unité de substance, et parce que Dieu y est aussi peu humain que possible.

On observe chez les mystiques d'Alexandrie une lassitude au moins aussi profonde que chez les rêveurs de l'Inde. Bien que le sentiment de la beauté visible, si fortement enraciné dans l'âme des Hellènes, ait survécu en eux, toute leur aspiration est vers l'extase : pour s'identifier au Dieu qu'il a dépouillé de la vie et de la pensée, Plotin renonce à la vie active et à la pensée même : dans la mort, il veut réunir ce qu'il y eut de divin en lui à ce qu'il y a de divin dans le monde.

Spinoza n'est point un mystique : c'est par la pensée, non par

l'extase, qu'il s'identifie avec Dieu. Il veut surtout comprendre. Il s'intéresse au progrès des sciences, à la politique, à toute l'activité humaine. Il ne met pas en doute notre existence. Seulement, comme nous ne sommes que des modes de la substance divine, il n'admet pas qu'il y ait en nous quelque chose de personnel qui nous survive. Il nous refuse aussi la liberté, car « il n'y a point d'empire dans l'empire ». Au contraire, les autres systèmes admettaient la survivance de l'âme humaine et reconnaissaient implicitement le libre arbitre, mais sans avoir discuté à fond ce problème capital.

Étant données toutes ces variations, il est clair que je ne prétends pas avoir résumé dans un poème le vaste panthéisme de l'Inde. Mais je l'ai présenté dans ce qui m'a paru être son plus beau développement. D'abord ce panthéisme, bien qu'il soit une philosophie, reste profondément religieux. Il admet volontiers toutes les divinités imaginables, tout en ne regardant pas la félicité des dieux comme le terme où doit se reposer l'âme. Il vénère particulièrement Brahma, Vishnou, Civa, qui sont trois aspects du neutre et suprême Brahm plutôt que des personnes divines au sens chrétien du mot. Un dieu inaccessible ne donnerait guère de satisfaction au sentiment religieux : et l'existence même du monde, sa conservation et ses métamorphoses seraient difficilement explicables si l'on n'avait recours à des intermédiaires. C'est pourquoi les Kabbalistes, qui ne pouvaient tirer aucun parti de leur Ensoph, ont inventé les dix Séphiroth, phases de l'évolution divine aboutissant au Royanme, qui est le monde. Les Alexandrins ont leurs trois Hypostases. Spinoza lui-même crée des distinctions analogues lorsqu'il prête à son Dieu, qui ne pense point et qui n'a point de corps, deux attributs éternels, la Pensée et l'Étendue, — sans compter une infinité d'autres dont nous ne savons rien. Mais tout cela est abstrait, mort, glacial : pour animer le Dieu du panthéisme, il faut le revêtir de chair ; et toute la piété du peuple ira aux incarnations, avec un parfait oubli de leur principe. Elles sont, dans le système des Indous, multiples et continues ; et, s'il en est de particulièrement célèbres, c'est que la nature divine s'y est manifestée avec une plus vive splendeur. Vishnou, qui est la divinité en tant que conservatrice de ses œuvres, sera par excellence voué aux incarnations. Il en a deux très illustres ; celle de Rama et celle de Krishna.

On identifie parfois le principe suprême avec l'une des personnes de la Trimourti, qui devient alors supérieure aux deux autres : mais Brahm, le principe divin en ce qu'il a d'inaccessible, est logiquement distinct des trois dieux qui résument les aspects de sa puissance. Comme dans la Bhâgavad-Gîta, j'ai fait exposer par Vishnou la suprême vérité. Mais je n'ai pas voulu qu'il se confondît lui-même avec Brahm, si ce n'est dans un transport d'enthousiasme. J'ai pensé que de cette manière l'exposition serait plus nette ; et le culte rendu par Vishnou au principe mystérieux des choses montre assez de quelle adoration pleine de tendresse et d'épouvante l'âme humaine doit envelopper son Dieu.

Non, certes, je ne puis voir dans les plus belles expressions du panthéisme indien un fatras métaphysique. L'amour profond et désintéressé est toujours digne d'admiration, quel que soit l'objet de cet amour. Spinoza ne disait-il point : ce n'est pas aimer Dieu parfaitement, que d'exiger qu'il nous aime ? Et Bossuet, dans un esprit tout pareil, a écrit qu'il faudrait nous anéantir nous-mêmes si cela devait plaire à Dieu. Les Indons ont exprimé des sentiments analogues dans le plus sublime langage.

Puis cette félicité que les sages de l'Inde cherchaient dans l'union avec le principe divin des choses fut réelle pour certaines âmes ; et à ce titre je ne dois pas la mépriser. Lorsqu'il est dit : « Offre une fleur, un fruit, un peu d'eau » et cela suffira, si tu l'offres dans un esprit d'entier détachement ; renonce à tout, et tu posséderas Dieu ; — je ne vois là aucun fatras, et je suis profondément ému.

Il faut ajouter que l'on n'arrive à ce panthéisme mystique que par la plus haute morale, bien que la morale soit ici une simple préparation à la sagesse. C'est encore une particularité de la trouble doctrine du panthéisme, qu'elle peut admettre la plus pure morale ou n'en admettre aucune. Dans l'Inde, par exemple, l'idée que tout procède de la substance divine conduisit quelques esprits à glorifier indistinctement, avec une furieuse ivresse, toutes les manifestations de la vie, bonnes ou mauvaises. Les plus sages ne se laissèrent pas aller à de tels entraînements. Ils virent dans l'égoïsme, source de tout mal, l'unique obstacle au repos de l'âme en Dieu.

Enfin, la doctrine contenue dans le Chant du Bienheureux me semble d'autant plus élevée qu'elle ne prêche pas l'austérité à

outrance. Elle veut surtout la pureté du cœur et le détachement de l'esprit. Peu soucieuse des pratiques extérieures, elle enseigne que l'on peut, dans toutes les situations de la vie, atteindre la suprême sagesse et vivre en Dieu.

PRIÈRE AU BOUDDHA. — On sait que le bouddhisme, après avoir pris naissance dans l'Inde et y avoir vécu de longs siècles, en fut chassé, et qu'il se répandit parmi les peuples de l'Extrême Orient. C'est ainsi que la religion du Christ, née du judaïsme, ne se développa que chez des nations aryennes. Plus tard l'Islam, après s'être imposé aux Arabes, se répandit en Asie et en Afrique ; et il y poursuivit encore ses conquêtes. Ces trois religions, lorsqu'on les oppose à celles qui furent uniquement nationales, sont parfois dites « universelles ». La religion des brahmanes est puissante, et celle de Zoroastre, encore vivace : mais, dans le monde entier, l'immense majorité des croyants reconnaît pour initiateur le Bouddha, Jésus ou Mohammed.

Si le bouddhisme fut chassé de l'Inde, c'est que, prescrivant le célibat des prêtres, il était contraire aux intérêts de la caste sacerdotale. Au reste, la philosophie du Bouddha ne diffère pas essentiellement de celle qui a été exposée dans le précédent poème. Mais la morale y tient une plus grande place que la métaphysique. Si le désir y est toujours présenté comme la source de tout mal, le remède prescrit est moins un détachement suprême qu'une constante abnégation. Le cœur, ici, l'emporte sur la tête. L'absence même de Dieu, dans cet étrange système, fait que la vertu y devient plus humaine, et que l'amour, n'étant point adressé à l'abstraite chimère des panthéistes, s'épanche tout entier sur les vivants.

Les bouddhistes affirment volontiers que leur système est une forme du panthéisme. Mais cette opinion n'est pas justifiée par les textes. Le salut, pour les disciples du Bouddha Çakya-Monni (1), fut de s'anéantir dans le Nirvâna, non point d'être absorbé par

(1) Çakya était de la caste des guerriers, et fils de roi. *Mouni* signifie « le solitaire ».

l'Être unique. Le résultat peut être absolument le même; mais il n'est pas question de Dieu dans les spéculations bouddhiques. L'enthousiasme d'une âme qui, s'unissant à l'Être des êtres, va perdre en lui sa misérable existence est inconnu au bouddhiste altéré du seul anéantissement. J'ai indiqué, dans la note qui précède, comment le panthéisme pouvait s'accommoder de ces deux théories, que tout est bien dans le monde, ou que tout y est mal. Si l'on choisit le dernier de ces points de vue, les existences particulières sont condamnées; mais, du moins, le système glorifie en Dieu la plénitude de l'être. Au contraire, la religion du Bouddha est radicalement pessimiste.

On peut se faire l'idée qu'on veut du Nirvâna, et je ne suppose pas que la multitude des fidèles y voie autre chose que des jouissances raffinées; mais l'inconscience est le suprême bien que souhaitèrent les bouddhistes pénétrés de la vraie doctrine du maître. Cela s'explique. La croyance de l'Inde fut que l'âme était soumise à une suite indéfinie d'existences; et quoi de plus horrible, si la vie doit être nécessairement malheureuse? Un homme qui souffre une cruelle douleur se figure le sommeil qui l'en délivrera non point comme un état neutre, mais comme une profonde jouissance; et, pendant qu'il souffre, il ne peut concevoir d'autre bonheur. C'est ainsi que l'anéantissement a pu sembler à des âmes vraiment lassées de vivre une suprême félicité.

Il eût fallu plusieurs poèmes pour donner une idée à peu près complète du bouddhisme. Mais les proportions de cet ouvrage ne me permettaient pas de m'arrêter trop longuement sur une religion qui, tout admirable qu'elle est, ne nous touche pas d'une manière aussi directe que le christianisme et les croyances qui en ont été l'origiue. Çakya-Mouni fut pour l'Extrême Orient ce que Jésus, cinq ou six siècles plus tard, devait être pour l'Occident. Il y a bien des différences entre leurs religions, adaptées à des races très dissemblables: mais la charité est l'âme de toutes les deux. Dans l'une comme dans l'autre, la hiérarchie fut sagement organisée, et d'une façon assez analogue; ce qui a fait dire à un prélat que la religion bouddhique était le catholicisme du diable.

Le bouddhisme est très simple et très logique. Chacun peut atteindre la suprême perfection et devenir Bouddha: on entre alors

dans le repos. Mais il est des Bouddhas supérieurs aux autres, qui ne se contentent pas d'éteindre en eux tout désir. Ceux-là se consacrent au salut de leurs frères, et ils ne veulent entrer dans le Nirvâna qu'après avoir rappelé aux hommes la loi qui est sans cesse oubliée par eux. Tel fut Çakya-Mouni. Il m'a été permis de vénérer ses images dans les temples de Ceylan, l'île sacrée, qui reste fidèle au culte du Bouddha. On le représente assis, parfois couché, et la statue est alors enveloppée d'un voile transparent ; le visage respire une béatitude infinie. Mais celui qui, dans quelques milliers d'années, reprendra l'œuvre du salut, Maitreya, le Bouddha futur, est debout dans les temples, comme s'il allait subir sa dernière incarnation. C'est ce qui m'a suggéré la fin de mon poème. Les fidèles espèrent qu'un jour toute la multitude des êtres ne formera plus qu'un seul Bouddha, anéanti dans la paix du Nirvâna sacré.

Le culte se réduit à fort peu de chose. Il consiste presque uniquement dans la prière que l'on dit trois fois par jour au temple. On y est appelé (du moins à Kandy) par un hautbois sauvage et un terrible fracas de timbales. Des mères apportent leurs enfants malades ; car le peuple, qui a mêlé à la vie réelle du Bouddha une profusion de merveilleuses légendes, croit que, dans le Nirvâna où il sommeille, son bienfaiteur entend et exauce ses prières. On présente aux images de Çakya des corbeilles de fleurs, dont le parfum est presque suffocant. On offre aussi à tous les Bouddhas du temple une nourriture végétale, qui ensuite est distribuée aux pauvres. Les murs sont quelquefois peints de sujets terribles ; on voit des pécheurs expier leurs crimes au milieu des flammes. Dans les temples se dressent quelques statues de dieux, plus fréquemment de Vishnou ; car l'ancienne religion n'a pas été oubliée tout à fait, et elle s'est mêlée bizarrement à la nouvelle. On voit encore d'édifiantes peintures qui représentent certaines actions du Bouddha. Par exemple, il pratique les devoirs de l'hospitalité à diverses phases de sa vie animale ; et l'on peut suivre le progrès de sa vertu. Il finit par s'offrir lui-même en pâture à ses hôtes affamés. La vertu bouddhique semble dépasser ou, si l'on veut, exagérer la vertu chrétienne. Cette parole de l'Évangile, dont il peut être fait un si dangereux abus : « Ne résistez pas au méchant » ne serait pas déplacée dans les soutras bouddhiques. Un jour, certain richi dit à Çakya de compter

pour lui toutes les feuilles d'un arbre ; et il le fit docilement. Mais, à côté de cette puérile soumission à la volonté d'autrui, que d'admirables préceptes et que d'exemples sublimes ! La pitié humaine, cette communauté des souffrances entre nous tous, peut-elle être plus puissamment exprimée que par la célèbre parole du Bouddha, dite à l'un de ses disciples devant un misérable tout couvert de plaies : « Tu es celui-là ! » Et quoi de plus touchant que cette réponse, faite par lui à une vieille et pieuse femme qui le priait de la bénir : « Bénis-moi toi-même ? »

J'ai consulté, pour écrire la *Prière au Bouddha*, le bel ouvrage d'Engène Burnouf : *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*, où l'on trouve d'importantes traductions des soutras bouddhiques, et j'ai imité différents hymnes, mis en français par M. Foucaux.

Plusieurs de ces hymnes supposent le Bouddha parvenu dans le ciel à la plus haute félicité (instable et menteuse comme tout autre bonheur). Il doit s'incarner une fois encore, pour enseigner aux hommes la voie du salut ; et on le supplie d'apporter un prompt remède à tant de maux. J'ai voulu que l'âme de la Terre élevât cette supplication et en même temps déroulât la vie de Çakya-Mouni dans une vision prophétique.

Je citerai pour mémoire le *Bouddha* de M. Barthélemy Saint-Hilaire. C'est un résumé consciencieux des recherches de Burnouf, mais les réflexions de l'auteur y sont parfois singulières. Comme le philosophe fait profession d'admirer grandement l'Évangile, je suppose que le miracle des pains et des poissons ne le révolte pas ; mais tout ce qui touche au merveilleux dans le bouddhisme lui cause une véritable exaspération. Il n'en revient pas de cette religion athée, ni d'un si profond désir du néant. L'humanité entière est-elle donc condamnée au spiritualisme cartésien ? D'ailleurs, si Dieu n'est point adoré dans la religion du Bouddha, il n'y est pas combattu davantage ; et comme le monde, d'après ce système, est gouverné par une loi infaillible qui rétribue chacun selon ses œuvres, il est faux de penser que l'élément divin en soit exclu. Mais nos philosophes ne connaissent que leur programme. M. Barthélemy Saint-Hilaire remarque la salutaire influence que la religion bouddhique eut sur les mœurs, et il avoue que, durant son triomphe dans l'Inde, elle fut d'une extrême tolérance envers les autres cultes. Le philosophe cherche la raison de ce fait

extraordinaire; et, comme il lui répugne d'en faire honneur à la haute intelligence ou au profond sens moral des bouddhistes, il déclare le fait inexplicable.

ZOROASTRE. — James Mill s'étonnait que personne ne reprit l'hypothèse de deux principes opposés, toujours en lutte; un système dualiste lui paraissant aussi soutenable que tout autre. Si, à notre époque, on n'a point renouvelé l'antique doctrine de Zoroastre ou des Manichéens, c'est que notre sentiment de l'unité s'y oppose. Un seul Dieu créateur; une même substance revêtant toutes les formes; un seul système de lois embrassant la totalité des phénomènes: telles sont les diverses hypothèses qui aujourd'hui nous semblent acceptables. En outre, des habitudes plus scientifiques et un sentiment plus net de la complexité de toutes choses nous empêchent de diviser absolument les êtres en bons et en méchants. Entre ces deux extrêmes: le bien et le mal, nous admettons une infinité de nuances. Pourtant, des hommes chez qui le sens moral est profond et l'indignation vigoureuse; qui, d'autre part, sont plus imaginatifs que réfléchis, et que la passion domine aisément, peuvent être portés encore à ne faire que deux catégories: celle des bons et celle des méchants. La tendance à juger ainsi est très visible chez Victor Hugo (1).

Le système religieux de Zoroastre est remarquable par sa haute portée morale. Le fait même que le bien et le mal y furent considérés comme deux principes toujours en lutte dut être une puissante excitation au bien pour les sectateurs de cette doctrine. Le bien, présenté comme unique exemple, devait un jour triompher définitivement.

Les origines du mazdéisme (2) sont très controversées. Les Ira-

(1) Dans son beau livre sur le grand poète, M. E. Dupuy dit avec raison que Hugo fut un manichéen.

(2) Le bien est incarné dans Ahura-Mazda ou Auromazd (vulgairement Ormuzd) comme le mal dans Ahriman. A la fin des temps Ahriman et tous les Esprits de ténèbres, vaincus à jamais, seront livrés à d'éternels supplices ou, d'après une autre tradition, totalement anéantis. J'ai adopté

niens étant un peuple de la famille aryenne, il est clair qu'on doit trouver dans le Zend-Avesta certaines analogies avec les religions de la famille indo-européenne. Mais les rapports avec la Bible sont peut-être aussi frappants. Lequel des deux livres a reçu de l'autre des inspirations? ou bien l'influence a-t-elle été réciproque? Je n'ai trouvé à ce sujet que des renseignements contradictoires; et je ne pense pas que la question puisse être tranchée. Je remarquerai seulement que, si l'on admet une influence de l'esprit sémitique sur la formation du zoroastrisme, on est incapable de dire à quelle époque, de quelle manière et en quelle mesure cette action se serait exercée. Au contraire, on observe qu'à partir de la captivité de Babylone les idées juives se modifient d'une façon très sensible. La croyance aux bons et aux mauvais anges, à la résurrection des morts, au jugement dernier se développe rapidement; les rabbins élaborent même une espèce de philosophie qui sera recueillie dans le Talmud et plus tard dans les livres kabbalistiques. Il est vraisemblable que parmi des influences diverses (u'excluant pas une réelle initiative de l'esprit juif) le zoroastrisme put contribuer à cet élargissement des croyances bibliques. Quoi qu'il en soit, le mazdéisme nous apparaît, dans le Zend-Avesta, comme très différent des religions de l'Inde. Le naturalisme y est faible, et l'on n'y trouve que des traces bien effacées de la mythologie védique. Il n'y a pas non plus de réel panthéisme dans la religion de Zoroastre. Il est vrai qu'Auromazd et Ahriman sont issus l'un et l'autre d'un Principe inactif, le Temps éternel; mais le Zend-Avesta parle si peu de cet être neutre qu'il me semble n'avoir eu (pratiquement du moins) aucune importance (1).

J'ai laissé de côté toutes les questions d'origine. Que Zoroastre

cette dernière doctrine, qui évite ce qu'il y a d'atroce dans le dogme de l'Enfer éternel. On trouve aussi dans quelques textes la croyance, évidemment plus récente, à la conversion finale d'Ahriman. Ce changement me semble difficile à concevoir. Ahriman n'a rien d'un ange déchu, qui pourrait être réintégré dans sa pureté originelle; il est, par nature, identique au mal.

(1) Il est dit qu'à la fin des temps Auromazd offrira un sacrifice. A qui? au Principe neutre d'où le bien et le mal sont issus? ou bien doit-il, pour marquer le début d'une nouvelle ère, accomplir un acte sacré auquel s'associera la multitude des êtres?

soit mythique ou seulement légendaire, peu importe ici. Le Zend-Avesta dit que le prophète fut tenté par Ahriman, sans donner aucune explication à ce sujet. J'ai essayé de reconstituer la scène. Les interlocuteurs s'y expriment d'une façon conforme à l'esprit que leur attribue le Zend-Avesta, et je me suis servi d'un grand nombre de faits et d'expressions puisés dans ce livre.

Le dialogue résume la religion de Zoroastre. J'ai marqué fortement l'opposition entre les Iraniens et les Touraniens, la haine du peuple laboureur pour le peuple nomade qui pillait et ravageait ses récoltes. Mais j'ai laissé de côté les superstitions et les usages barbares, comme ceux qui sont relatifs à l'exposition des cadavres. (On pense que les Iraniens avaient emprunté plusieurs coutumes à leurs ennemis les Touraniens). La religion de Zoroastre est si loin de nous qu'il est sans doute impossible de s'en faire une idée tout à fait juste. C'est pourquoi je n'ai pas craint d'en présenter une image plutôt idéale. Il m'a semblé que je devais faire ressortir avant tout les enseignements de cette austère doctrine par qui le travail fut glorifié, l'impureté haïe, le mensonge tenu en horreur.

Ahriman, bien qu'il doive être anéanti un jour, est créateur comme Auromazd : c'est lui qui a produit les Dévas et les Drujes. Il est à remarquer que le mot : déva (de la racine *der*, qui signifie briller) désigne les dieux chez les Indous et, au contraire, chez les Iraniens, des êtres de ténèbres. On voit par là combien le sens de la mythologie védique s'était perdu chez eux, ou quelle violente réaction avait eu lieu contre le polythéisme. Il est malaisé d'établir une différence précise entre les Dévas et les Drujes. Ahriman est lui-même traité de Druje. Ce mot semble marquer une nuance d'horreur et de dégoût.

L'obligation de ne pas laisser éteindre le feu est bien connue. On désigne parfois les derniers sectateurs de Zoroastre sous le nom inexact d'« adorateurs du feu ». On sait que les Parsis réfugiés dans l'Inde sont restés fidèles à leur antique religion.

Je me suis servi de la version complète du Zend-Avesta, par M. de Harlez, et aussi des extraits traduits par Eichoff, d'après les versions allemandes. J'ai lu avec intérêt les *Origines du zoroastrisme* de M. Harlez, bien que les conclusions de cet ouvrage ne me semblent pas inattaquables.

LA TERRE ET L'AMOUR. — Les poètes, d'après Aristote, furent les premiers philosophes; et il cite Hésiode, qui place avant toute chose le Chaos (c'est-à-dire l'espace béant), puis la Terre et l'Amour, dont l'union produisit les premiers êtres, ou les éléments qui devaient former le monde. Un poète imbu des idées aristotéliennes pourrait s'emparer de ce symbole et traduire d'une façon imagée la doctrine de son maître; car l'Amour peut représenter le principe actif, et la Terre le passif, autrement dit la Forme et la Matière, qui, dans la métaphysique d'Aristote, sont les éléments de tout ce qui existe. Le lecteur peut, s'il lui plaît, retrouver dans *La Terre et l'Amour* quelque chose de cette doctrine. Mais j'ai voulu mettre surtout en lumière la grande pensée des théogonies de la Grèce : le monde s'est peu à peu développé, à travers des luttes ténébreuses et de terribles cataclysmes, dans le sens de l'ordre, de l'harmonie, de la justice.

L'élément idéal, symbolisé par l'Amour, pénètre lentement la Matière, qui au début n'est qu'une confuse aspiration à la vie; par degrés l'Amour modèlera, peuplera, transfigurera la Terre. Le pur Idéal n'existe que dans nos esprits, par un effort d'abstraction; aussi l'Amour, qui jouissait à l'origine d'une vie distincte et libre, ne vivra désormais que dans les êtres de plus en plus imprégnés de lui et progressivement élevés à une plus haute perfection. De même, la Matière, non revêtu de formes, est une simple conception de l'esprit; et elle ne sera, dans les êtres réels, qu'un élément négatif, qui les limite et les différencie les uns des autres.

Comme la Terre est privée de tout, j'ai pensé qu'elle devait solliciter l'Amour, et que l'Amour, qui concentre tout l'idéal en lui, devait longtemps résister. La Terre ne peut le séduire que par la prédiction de ce que doit être le monde à venir, peu à peu dégagé de ses troubles origines. Pour cela, j'ai suivi la théogonie d'Hésiode. L'univers est gouverné successivement par l'informe Ouranos qui semble refaire le chaos à mesure que tout s'organise; puis par Cronos, à la pensée réfléchie et subtile, mais qui est jaloux de son œuvre et qui dévore cruellement ses fils; enfin par Zeus, en qui va s'incarner la Loi. Il établit l'ordre régulier des saisons, maintient toutes choses dans la paix, fait fleurir la beauté du monde pleinement épanoui.

J'ai tâché de fondre ensemble les différents caractères de chaque

dieu. Toutes les divinités de l'Olympe sont issues de phénomènes naturels ; mais toutes ont une physionomie morale. Si, dans les poèmes homériques, Zeus est l'universel éther qui se mêle à tout et qui féconde la terre par d'innombrables mariages, il y est aussi un Roi auguste, protecteur des suppliants, gardien des lois, du serment et de l'hospitalité.

L'origine des dieux put les faire voir sous un aspect qui n'avait rien de vénérable. Les Aryas (ancêtres des Hellènes aussi bien que des Indous) ne cherchaient pas, lorsqu'ils les conçurent, à créer des modèles de vertu ; et ces dieux, d'abord très malléables, puis doués petit à petit d'une plus grande consistance et acquérant à la fin des physionomies distinctes et durables, n'étaient pour eux qu'un essai d'explication des phénomènes qu'ils voyaient se renouveler sans cesse. L'imagination des Aryas traduisit par des milliers de symboles les actions diverses, unions et antagonismes de ces agents mystérieux dont l'existence leur semblait certaine, parce que leur tendance était d'expliquer par des causes quasi-humaines toutes les manifestations de la vie et du mouvement ; et il ne faut pas être surpris que l'attrait des sexes ou les conflits de la guerre aient fourni la plupart de ces symboles. De là, des dieux violents et très enclins à l'amour. Plus tard on perdit de vue l'origine de tant de merveilleuses légendes, et l'imagination fut prise à ses propres pièges. Bien que les Grecs n'aient pas eu l'analogue de nos dogmes, certains mythes furent puissamment accrédités ; plusieurs n'avaient rien d'édifiant, et il fallut des siècles avant que l'on pensât à en présenter une explication symbolique.

De bonne heure, le progrès de la réflexion et des idées morales porta quelques esprits à rejeter comme des fables les anciens mythes de la Grèce. Ces admirables fictions indignèrent le rude Xénophane. Par contre, des poètes qui se contentaient d'exploiter à leur profit la mythologie populaire ne songèrent pas à augmenter le respect des dieux et à leur attribuer spécialement le caractère de la grandeur morale. Il dut y avoir, dans l'âme de ceux qui lisaient de tels poètes, un conflit assez singulier ; car les dieux, en raison même de leur nature mystérieuse, de leur puissance et de leur beauté surhumaines, éveillaient la vénération des hommes ; et, en même temps, ces dieux ne semblaient agir conformément à la justice que

d'une façon intermittente. Mais à côté des poètes uniquement épris de leur art et des philosophes bourrus qui, par un excès de sens commun, rejetaient les divins mensonges transmis par leurs ancêtres, il y eut aussi de nobles esprits qui suivirent les traces d'Homère et d'Hésiode ; des poètes qui parlèrent au peuple sa langue d'images et de symboles pour l'élever jusqu'à eux, et qui surent accorder les antiques traditions avec les exigences nouvelles de la conscience humaine. Tels furent Eschyle, Pindare, Sophocle. Très attachés à la religion, ils laissèrent dans l'ombre ce qui pouvait choquer le sens moral, pour ne mettre en lumière que le caractère vénérable, anguste, vraiment sacré de ces dieux remaniés sans cesse, dont ils furent les vrais prêtres chez un peuple où le prêtre proprement dit n'avait pas qualité pour instruire et ennoblir les âmes.

J'ai donc rappelé, d'après l'enseignement des plus nobles poètes grecs, les luttes sauvages qui troublèrent les premiers jours du monde, et l'origine physique des dieux de l'Olympe, d'abord semblables à des éléments, mais de plus en plus réglés par la loi, et qui se dégagèrent insensiblement de la nature pour s'élever à une vie libre et magnifique. J'ai indiqué leur épuration progressive et montré en eux l'épanouissement de la beauté morale. Lorsqu'ils se transforment ainsi, le changement a lieu surtout au profit des hommes, pour qui les dieux avaient montré d'abord une aversion jalouse, tandis qu'ils seront désormais leur inspiration et leur active Providence. Durant les convulsions de la terre, le troupeau humain, s'il existait, dut traîner une vie misérable. Vint Prométhée, qui donna le feu aux hommes et qui éveilla en eux la vie de l'âme. Si, pour ce fait, Zeus l'a cruellement châtié, il ne faut pas nous en étonner outre mesure. L'antagonisme est fatal entre l'initiative d'une pensée hardie et un état de choses fortement organisé. Chaque pas en avant est marqué par une lutte. Les anciens admiraient le dévouement de Prométhée, tout en jugeant naturel que son audace reçût un châtement. L'œuvre d'Eschyle est noblement conciliatrice. L'intrépide esprit de Prométhée animera toujours la race humaine ; mais ce ne doit pas être au détriment de la majesté des dieux, gardiens de l'ordre éternel.

Ce serait une grave erreur que de voir dans le *Prométhée* une

glorification exclusive de l'homme (1). Les modernes qui ont repris le sujet à ce point de vue faussent absolument l'esprit du mythe hellénique, tout en se donnant le facile plaisir de blasphémer des dieux que pesonne ne craint plus. Eschyle, entraîné par la violence de son tempérament dramatique, posait hardiment le sacrifice de Prométhée en face de la tyrannie de Zeus. Mais cette tyrannie n'était pas faite pour durer ; et le dieu réconcilié avec son ennemi devait, à la fin de la trilogie, resplendir d'une clarté toute pure et toute divine. Au début, Prométhée se refuse à une réconciliation qu'il sait pourtant être inévitable ; et son héroïque entêtement prolonge son supplice. Qu'il révèle à Zeus un secret d'où l'ordre du monde dépend aussi bien que l'omnipotence du dieu, et il sera délivré. Mais aucun des deux adversaires ne veut céder le premier ; et ils s'obstinent, l'un dans sa fureur injuste, l'autre dans un douloureux silence. Encore Prométhée a-t-il l'avantage de pénétrer en esprit dans les choses futures. Zeus, qui ne voit pas si loin, est d'autant plus cruel et vindicatif. Mais peu à peu la loi suivant laquelle le monde se développe lui apparaîtra dans sa majesté ; il s'identifiera avec elle, et sa volonté sera la justice même. Bien mieux, la justice deviendra clémence. La dure loi, qui eut son heure de nécessité, parce qu'il fallait arracher le monde au désordre, sera abrogée ; les Érinyes deviendront les Euménides. Alors Zeus et Prométhée, renonçant à leur rancune, apparaîtront meilleurs et plus grands. Rien ne troublera plus, même en apparence, ce qu'Eschyle nomme « l'harmonie de Zeus. »

Ce sont là des conceptions qui portent la marque du génie ; ce ne furent pas des dogmes. Le polythéisme hellénique resta toujours très ondoyant. Si élevées que fussent les idées religieuses d'un Pindare ou d'un Eschyle, chez qui le mot « Zeus » devient presque aussi auguste que le mot « Dieu » l'est pour nous, ces idées ne purent s'imposer d'une façon définitive. L'origine des divinités aryennes rendait toujours possibles des interprétations moins hautes ; et, d'autre part, l'esprit philosophique tendait vers l'unité. Un sentiment nouveau posséda les âmes, avides d'une communion intime

(1) On peut consulter à ce sujet *Le sentiment religieux en Grèce* de M. J. Girard. J'ai écrit *La Terre et l'Amour* avant d'avoir lu ce livre ; mais il m'a été très utile pour d'autres poèmes.

avec la divinité ; et ce fut dans les Mystères, de plus en plus en faveur, que leur piété inquiète chercha des révélations, avant que les formes du paganisme disparussent devant les symboles chrétiens.

Divers passages de ce poème sont imités d'Hésiode ; entre autres celui qui est relatif à la naissance d'Aphrodite. Ce mythe a un caractère oriental. J'ai traduit librement quelques vers d'Homère fort connus, sur l'union de Zeus et de Héra.

Parmi les ouvrages modernes, j'ai consulté surtout l'excellente *Mythologie grecque* de M. Decharme et le *Polythéisme hellénique* de M. Louis Ménard. Dans ce dernier livre, quelques étymologies hasardées et des vues parfois trop systématiques sont amplement rachetées par un profond sentiment de la vie et de la pensée grecques.

J'ai désigné les divinités helléniques par leurs vrais noms ; ceux des divinités latines y correspondent mal, et ils ont un caractère tout différent. Mais j'ai, le plus possible, évité les formes insolites qui en français eussent paru barbares.

LES TRAVAUX D'HERCULE.— J'ai voulu, dans le précédent poème, montrer les phases de l'évolution divine telle que les Grecs l'avaient conçue. Mais leur mythologie se prête aisément à l'expression de bien des idées. La pensée moderne peut s'y mêler sans disparate aux conceptions antiques. J'ai traité les mythes d'Hercule et de Bacchus, parce que ces héros sont essentiellement humains. Leur légende est une source de puissante émotion. Hercule, persécuté par une déesse implacable, asservi à un maître, soumis aux plus dures épreuves, frappé dans sa raison même et devenu l'instrument de son pire malheur, triomphe pourtant de l'adversité, supporte héroïquement ses maux, ajoute de nouvelles entreprises à celles qui lui furent imposées par les dieux, et, après une dernière faiblesse que suit une expiation suprême, mérite d'être réuni aux Immortels. C'est une magnifique image de la destinée humaine.

Cette image idéale ne cesse pas d'être vraie. Hercule n'a point entrepris ses travaux en toute liberté ; une puissance irrésistible a fait de lui le justicier qui erre loin de sa patrie. Je n'ai tenu aucun compte de la fable d'Hercule placé entre le vice et la vertu ; c'est là une invention tardive des stoïciens, qui firent du tueur de monstres

leur héros de prédilection. Ils le dégagèrent des fatalités qui avaient jusque-là pesé sur lui pour le contraindre à l'action ; car ils voulaient en faire un symbole de l'homme entièrement libre, auteur de sa propre destinée. Je pense qu'il y a une grandeur plus vraie dans le mythe primitif. Qu'il s'agisse des individus ou de l'espèce entière, l'homme ne se crée pas de toutes pièces. Pourtant son libre arbitre, qui lui est révélé directement par sa conscience, se manifeste dans la façon dont il accepte sa destinée et dont il réagit contre elle. C'est pourquoi le mythe populaire d'Hercule me paraît être un beau et juste symbole de la vie de l'homme. Ce qui achève la ressemblance, c'est que le héros n'est pas à l'abri des erreurs et des faiblesses. Mais l'expiation doit un jour le purifier ; et la flamme consumera la partie mortelle et vile de l'homme transformé en un dieu. Les idées spiritualistes étaient assez répandues en Grèce pour que cette divinisation du héros pût être prise comme une image de la destinée qui attendait les justes. A défaut de telles croyances, il est permis d'y voir le symbole d'une transfiguration de la race humaine.

Je n'ignore pas que les Travaux d'Hercule ne furent d'abord que des mythes solaires. On a fort abusé de cette explication ; mais, dans le cas présent, elle est d'une indéniable vérité. J'ai rappelé discrètement, à quelques passages du poème, l'origine solaire des légendes que je rapporte. Mais la Grèce eut vite oublié comment s'étaient formés ses dieux. On ne se souvint pas que le bienfaisant Hercule était le soleil, que la biche aux cornes d'or, poursuivie par le héros pendant une année entière, symbolisait la lune, et que le jardin des Hespérides, illuminé de fruits merveilleux, était une figure du ciel étoilé. On ne pensa plus que la mort d'Hercule, consumé dans les flammes d'un immense bûcher, n'avait, à l'origine, été qu'une image du ciel incendié par le coucher du soleil.

Voulant attribuer à Hercule un caractère purement humain, je n'ai eu qu'à m'inspirer des grands poètes grecs. Je me suis efforcé de ne pas recourir au langage moderne pour traduire les idées dont le mythe d'Hercule m'a paru être un symbole naturel et frappant. Même, j'ai voulu les suggérer au lecteur plutôt que les exprimer. On s'apercevra aisément que ce poème, pour les images, les formes de style, la manière dont le sujet se déroule, est beaucoup plus grec que le précédent.

Étant donnée une ferme croyance à des Êtres supérieurs, il est impossible de traiter à fond le problème de notre destinée sans prendre parti sur l'attitude de ces Êtres vis-à-vis de nous. C'est par là que le poème d'Hercule se rattache au sujet principal des *Symboles*. Je suppose que le héros, dans une heure de lassitude, met en doute la providence des dieux et qu'Apollon lui explique la loi suprême. Apollon et Pallas Athéné sont, dans l'Iliade, les divinités les plus entièrement soumises à Zeus, les plus imprégnées de son esprit, les plus dignes d'exécuter ses desseins. J'ai parlé dans ma précédente note de l'ordre divin que je fais exposer par Apollon dans le poème d'Hercule. L'univers est gouverné par des êtres vigilants; Zeus, maître des dieux et des hommes, acquiesce librement au destin, et la loi est incarnée dans sa personne. Le monde, dirigé par lui, s'achemine vers le mieux; les fatalités injustes seront peu à peu atténuées. Il faut que tous les êtres, qu'ils le veulent ou non, concourent au bien de tous et que « l'harmonie de Zeus » devienne de plus en plus entière et parfaite. J'ai traduit, dans *Les Travaux d'Hercule*, cette haute conception religieuse avec plus de détails que je n'avais fait dans *La Terre et l'Amour*; et cette fois je ne me suis servi que d'expressions prises à des auteurs grecs.

Lorsqu'on est accoutumé à l'idée d'un Dieu créateur et tout puissant, dont la volonté ne connaît point d'obstacles, la conception eschylienne de Zeus peut sembler bien inférieure. Elle a pourtant une singulière noblesse. Ce dieu qui progresse avec le monde et qui l'améliore dans la mesure du possible me paraît digne d'admiration. Que l'on pense au Zeus Olympien de Phidias, dont il fut dit qu'il avait ravivé la piété dans les âmes. La divinité qui trouvait de telles expressions dans la poésie et dans la statuaire n'inspirait-elle pas une juste vénération? Zeus n'a point préexisté à toutes choses; il est sorti des éléments du monde; mais il en est devenu la plus haute conscience. En raison même de son origine, on ne peut lui reprocher les maux injustes qui nous accablent; tandis que la puissance illimitée de Dieu fait naître invinciblement cette question: pourquoi le mal? ou mieux: pourquoi l'injuste répartition des maux? Un philosophe anglais (je pense que c'est Stuart Mill) a dit: « Il y a peut-être un Dieu; mais, à coup sûr, il n'est pas tout-puissant. »

Nous ne devons pas non plus être choqués par cette idée des anciens qu'un meurtre juste ou involontaire exige une expiation. Il leur semblait que l'ordre de la nature, une fois troublé, ne pouvait se rétablir de lui-même. Apollon doit expier dans l'île de Crète le meurtre de Python. Un profond respect de la vie suscita ces idées, de même que l'expérience put faire croire à l'hérédité des châtimens infligés par les dieux. Une notion plus haute de la justice s'est lentement formée. Mais nous devons reconnaître la part de vérité qu'il y eut dans les primitives croyances des hommes et admirer le puissant effort qui leur permit d'épurer la morale, en résistant aux suggestions de la nature même.

Je n'ai pu indiquer que très légèrement la physionomie comique attribuée à Hercule en bien des passages de la littérature grecque. Dans l'*Alceste* d'Euripide, il mange, boit et hurle d'une façon terrible. C'est une espèce d'ogre bienfaisant.

Divers passages du poème d'Hercule sont empruntés à Homère, Théognis, Héraclite, Pindare. J'ai imité de Théocrite l'épisode célèbre de l'enfance d'Hercule (1), la lutte avec le lion de Némée, et le passage relatif aux étables d'Angias. J'ai fait aussi des emprunts aux poètes tragiques. Je me suis servi surtout des *Trachiniennes* de Sophocle et plus encore de l'*Hercule furieux* d'Euripide.

Outre la *Mythologie* de M. Decharme, j'ai lu avec fruit *Le Sentiment religieux en Grèce* de M. Jules Girard. Ce livre a fixé mes idées, et j'y ai trouvé un grand nombre de citations bien choisies et bien traduites.

NUIT D'ÉTÉ. — J'ai voulu, dans cette idylle, faire parler un jeune homme qui, sans être philosophe, fût imprégné de la pensée idéaliste des Grecs du sixième et du cinquième siècle avant J.-C. Il y est fait allusion à diverses théories de Pythagore, Héraclite, Empédocle, Platon : c'est la transmigration des âmes, la croyance en un monde supérieur, parfaitement beau et harmonieux, d'où une faute inconnue nous a précipités en celui-ci, nous livrant aux erreurs et aux grossièretés de la matière ; c'est la Raison divine qui pénètre en nous

(1) M. Leconte de Lisle en a donné, dans ses *Poèmes antiques*, une plus longue imitation.

par la respiration d'un éther subtil ; c'est la musique des mondes que nous ne pouvons entendre à cause de sa continuité même ou de notre déchéance ; c'est notre espoir de remonter aux sphères supérieures et d'être réunis aux dieux, comme on l'exposait dans les Mystères où la piété trouvait plus d'aliment que dans le culte extérieur ; c'est enfin la théorie platonicienne de l'amour, par laquelle on s'élève progressivement de l'admiration des beaux corps à celle des belles âmes et au culte de la pure Beauté.

L'apparent monothéisme que l'on trouve chez les Pythagoriciens, les Eléates et d'autres philosophes antérieurs au lucide Aristote ne doit pas nous faire illusion. La primitive Unité, l'Amour ordonnateur du monde, l'Esprit, le Divin, Dieu même désignent, chez ces philosophes un principe abstrait, une loi suprême, ou, suivant la théorie platonicienne, l'archétype du beau et du bien, « l'idée des idées, » et non pas l'Être absolument réel, conscient, distinct du monde, qu'Aristote conçut le premier avec une clarté entière.

Les derniers vers du poème sont imités de cette délicieuse épigramme de Platon :

Ἄστέρως εἰσαθρεῖς, ἀστὴρ ἑμός· εἶθε γενοίμην
Οὐρανός, ὡς πολλοῖς ὀμυξοῖν εἶς σε βλέπω.

BACCHUS. — L'histoire d'Hercule est riche en mâles exemples ; celle de Bacchus offre un autre intérêt. Un héros y est glorifié ; mais il ne triomphe que par une force mystérieuse. Sa beauté presque féminine inspire une admiration où se mêle de l'épouvante. Il s'en revient, plein de grâce et de langueur, de pays inconnus qu'il semble n'avoir soumis que par l'irrésistible puissance de ses yeux. Mais, si Bacchus fut un dieu passionnément aimé, c'est qu'on le regardait comme une victime et que de cruelles souffrances avaient précédé son triomphe.

Dionysos, dont il est à peine question dans Homère (1), fut un dieu du printemps ; chaque année il disparaissait pour revenir avec

(1) Je ne parle pas des Hymnes homériques. L'un d'eux est consacré à Bacchus.

la végétation nouvelle. Il n'y a point, je pense, de fable connue qui ait donné un corps à cette croyance ; mais le jeune dieu est parfois associé à Perséphone, qui fut aussi un symbole de la végétation printanière ; et il était mêlé, sous le nom d'Iacchos, aux Mystères d'Eleusis. Les angoisses maternelles de Déméter, à qui les puissances souterraines ont ravi Perséphone, et le bonheur de la déesse en retrouvant sa fille étaient le sujet principal des scènes que l'on représentait dans ces Mystères.

Bacchos fut en particulier la vigne. Ici encore, on voit comment le mythe primitif put inspirer une tendre et fervente adoration pour le jeune dieu. La plante se développe avec peine ; elle exige des soins constants, et il faut presque en arracher le fruit à la terre. C'est ce que symbolise la naissance de Dionysos. Sémélé est la Terre, que le Ciel orageux semble consumer en la fécondant. La nudité du cep en hiver, la taille de la vigne au printemps purent aussi se transformer en souffrances divines. D'autre part, l'enthousiasme de la coupe donna un caractère frénétique aux fêtes de Bacchos. Le dieu meurtri, déchiré, anéanti au temps de la vendange ressuscitait dans le vin avec une force nouvelle. Il embrasait le sang des hommes, vivait en eux, les emplissait d'une étrange exaltation.

Le Bacchus archaïque, à longue barbe, celui des laboureurs et des vigneron, s'était transformé en un gracieux adolescent ; et le culte de ce jeune dieu qui enivrait les femmes fut empreint de mystère et de volupté. La philosophie, à son tour, s'empara de lui ; il fut le dieu des Orphiques. Leur tendance était vers un panthéisme spiritualiste. Mais ils aimaient les formes de la mythologie populaire ; et, pour répandre leurs idées, ils inventèrent des symboles nouveaux. D'après eux, Bacchos avait été saisi par des géants, coupé en morceaux, jeté dans une chaudière bouillante ; puis il était miraculeusement ressuscité. C'est une véritable *Passion* dont ils attribuaient à Dionysos les souffrances à la fois divines et humaines ; et, pour s'y associer par le souvenir, ils avaient institué une sorte de baptême et de communion.

Par ce dieu vainqueur de la mort ils figuraient sans doute l'immortalité des âmes ; mais aussi l'éternelle rénovation qui suit la fin nécessaire de toutes choses. Le Principe du monde, bien qu'inaltérable, est pourtant mêlé à toutes ses vicissitudes. C'est à ce Prin-

cipe mystérieux que les Orphiques prétendaient s'unir par de pieuses pratiques aussi bien que par la pureté de leur vie. M. Girard a montré que l'Orphisme, sans devenir vraiment populaire, eut une forte influence sur la poésie religieuse en Grèce. La Passion de Bacchus, qui rappelle différents mythes de l'Asie, était trop imaginaire pour transformer la religion; mais elle fut un acheminement vers des idées nouvelles. La Passion de l'Homme-Dieu fit oublier toutes les autres, qui en avaient été comme de vagues pressentiments.

En dehors même de la secte des Orphiques, le polythéisme grec cherchait à se résoudre en une suprême unité. Il était impossible que cela eût lieu dans le culte extérieur; et, avant que la métaphysique parvint à cette perfection relative qu'Aristote lui donna, la philosophie des Mystères ne pouvait élaborer qu'un syncrétisme assez confus. La Grèce avait donné à chacun de ses dieux une vie trop distincte pour qu'ils pussent aisément se fondre les uns dans les autres et ne plus former qu'une vague et immense Ame du monde. Avec son génie actif et lumineux, la Grèce ne pouvait se perdre dans les rêveries mystiques. Quand le polythéisme national eut cessé de satisfaire aux exigences de l'esprit et au besoin des âmes, il ne put se transformer en un autre système; il fallut qu'il cédât devant la croyance en un seul Dieu créateur de toutes choses.

C'est donc une tendance, plutôt qu'une doctrine bien définie, qui peut nous intéresser dans le rôle donné à Bacchus par les Orphiques. On le voit se rapprocher insensiblement d'Apollon et se confondre peu à peu avec Zeus, son père. Quelques-uns disaient qu'il détrônerait Zeus. Le caractère souterrain de Dionysos, sa mystérieuse puissance, l'enthousiasme qu'il déchaînait dans les âmes, et aussi l'amour que lui avaient valu ses divines souffrances, expliquent pourquoi les tendances à l'unité se fortifièrent à l'abri de son culte. Il pouvait, mieux que tout autre dieu, devenir le symbole d'une Ame du monde mêlée à la vie de tous les êtres.

J'ai voulu présenter dans son ensemble la religion de Bacchus, et, par des transitions naturelles, passer de ce qu'elle eut de simple et de primitif aux doctrines secrètes qui peu à peu y furent introduites. Le culte de la vigne précéda de beaucoup les théories orphiques; mais il subsistait lorsqu'on put concevoir Dionysos comme l'embème de la Puissance cachée qui anime le monde.

Bien que ce poème contienne de très fréquentes imitations des poètes anciens, il est possible que l'accent en soit trop moderne en quelques passages. Cela doit être vrai de l'épisode d'Ariane. Mais la poésie grecque réserve des surprises à ceux qui ne savent pas combien elle est parfois rêveuse, subtile et pénétrante.

J'ai imité, en divers passages de ce poème, l'Hymne homérique à Dionysos, les *Bacchantes* d'Euripide, des fragments de Pindare, d'Eschyle et d'autres poètes.

J'ai trouvé de précieux renseignements sur le mythe de Dionysos et la secte des Orphiques dans le livre de M. Girard : *Le sentiment religieux en Grèce*. La *Mythologie* de M. Decharme m'a été très utile. Ces deux ouvrages renferment un grand nombre de citations.

ROME. — La mythologie romaine est très pauvre. Pour faire une place dans les *Symboles* au peuple le plus mâle de l'antiquité, j'ai dû introduire dans ce poème la légende des premiers temps de Rome. J'ai groupé les dieux latins autour des fondateurs de la cité; et j'ai pu faire allusion, dans le discours de Romulus, à la religion du foyer, au culte des ancêtres, aux cérémonies qui consacraient la propriété.

Pour tout ce qui est relatif à la fondation de la Ville je n'ai eu qu'à relire les premiers chapitres de Tite-live et le *Romulus* de Plutarque. Par une fiction qui m'a paru admissible, j'ai fait prédire à Romulus la grandeur future de la Cité. Le roi, outre qu'il est habile dans la science des augures, nous apparaît revêtu d'un caractère sacré, lorsqu'il trace l'enceinte de la ville. D'ailleurs toutes les fois que les anciens créaient une cité, ils entendaient bien qu'elle fût éternelle.

J'ai pris tous mes documents sur les dieux latins dans les chapitres, relatifs à ce sujet, de deux ouvrages de M. Bouché-Leclercq : *Les Pontifes de l'ancienne Rome*, et le *Manuel des Institutions romaines*. L'auteur me paraît avoir exposé avec toute la netteté possible cette religion si peu connue. Rien n'est plus différent de la mythologie grecque, bien que les Romains aient assimilé à leurs propres divinités les dieux helléniques, et que leurs poètes nous parlent surtout des dieux d'Homère, affublés seulement de noms latins. Les vraies divinités de l'ancienne Rome n'ont point de formes définies. Il ne circule pas sur

elles de merveilleuses légendes. Elles n'ont point d'amours, bien qu'elles aillent par couples; il n'y a pas eu de grandes luttes entre elles. Ce sont des êtres abstraits, d'occultes puissances. Le Romain craignait toujours que ses invocations n'atteignissent pas d'insaisissables dieux. On aimait à s'adresser au Génie d'une Divinité. On trouve même, dit M. Bonché-Leclercq, un *genius numinis fontis*. Or *numen* est déjà une abstraction.

Bien que les Latins ne se soient pas élevés à une conception aussi difficile que celle du panthéisme, leurs dieux semblent être les diverses qualités, les vertus mystérieuses d'une même essence divine, qui se manifeste par leur action particulière. Tous les dieux mâles peuvent être appelés Jupiter (*divus pater*); et l'on ajoute à ce mot une épithète qui marque la nature spéciale du dieu que l'on invoque. Même au temps d'Auguste, Jupiter Tonnant et Jupiter Capitolin sont deux êtres différents. L'un d'eux apparaît en songe à Auguste, et se plaint qu'il a reçu moins d'honneurs que l'autre. Quelques superstitions encore vivaces peuvent nous donner l'idée de ce qu'il y eut de local et de limité dans la religion antique, partout aux époques primitives, et, d'une façon persistante, chez les Latins. « A Naples, dit M. Fustel de Coulanges, chaque quartier a sa madone; le lazzarone s'agenouille devant celle de sa rue, et il insulte celle de la rue d'à côté. »

Ce morcellement de la divinité a quelque chose de très primitif. Il fallut aux Indous et aux Hellènes un grand effort d'esprit pour ramener à un petit nombre de causes, toujours identiques à elles-mêmes, des effets en apparence fort dissemblables. Le système religieux du Rig-Véda, l'Olympe homérique sont des conceptions savantes. Du reste, il faut tenir compte de la différence des races. Le Latin n'avait ni la forte imagination, ni le sens philosophique des Indous et des Hellènes. Incapable de se figurer clairement ses divinités, il différenciait à l'infini les occultes influences qui pesaient sur lui et ne cherchait pas même à les grouper en un système harmonieux.

Cette race était formaliste en toute chose; et la nature même de ses divinités, qui n'avaient rien d'humain, devait la conduire à invoquer les dieux en des formules arrêtées une fois pour toutes, et dénuées d'inspiration. On ne pouvait émouvoir de pareils êtres;

il fallait savoir littéralement les incantations et accomplir les rites sans erreur. Ainsi le dieu se trouvait lié et devait vous être favorable. J'ai été inexact en faisant faire à Romulus une prière dont l'allure est trop libre ; mais il m'a paru fastidieux, sinon impossible, de mettre en vers une sèche nomenclature de divinités. J'ai voulu cependant garder quelques traits des formules latines, et donner à la prière de Romulus le caractère bien marqué d'une longue énumération de dieux.

J'ai parlé de ces agents divins qui assistaient l'enfance à toutes les phases de son développement, comme de ceux qui détournaient de la moisson les influences défavorables et qui lui permettaient de mûrir. Là encore, je n'ai pu être aussi exact que je l'aurais voulu. Enumérer tous ces êtres abstraits, dont le nom était en rapport avec leurs minutieuses fonctions, c'eût été par trop éprouver la patience du lecteur.

J'ai été plus précis en ce qui concerne la religion du foyer, la vigilance des Mânes, les rites qui consacraient un champ, le dévouement à la Cité. Il y a, dans cette religion étroite et dure, quelque chose de noble ; et elle paraît vénérable si l'on songe à l'abus qui a été fait des théories en faveur de la liberté individuelle. Ici, l'on ne s'appartient pas ; la famille, la loi, la patrie est tout. Pour exprimer ces idées, j'ai largement puisé dans le beau livre de M. Fustel de Coulanges, si plein et si ferme, et dont l'éloge n'est plus à faire : *la Cité antique*.

LA VIE ET LA MORT. — J'ai pris mes documents dans ces deux ouvrages de M. d'Arbois de Jubainville : *Introduction à l'étude de la littérature celtique* ; *Le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*.

Ce poème est peut-être celui de tous qui se rattache le moins directement à mon sujet. Si les Celtes nos ancêtres ont eu la passion du merveilleux et une féerique imagination, leur sentiment religieux ne semble pas avoir été bien vif avant qu'ils fussent pénétrés par l'esprit chrétien. Néanmoins le poème que j'ai extrait des citations fournies par M. d'Arbois de Jubainville, et qui est un résumé des anciennes croyances celtiques en matière de religion, peut nous

intéresser à trois points de vue, abstraction faite de la valeur poétique des documents :

1° La foi en l'immortalité était d'une extraordinaire puissance chez les Celtes. On rapporte que les Gaulois prêtaient de l'argent remboursable dans la vie future. Au reste, c'est là un sentiment tout spontané chez cette race ; il ne faudrait pas en faire honneur au sens philosophique des Celtes, mais plutôt, je pense, à l'intrépidité de leur imagination, toujours à l'aise dans le merveilleux, et aussi peu retenue que celle des enfants par la difficulté de concilier les inventions les plus hardies avec l'expérience des choses réelles. Je ne voudrais pas nier que les druides eussent un système réfléchi, mais je craindrais d'exagérer la portée de leurs spéculations métaphysiques. Les rapports signalés par les anciens entre les croyances des Celtes et la doctrine de Pythagore sont très superficiels. La métempsychose, contrairement au préjugé reçu, n'était pas un système répandu parmi nos ancêtres. Si leurs héros reparaissent en ce monde après la mort, c'est toujours à titre d'exception ; et les transformations qu'on leur fait subir ont le même caractère. De plus, dans les croyances celtiques, aucune idée de sanction morale ne s'attache à la foi en l'immortalité. On est transporté aux îles de l'Ouest dans les mêmes conditions où l'on se trouvait durant la vie ; on y retrouve les mêmes inégalités, les mêmes plaisirs, bien que plus raffinés, et toujours des batailles. Il n'y a donc point ici une théorie analogue à celle d'un Pindare, conception éminemment morale, et qui marque un immense progrès sur les notions primitives des Grecs en matière d'immortalité. D'autre part, il n'est pas douteux que les grands prophètes juifs, chez qui l'on ne saurait découvrir le moindre vestige d'une foi en la survivance des âmes, eurent un idéal religieux et des principes de pure morale autrement élevés que ceux des anciens Celtes, qui, en fait de vertus, ne glorifiaient guère que la bravoure.

2° Les Celtes ont une théogonie originale, apparentée d'ailleurs à celle des autres peuples de la famille aryenne. D'après les fragments traduits par M. de Jubainville, trois races de conquérants se sont succédé en Irlande : les Fomoré, en qui l'on reconnaîtra aisément des génies de l'orage et des ténèbres ; puis les dieux bons, dieux de science et de clarté qui chassent les premiers conquérants, — ce qui

exprime, sous une forme épique, l'éternelle victoire de la lumière sur les ténèbres, chantée par le Rig-Véda et illustrée par les mythes de la Grèce ; enfin les Celtes eux-mêmes, qui se prétendaient issus des dieux de l'orage, de la nuit et de la mort, et qui pensaient être venus de l'Occident. L'originalité de la théogonie celtique (et ceci caractérise la race) est que les hommes ont à leur tour chassé les dieux, qu'un peuple de héros a pris possession de cette terre sacrée, l'Irlande. Un accommodement se fait ensuite avec les dieux de lumière ; mais il est clair que ceux-ci, réduits au rôle de génies, n'inspirent pas un très profond respect à leurs vainqueurs. Quant aux Fomoré qui d'abord ont été chassés par les dieux, ils se sont enfuis vers les îles de l'Occident, où ils accueillent favorablement les âmes humaines après la mort. Cette bizarre transformation est analogue à celle du Titan Cronos détrôné par Zeus son fils, et qui devient le roi des îles bienheureuses, au delà des colonnes d'Hercule, où sont transportées les âmes justes. D'autre part, le mythe celtique des trois races qui ont l'une après l'autre conquis l'Irlande a une évidente analogie avec le mythe hésiodique des trois races qui se sont succédé pendant l'âge d'or, l'âge d'argent et l'âge d'airain.

3^o On trouve, dans les épopées irlandaises, une sorte de panthéisme qui atteste un réel effort de pensée. Les termes en sont d'ailleurs on ne peut plus obscurs ; et l'idée n'est exprimée que par une suite d'exclamations. Un barde prend possession de l'Irlande, alors occupée par les dieux, en invoquant les forêts, bruyères et montagnes de cette île, aussi bien que ses bêtes et ses plantes, en un mot toute la nature ; l'adjurant d'appartenir aux nouveaux venus, les Celtes. Il exprime en même temps l'idée qu'il est lui-même identique à toutes les choses qu'il invoque ; par la science il se transforme en elles et il peut tout sur elles. J'ai imité cette incantation sans en reproduire la forme hachée, l'allure haletante. Je le regrette ; mais il fallait être intelligible.

On voit que la mythologie des Celtes, bien qu'elle soit pauvre d'idées métaphysiques et que le sentiment religieux n'y ait guère de raison d'être, présente un assez grand intérêt pour figurer parmi les croyances des autres peuples de la race aryenne. De plus elle doit nous intéresser particulièrement comme tout ce qui touche à nos origines. La Gaule n'ayant point laissé de littérature, j'ai puisé

dans les fragments épiques de l'Irlande; et j'y ai admiré l'originale hardiesse des conceptions, la poésie merveilleuse des légendes, le charme exquis du détail. Ces antiques poèmes portent bien la marque d'une race vaillante et jeune; il s'en dégage souvent comme une grâce enfantine, et même une espèce de comique très savoureux.

ODIN. — La mythologie des Scandinaves est bien plus connue que celle des anciens Celtes : les deux Eddas qui en sont le principal monument ont été traduites en diverses langues et vulgarisées par la littérature, l'art et la musique. Il est juste d'ajouter que les conceptions théogoniques des Scandinaves ont une sauvage grandeur, souvent même une haute portée morale.

Il n'est pas malaisé de trouver chez les dieux du Nord de frappantes analogies avec les autres divinités de la famille aryenne; l'origine naturaliste des mythes scandinaves est évidente. Ainsi Odin est un frère d'Indra et de Zeus. Mais, divinité céleste qui féconde la terre par d'innombrables unions, il n'a pas gardé toutes ses prérogatives : il ne lance plus le tonnerre, et c'est Thor qui brandit le terrible marteau de la foudre.

L'esprit méditatif des peuples du Nord ne se contenta point de trouver dans les dieux une figure grandiose des phénomènes naturels : il leur attribua des caractères moraux bien définis. Odin est remarquable surtout dans son rôle d'organisateur, puis de providence du monde. Autour de lui sont groupés les Ases qui combattent les géants informes, et qui plus tard auront à soutenir une lutte désespérée contre le fourbe Loki et ses enfants monstrueux. Loki fut d'abord l'ami et l'auxiliaire des Ases; mais il s'en est détaché peu à peu, et il a engendré (ou plutôt enfanté) des fils monstrueux, dont le plus terrible est le loup Fenris, qui dévorera Odin. Loki symbolise le feu central, le feu longtemps soumis, mais qui se déchaînera un jour, lorsque tout finira par une immense conflagration. En même temps il personnifie le mal, surtout l'esprit de mensonge et de trahison.

Toute cette mythologie est trop connue pour que j'en donne ici le détail; et j'ai tâché de l'exposer clairement dans le poème. J'ai

fait ressortir autant que je l'ai pu la grandeur du personnage principal. Odin a organisé le monde ; il le maintient dans l'ordre jusqu'au bout ; sachant qu'il doit un jour disparaître, il ne se décourage pas et poursuit résolument son œuvre. Cela donne à cet étrange dieu un caractère profondément humain. Il peut être considéré comme un symbole de la destinée de l'homme en ce qu'elle a de plus haut. Il est analogue au personnage d'Hercule, que j'ai essayé de faire revivre dans un autre poème ; mais Odin, tout en étant essentiellement homme, est aussi le dieu qui gouverne le monde ; et, au lieu de l'immortalité, c'est la destruction qui l'attend. Bien que j'aie mis en relief ce qu'il y a de plus noble dans le type d'Odin, je ne pense pas avoir prêté à la rude mythologie du Nord, avec le secours de nos idées modernes, une grandeur qui lui serait étrangère.

Les dieux scandinaves ne sont pas irréprochables ; et leurs fautes contribuent à leur destruction finale. C'est ce que Wagner a voulu mettre en lumière dans sa tétralogie : l'*Anneau du Niebelung*, suite de drames héroïques et féériques où j'admire surtout de merveilleux épisodes. Il y montre successivement la ruine de tous ceux qui tiennent la domination du monde ; et leur chute est due à l'âpreté même de leur convoitise. Le poète indique, comme la seule voie du salut, une sorte de renoncement qui me semble être par trop étranger aux idées scandinaves. D'ailleurs, Wagner n'a point tiré parti des prédictions relatives à la terrible lutte qui amènera la fin du monde, et à cet univers nouveau qui surgira en place de l'ancien : Balder, le fils d'Odin, tué prématurément par le traître Loki, et qui doit renaître pour régner sur un monde jeune et juste, ne joue aucun rôle dans la tétralogie. Le poète, qui a mêlé dans cette œuvre trop vaste la légende des dieux et le cycle épique de Siegfried, n'enveloppe pas l'humanité dans la ruine des Ases et des héros engendrés par eux. Je ne prétends pas faire ici la critique de l'œuvre de Wagner, mais montrer qu'il ne s'est pas conformé exactement aux traditions scandinaves, de même qu'à mon sens il n'en a pas eu le véritable esprit dans la conclusion de sa splendide épopée.

Je préfère à l'obscur et sublime prédication de la Brünhilde créée par Wagner l'exemple puissant, l'indomptable énergie d'Odin. J'ai mis dans la bouche de la prophétesse tous les reproches qu'on peut lui adresser ; mais j'ai laissé à Odin le dernier mot. Somme toute,

la ruine des Ases résultera de fatalités infrangibles; et, avant de disparaître, le dieu, malgré son humeur batailleuse, ses ruses de barbare et sa passion immodérée des femmes, peut se rendre justice et attendre noblement la mort. Il aura prêché d'exemple ce haut idéal : faire activement le bien sans prétendre à la perfection, accepter la mort et ne pas exiger de récompense ultérieure, garder pourtant la suprême espérance d'un monde plus heureux, plus beau, plus noble, que nous ne verrons point, mais que nous aurons rendu possible.

La mythologie scandinave offre donc un vif intérêt, et elle devait trouver une large place dans les *Symboles*, bien que ses dieux soient avant tout des héros semblables à ceux de la terre, et qu'ils inspirent une fraternelle sympathie plutôt qu'une vénération religieuse. Pourtant, l'Edda fait mention d'un dieu inconnu qui a préexisté, non pas aux éléments de l'univers, mais à leur mise en œuvre, et dont le souffle fit communiquer le monde du feu avec le monde des frimas, qui en était séparé par une distance infranchissable. Ce même personnage reparait au moment du cataclysme final, bien que le rôle qu'il jouera désormais ne soit pas précisé, et que Balder doive être le souverain visible de l'univers régénéré. Ce serait commettre sans doute une grosse erreur que d'attribuer aux Scandinaves une croyance en Dieu analogue à celle qui a prévalu depuis; mais il fallait remarquer cette conception métaphysique, à peine indiquée, d'ailleurs, dans l'Edda.

Le mot Vala signifie prophétesse; il semble parfois être pris aussi comme nom propre. J'ai trouvé, parmi les chants scandinaves, des dialogues qui m'ont servi de modèle pour celui que je voulais composer. Wagner s'est plusieurs fois inspiré de ces mêmes textes, notamment à la magnifique scène de *Siegfried* où Wotan (Odin) évoque Erda (la Terre).

Les sagas du Nord sont écrites en vers très courts et allitérés. Il m'a semblé que notre langue se prêtait aussi peu que possible à reproduire la forme des textes originaux, et que, pour dégager les conceptions que renferme implicitement l'Edda, je ne pouvais me servir que d'un seul mètre, l'alexandrin. J'ai essayé pourtant, en quelques passages (comme lorsque Vala prédit la catastrophe finale), de donner l'impression des courtes phrases du texte, rapides, martelées, abruptes.

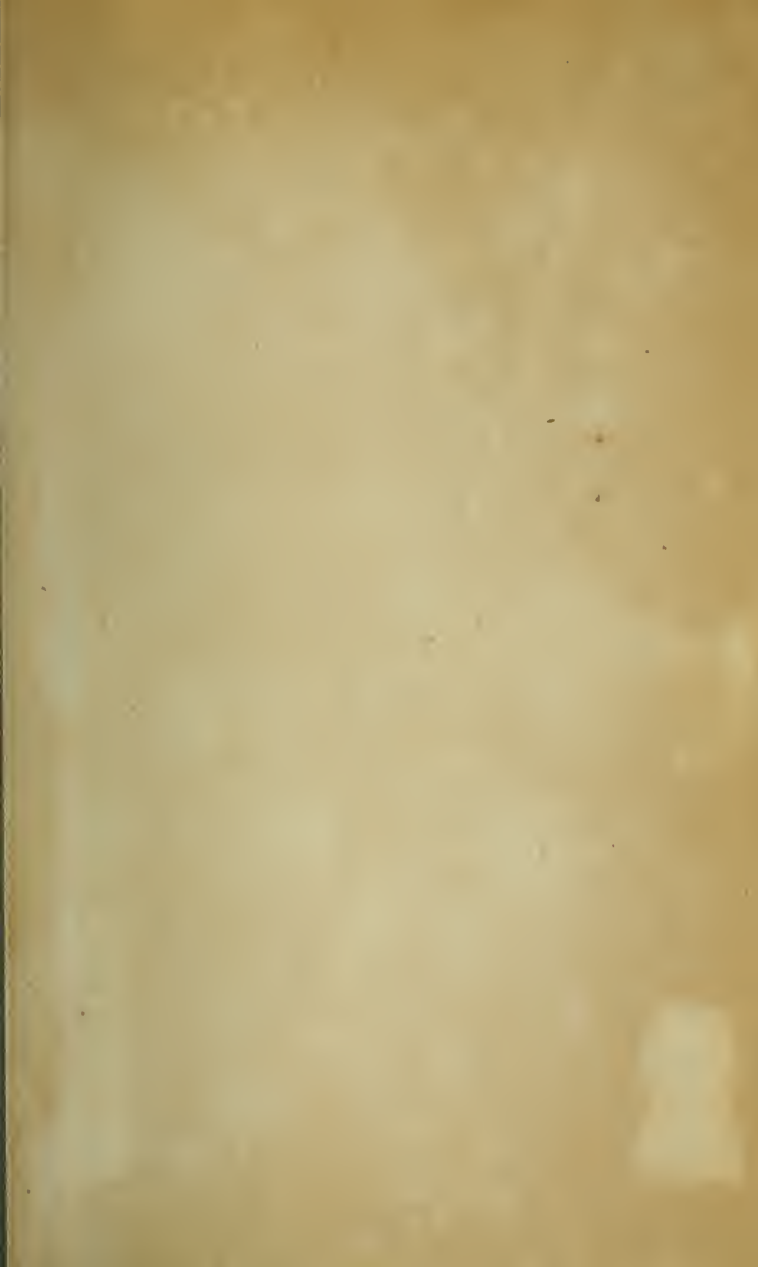
Une analyse des deux Eddas, accompagnée de citations très nombreuses, a été donnée par M. Anderson et mise en français par M. J. Leclerc. D'intéressantes traductions ont été publiées encore par M. X. Marmier et par M^{lle} de Puget. M. de Laveleye a traduit tout ce qui est relatif, dans les sagas scandinaves, au cycle de Sigurd ou Siegfried. Ces chants, animés d'un sauvage lyrisme, furent recueillis avant que l'influence chrétienne pût en modifier l'esprit; un faible intérêt historique ou légendaire n'y vient pas altérer la pureté du mythe; et je les trouve bien supérieurs à la pesante épopée germanique, *Les Niebelungen*, qui date du moyen âge chrétien.

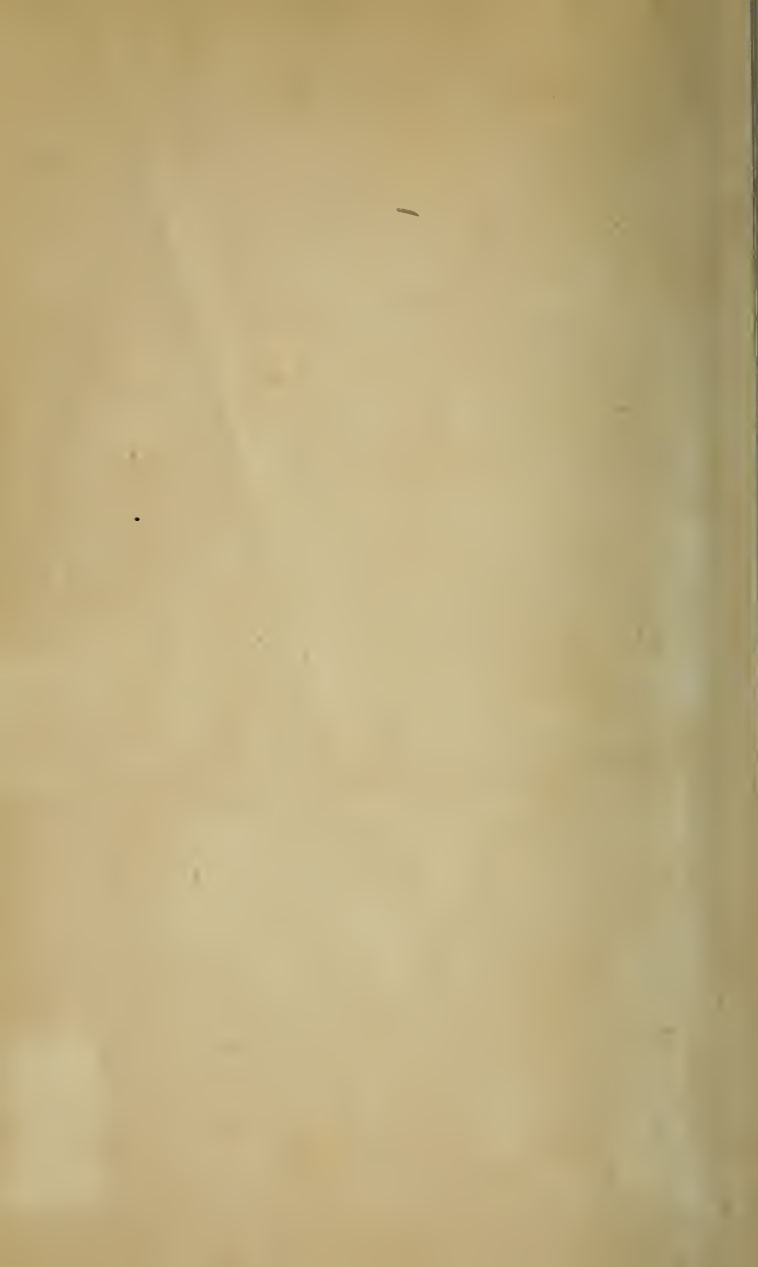


TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	1
PROLOGUE	1
Le Cycle	4
L'Âme heureuse	9
Adam et Ève	18
Le Peuple de Dieu	32
Consolez-vous	47
Les Colonnes du Temple	83
Istar	96
Le Sacrifice	107
Le Chant de Vishnou	113
Prière au Bouddha	128
Zoroastre	136
La Terre et l'Amour	145
Les Travaux d'Hercule	161
Nuit d'Été	183
Bacchus	187
Rome	203
La Vie et la Mort	215
Odin	230
NOTES	259





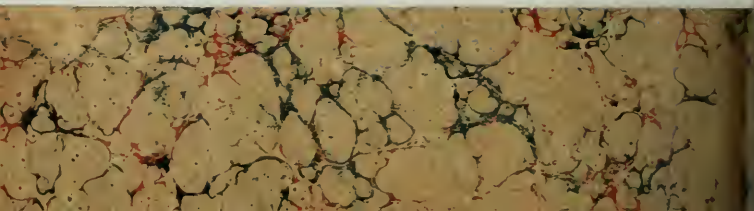


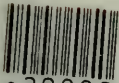
Ch. 10
ac, ee

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

--	--	--





a39003



002515657b

CE PQ 2198

.B6S95 1888

C00 BOUCHOR, MAU LES SYMBOLES

ACC# 1220690

